

## V

uabra, uabrum : v. uafer.

uacca, -ae f. : vache ; cf. Varr., R. R. 2, 5, 6.

Dérivés : uaccula (rare, poétique) ; uaccinus (Plin.). Vaca est panroman, M. L. 9109 ; uaccina est très rarement représenté, M. L. 9110.

Il n'y a de rapprochement plausible que celui avec skr. *vāḍ* « génisse qui vèle pour la première fois ». Le vocabulaire général de l'indo-européen n'avait pas de termes différents pour le mâle et la femelle des animaux domestiques (v. *bōs*) ; uacca doit être un terme d'élevage, et le cc géminé de type populaire y est à sa place.

uaccinum, -i n. (ordinairement au pl. uaccinia) : vacet (arbuste) et fruit du vacet. Attesté depuis Virgile. M. L. 9111, uaccinus.

On rapproche *βάκυθος* (= *Φάκυθος* ?), de sens discuté, que sa forme dénonce pour un emprunt à une langue égénée, et Virgile traduit par *uaccinium* le *βάκυθος* de Théocrate. On ne peut déterminer par quelle voie le latin aurait reçu ce même mot.

uacerra, -ae f. : -m dicunt stipitem, ad quem equos solent religare. Alii dicunt maledictum hoc nomine significari magnae acerbitatis, ut sit uecors et uestanus, P. F. 513, 5. Ancien (Liv. Andr.), mais rare, sans doute populaire et emprunté (à l'étrusque?). Non roman.

Dérivé : *uacerrosus*, employé par Auguste pour *ceritus*, Suet., Aug. 87. Pour le développement de sens, cf. *stipes*. Rappelle, pour la finale, *accerra*.

uacillō (uaccillō ; Lucr. 3, 502, tum quasi uaccillans consurgit et omnis | paulatim reddit in sensu), -as, -ātum, -āre : vaciller, chanceler (sens propre et dérivé). Mot favori de Cicéron ; non attesté avant lui, rare dans la langue impériale. Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 9112.

Dérivés : uaccillatiō (= *ἀποστολα*), -tor (Gloss.).

Mot expressif (cf. le type *sorbillō*, etc.), d'origine obscure. Le -cc-, attesté chez Lucrèce, est un exemple de gémination expressive. V. Ernout, R. Phil. I, 1927, p. 199 sqq.

uacō, -as, -āsul (-ui tardif), -ātum, -āre : être vide (absolu), être vide de (avec complément à l'ablatif) ; être vacant, libre ; par suite, « avoir du temps pour » (et le datif *u. philosophiae*) « vaquer à ». Impersonnel : *uacat* « il y a temps pour » ou « il est loisible de » (époque impériale). Du participe *uacans* le neutre pluriel a été substantivé : *uacantia*. Usité de tout temps. M. L. 9108.

Dérivés : uacuus : vide et « vide de », « libre (de) », « vacant » ; uacuum « le vide » ; v. B. W. vague III ; celtique : britt. *gwag* ; uacuitā ; uacuēficiō ; uacō, -as (attesté surtout au participe *uacuatus*), M. L. 9114, et *euacō* (époque impériale)

« vider », dans la langue médicale « purger, évacuer », dans la langue de l'Eglise, d'après le gr. *κενών* (traduit aussi par *εξινάντο*) « (se) dépouiller, abolir, détruire » ; et *euacuātō* ; *uacuus* : doublet de *uacuus*, rare, archaïque (Plt., Tér.), M. L. 9113 ; *uacuātā* (Plt.) ; *uacēfīo* (Lucr. 6, 1005, 1017) « devenir vide », qui suppose un verbe *\*uacere* (cf. *patēre/patēfīo*), non attesté directement en latin, mais dont le participe *uacutus* (*uocutus*) a survécu dans les langues romanes, v. B. W. *vide*, *vider*, et qui, d'autre part, est représenté en ombrion par *uacētō* ; *uacūtō* : terme de la langue du droit « exemption, dispense », spécialement « dispense du service militaire (classique) ; *superuacuus* (époque impériale = *ἀχετός*, Ital.) ; *su-peruacāneus* (attesté depuis Caton, classique) ; *su-peruacūtās* (Vulg. = *κενοδόξα*) ; *superuacō* (Gell.).

A côté de *uacō*, *uacuus*, *uacūtō* sont attestés des doublets archaïques *uocō*, *uocuūs*, *uocūtō*. Plaute joue sur *uocō* « être vide » et *uocō* « appeler », Cas. 527 : *fac habeant lingua tuae aedes. — quid ita? — quom ueniam uocent.* — *Vocūtō* est, entre autres, dans Tri. 11 ; *uocūtō* dans CIL I 198, 77 (Lex Repet.). Les formes en *uocō* ont disparu de la langue écrite, mais ont continué de vivre dans la langue parlée ; c'est à *\*uocutus* que remontent *ital. vota*, v. fr. *vuit*, M. L. 9429 ; cf. aussi 9108, *vacāre* et *vacāre* (logoud, bogare) ; 9115, *vacuus* et *\*vacus*, *voc[u]us* (conservé dans des dialectes italiens).

L'a de *uacāre* se retrouve en ombrion : *vacētum*, *uacētō* ; *uacūtā* ; *antērvakāze*, *anderuacō* « intermissiō ». Le flottement entre *uac-* et *uoc-* est un fait singulier, qui ne se laisse ramener à aucune formule (v. Stoltz-Leumann, *Lat. Gramm.* 6, p. 36, avec la bibliographie). Ici hors de l'italique, ce radical à gutturale n'est pas connu. Tout ce qui comporte une étymologie, c'est le *u* initial : en latin même, cf. *uānus* et *uātus* ; hors du latin, cf. got. *wans*, v. isl. *vans* manquant », skr. *und-* = av. *ūna-* « qui manque de, incomplet », arm. *unayn* « vide », gr. *εὐνή* « privé de », gr. *ἄτος* « sans raison, vainement », (F) *τρόπος* « vain, inutile », *άτος* « vainement », got. *ups* « désert », v. h. a. *ōdi* « vain, léger ».

*Vacūna*, -ae f. nom d'une vieille déesse honorée chez les Sabins, dont la figure et le caractère sont obscurs ; v. Horace, Epist. I 10, 49, et les scoliastes. Le rapprochement de *uacō*, *uacuus*, proposé par Varron, qui l'identifie à *Victoria* et l'explique par « *quod ea maxime hī gaudient qui sapientia uacent* », n'est qu'un calembour.

Dérivé : *Vacūndis* (Ov.).

uādō, -is, uāsl (Tert. ; usuel dans les composés, -nāsum (dans *euāsum*, etc.), -ere : aller, s'avancer. Attesté depuis Ennius chez les poètes et dans la langue courante, notamment dans les lettres familières de Cicéron ; les composés *euādō*, *iuādō* sont, au contraire,

très classiques. Sur *uādō* avec un réfléchi *u. sē*, *u. sibi*, v. Löfstedt, *Syntactica*, II, 390. Conservé partiellement dans toutes les langues romanes, où il a fourni des formes de présent, M. L. 9117, avec des dérivés \**vadō*, \**vadiō*, M. L. 9118-9119. Sur *eō* et *uādō*, v. Ernout, *Aspects*, p. 156 sqq. ; B. W. sous *aller*. Pas de substantifs dérivés du verbe simple.

Composés : *circum-uādō* (époque impériale) ; *euādō* : sortir de, s'échapper ; et, comme *extire*, « avoir un terme, finir par être, ou par devenir » ; « échapper à » (accusatif) ; *euāsīo* ; *iuādō* : marcher dans ou sur, envahir (senz propre et figuré), M. L. 4525 ; *iuāsīo* ; *per*, *su-* *per*, *trans-uādō*.

*Vādō* comporte, tout au moins dans ses emplois anciens, une nuance de rapidité ou d'hostilité qui n'est pas dans *eō* : cf. Enn., A. 273, *sed magis ferro | rem repenant regnunque petunt : uadunt solida ui* ; 479, *ingenti uadit cursu qua redditus termo est*. De là *iuādō*, en face de *inēd*. Le simple a perdu cette nuance, qui est restée dans le composé.

Le germanique a un verbe, aussi d'aspect « déterminé » : v. isl. *vaða*, v. h. a. *watan* « aller de l'avant, passer (à gué) » ; cf. lat. *uadūm*. On est donc amené à supposer soit un ancien athématique \**wādh-*, \**wādh-*, soit l'élargissement d'une racine \**wā-* « venir » par un suffixe caractéristique ; l'arménien a *gam*, mais au sens de « je viens » qui fait penser à hittite (*u)wāmī* « je viens ». En vieux irlandais, le préterit « déterminé » *ducadaid* (Mil.), *docoid* (Wb.) renferme une forme du type de lat. *uādō*. Le lat. *uādō* comporte un suffixe *-de/o-* de présent, ce qui explique qu'il n'a pas de *perfectum* ancien.

*uadūm*, -i n. (*uadūs* m., Varr., Sall.) : gué ; bas-fond(s). Synonyme poétique de *undae*, *maria*, e. g. Vg., A. 5, 158, ... *longa sulcant uado salsa carina*. Panroman, avec mélange de formes influencées par le germanique (ital. *guado*, fr. *gué*, prov. *ga*, catal. *gual*). M. L. 9120 a ; *uadū* ; Rappelle, pour la finale, *a*.

Dérivés : *uadō*, -as (tardif, rare) : passer à gué ; *uadōs*, M. L. 9120.

Substantif à grouper avec *uādō*, mais la spécialisation de sens et l'a l'en ont complètement séparé. Vocalisme comme dans v. h. a. *watan*. Le germanique a, de même : v. isl. *vað*, v. h. a. *wat* « gué ».

*uae* : interjection marquant la souffrance ou le malheur. S'emploie absolument ou avec un datif d'intérêt : *uae tibi* ; quelques exemples isolés avec l'accusatif *uae*. Appartient à la langue parlée.

Exclamation de date indo-européenne. Avec même valeur, on trouve gall. *gwae*, got. *wai*, leitte *wai*, arm. *oay* et, dans l'Avesta, av. *vayōi*, gath. *avōi*. Cf. M. L. 9126, *vai* (roum. *vat*, ital. *guai*).

*uafer*, -ra, -frum (doublet *uaber* dans les gloses, qui ont des formes *uabra*, *uabrum*, cf. Thes. Gloss., s. u.) : rusé. Classique (Cic.), mais sans doute familier ; manque dans la poésie épique. Le premier sens a dû être « barré » ; cf. les gloses *uafrum* (*uabrum*) : *uariūm*, *multiformē* ; u. : *uariūm*, *pictūm* (l. *pictum*) ; u. : *uersipellēm*. Conservé seulement dans quelques parlers suditaliens, ce qui correspond à l'origine dialectale du mot. M. L. 9120 b.

—

Dérivés : *uafrē* adv. ; *uafritia*, *uafrāmentum*, tous deux d'époque impériale ; *uafellus* (Gl.).

La forme dialectale *uafer* a prévalu sur le romain *uaber*. Sans étymologie connue.

*uāgīna*, -ae f. : gaine (d'un épé, etc., cf. Varr., R. R. 1, 48, 1 ; Plin. 18, 3, *ita enim est in commentariis pontificum... priusquam frumenta uagīnas exeat et antequam in uagīnas perueniant*) ; fourreau (d'une arme) ; par suite l'enveloppe, étui ». *Sensū obsēnō* dans Plt., Ps. 1181, *conueniebatne in uagīnam tuam machaera militis?* Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9122 ; celtique : irl. *faigin*, britt. *grain*.

Dérivés et composés : *uāgīnula* ; *\*vagīnella*, M. L. 9123 ; *euāgīnō*, -as (depuis l'Italia) ; *\*iuāgīnō*, M. L. 4527.

Le lituanien a un verbe *ožiu* « je couvre en rabatant un objet ». Il n'est signalé aucun autre rapprochement net, et l'on n'ose tirer parti de cette coïncidence. Terme technique sans doute emprunté.

*uāgīō*, -ls, -lū, -lūm (-i), -lūm : vagir, chevrotier. Se dit du cri des petits enfants, des chevreaux, des lièvres (Varr., R. L. 7, 104), etc. Par dérivation, « résonner » ; Enn., A. 531, *clamor ad caelum uoluendus per aetheria uagī. Ancien, usuel. M. L. 9124.*

Dérivés : *uāgor* (Enn., Lucr.) ; *uāgitus* ; *uāgūlatīō* (dérivé d'un démoniaatif \**uāgūlō* d'un adjectif \**uāgūlus* non attesté) f. ; cf. F. 514, 6 : *uāgūlatūm in XII (2, 3) significat quaestio cum conuicio. Cui testimonium defuerit, is tertius diebus ob portum obuagūlatūm ito* ; *obuāgīō* (Plt.) ; *obuāgūlō* (Lex XII ap. F. 1. c.) ; *uāgūllō*, -as : crier (en parlant de l'onagre).

Formation expressive (« faire *wā* ») du même type que *ragiō*. Le grec a parallèlement, avec un χ qui ne peut répondre à lat. -g-, une racine \**Fāχ-* « crier », le skr. *a vagnūh* « cri ».

*uāgus*, -a, -um : errant, qui va à l'aventure. Sens physique et moral, d'où « indécis, capricieux, vague » : *de dis immortalibus habere non errantem et uagam, sed stabilem certaque sententiam*, Cic., N. D. 2, 1, 2. Ancien, usuel et classique. M. L. 9125.

Dérivés et composés : *uāgor*, -āris (et *uāgō*, archaïque, M. L. 9121 a) ; *uāgābundus* (archaïque et postclassique) ; formes savantes en roman, M. L. 9121) ; *uāgātō*, *uāgātūs*, -ūs m. (époque impériale) ; *uāgūlō* (rare et tardif) et *uāgūlōr*, -āris (Ital.) ; *\*uāgātīus*, M. L. 9121 b ; *circum*, -dī, -ē, \**extrā*, M. L. 3101, *per-uāgor* ; *circum*, *arēnī*, *montī*, *multi*, *pontī*, *uāgūlō-uāgus*, -a, -um, composés poétiques correspondant à des composés grecs tels que *θάλασσοπλήστερος* (Esch., Eur.), *δρεπλανής* ; *uāgūrīs*, -is « per *ōtium uāgo* » (Gl.). Sans étymologie précise.

*uāhā* (*uāha*) : exclamation marquant l'étonnement, la joie, etc. Introduit souvent une réponse à une question marquant un doute.

*uāleō*, -ēs, -ul, -ēre : être fort ; par suite « être bien portant » (cf. les formules *si uales bene est* ; *uale* « porter bien », formule d'adieu, d'où *uālēdīcō*, -ācīdō « dire adieu ») ; être efficace (en parlant d'un remède) ; être puissant, être en vigueur (*dē lēge*), prévaloir, être in-

fluent, etc. Avec l'infinitif « avoir la force ou le pouvoir de ». En parlant de monnaies, « valoir, avoir une valeur », e. g. Varr., L. 5, 174, *denarri, quod denos aeris ualebat*. En grammaire, traduit le gr. δύνασθαι, « avoir un sens, signifier », e. g. Cic., Off. 3, 9, 39, *hoc uerbum quid ualeat non uident*. *De ualens* : *ualerent, ualentulus* (Plt.) ; *Valentia* « dea Ocricalana », CIL XI 4082 ; *Tert.*, Apol. 24 ; *Valentinus*, etc. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9130. Sur irl. *faille*, v. *Vendre*, s. u.

Dérivés et composés : \**ualer* (Gloss. = τιμή) ; *ualidus* : fort, bien portant, etc. ; *ualidē, ualde* : fortement, fort. Dans la langue parlée, synonyme expressif de *multum* ; cf. Cic., Rep. 1, 43, 66 : *magistratus ualde lenes et remissi*, v. Ed. Wölfflin, Kl. Schr., 134 sqq. ; quelquefois même, affirmation correspondant à un « oui » énergique ou « parfaitement », cf. Plt., Pseud. 345, *meam tu amicam uendidisti? — ualide, uiginti minis*. De là *ualidus* (rare et tardif) et *inualidus* (fréquent), M. L. 4526, *praeualidus*.

*ualeūdō* : bonne santé (sens ancien) ; personnifiée et déifiée chez les Mases ; puis « état de santé », bon ou mauvais, le sens étant précisé par un adjectif : *u. bona, commoda, integra, infirma, aegra, etc.* ; et, par litote, « mauvais état de santé » (comme en français « fermé pour cause de santé », « sa santé m'inquiète »), « maladie », d'où *ualeūdūnārius* (opposé à *sānus* dans Varr., R. R. 2, 1, 15), souvent substantif : *ualeūdūnārius* « malade (chronique), valéudinaire » ; *ualeūdūnārium* « maison de santé » ; *inualeūdō* (bas latin) ; *ualeūcō, -is* : gagner en force ou en santé. M. L. 9131.

Cf. peut-être aussi *Valerius*, pél. *Valesies* et le dérivé : *ualeūrāna, -a, -f.* : nardum celticum (Gl.).

Composés de *ualeō* : *per-, p̄ae-ualeō* ; de *ualeūcō* : *conualeō, -is* ; *in-, ē* (d'où *eualeō*) ; *p̄ae-, re-ualeō*.

Lat. *ualeō* : do reposer sur \**uolē* ; cf. irl. *flaith* « souveraineté », gall. *gwlad* « pays », tokh. *A wāl*, *B walo* « prince, chef » ; v. isl. *olla* « j'ai dominé », avec *-ll-* de *-l-*. Avec une dentale, lit. *veldū*, *veldēti* « prendre possession de », *valdaū*, *valdīti* « gouverner », *valdōes* « possédé » ; v. pruss. *weldisnan* « héritage », *wälđnikan* (accusatif pluriel) « rois » ; v. sl. *vladē, vlasti* « dominer », got. *waldan* « dominer ». On ne peut déterminer avec précision les rapports entre les formes slaves, baltoiques, germaniques et les formes, elles-mêmes peu claires, de l'italique et du celtique. Le superlatif osq. *ualaemom* « optimum » (Tab. Bant.) est douteux ; v. *uoleumum*. Sur osque *fałz*, v. Vetter, *Hdb.*, n° 185.

*ualeria, -ae f.* : sorte d'aigle, nommé par les Grecs μελαέτας (Plin.).

*ualgus, -a, -um* : bancal ; *-os Aurelius intellegi uolt qui diuersas suras habent, sicut e contrario uari dicuntur incurua crura habentes*, P. F. 215, 3 ; *ualgum est proprie intortum*, Non. 25, 8. De là : *ualgiter, Valgius*.

Non d'infirmité, à vocalisme *a*. Sans étymologie. Cf. *uārus, uatius*.

*uallēs et uallis, -is f.* : val, vallée. Ancien, bien que non attesté avant Cicéron ; la *Sententia Minuciorum* (117 av. J.-C.) a déjà *conuallis*. Panroman. M. L. 9134 ; B. W. s. u.

Dérivés et composés : *uallēcula* (*ualli-*), rare et tardif, M. L. 9133 ; *uallestria, -ium n. pl.* (tardif, formé sur *silvestria*) ; *Valloniā f.* : *collibus deam Collationam*, *uallībus Valloniām praefecerant*, St. Aug., Ciu. D. 4, 8 ; *uallōs* (tardif) ; *conuallis f.* : vallée fermée de toutes parts.

Mot à consonne intérieure géminalée, qui peut être du groupe de *uoluō* ; cf. aussi *ualluae*.

\**uallesit* : attesté seulement dans P. F. 519, 3 : *uallēsīt (uallēsīt, Lachm.) perierit dictum a uallo militari quod fū circa castra, quod qui eo eiūciuntur pro pēditis habentur*. Étymologie populaire d'un mot obscur.

V. *uolnus*.

*uallus* : v. *uannus*.

*uallus, -i m.* : pieu, échalas ; sorte de moissonneuse, usitée en Gaule, cf. M. Renard, *Technique et agricul. en pays trévoire et rémois*, Latomus, XXXVIII, 1959, et Rich, sous *vallus* 3. Ancien (Caton) ; technique. M. L. 9136. V. le suivant.

*uallum*, *-i n.* : collectif, tiré peut-être de *ualla*, *-ōrum* « palissade », ancien pluriel de *uallus*, surtout terme de la langue militaire désignant la palissade élevée sur la levée, *agger*, puis, par extension, l'ensemble formé par la levée et la palissade. M. L. 9135 ; germanique : v. angl. *weall*, all. *Wall*, etc.

Dérivés et composés : *uallātus* et *uallō, -ās*, M. L. 9131 a ; *uallātiō, uallāris (corōna)* ; *circum-, con-, ē, prae-uallō, obuallātus*.

*interuallum* : *Varro dicit interualla esse quae sunt inter capita uallorum, i. e. stipitum, quibus uallum fū : unde cetera quoque spatiis dicuntur <interualla>*, GLK VII 151, 3. En passant de la langue militaire dans la langue commune, a pris le sens général de « distance qui sépare deux points dans l'espace ou dans le temps », « intervalle » ; cf. Cic., Cat. M. 2, 38, *uidet quantum interuallum sit interiectum inter maiorum consilia et istorum deuentiam*. M. L. 9677. De là *interuallātus*.

On rapproche ion.-att. ήλος « clou », qui avait un *f* initial aspiré ; cf., chez Hésychius, γάλλοι : ήλοι, qui doit être éolien, et, du reste, hom. ἀργυρό-ήλος (mais pas de *F* dans Λ 29 et B 29 = Λ 633 : le *F* a tendu à s'amour prématurément). L'esprit rude de ήλος indique la présence d'un *s* intérieur ; on peut partir de \**waslo-* ou de \**walso-* ; c'est la seconde forme qui expliquerait lat. *uallus*. Got. *walus* « þāððos » est loin de toute manière.

*ualluae, -ārum f. pl.* (sing. *uallua*, rare ; exemple de Pomp. ap. Non. 19, 22 ; Petr. 96, 1 ; Sén., Herc. F. 999) : porte ou volet, composé de battants articulés qui peuvent se replier ; cf. Varr. ap. Serv., in Ae. 1, 449, *ualluae quae revoluuntur et se uelant*, et Rich, s. u. Classique (Cic.), technique ; non roman.

Dérivés : *uallātus* ; *ualluolae* (*ualloli*, Fest. 514, 4) « fabae folliculi » : cosse, gousse ; *uallariūs et uallūtūs* (d'après *ianitor*) (Gloss.).

Doit appartenir au groupe de *uoluō* ; partir de *ω̄luwā?*

*uanga, -ae f.* : bêche munie d'une barre horizontale fixée au-dessus du fer, pour permettre au pied d'appuyer avec plus de force (Pall. 1, 42, 3). Sans doute

mot de provenance germanique ; le mot latin est *bipalium* ; v. Rich, s. u. M. L. 9137.

*uannus, -I f.* (abl. *uannū*, Non. 19, 20) : van ; *uannus mystica* « van mystique » qui figurait dans le culte de Bacchus. V. Rich, s. u. Ancien, technique. M. L. 9144. V. h. a. *wanna*.

Dérivés et composés : *uannō, -is (uanniō, Gloss.)* « vaner » (Lucil., ap. Non. 19, 25, *hunc molere, illam autem ui frumentum uannere lumbis*), M. L. 9141 ; *ēuannō, -is* (Varr., R. R. 2, 52, 2) et *ēuannō, -ās* (Pomp. ; cf. Non., 1, 1) ; *uallus, -i f. (uallūm*, Varr.) : petit van de \**uannō-s*, M. L. 9136 ; d'où *ēuallō, -ās* (Titin., Varr. ap. Non. 102, 1) ; *ēuallō, -ās* (Plin. 18, 987), rattaché par l'étymologie populaire à *uallum* ; *uannulus* (Gloss.), refait sur *uannus* à un moment donné où le rapport entre *uannus* et *uallūm* n'était plus sentir. M. L. 9143. Cf. aussi M. L. 9132, \**vallīare* ; 9142, \**vannīare*.

Le dérivé supposé *uattūlum* a induit à croire que *uannus* repose sur \**watnōs* (v. Sommer, *Krit. Erläut.*, p. 86). Mais les sens de *uattūlum* est différent (v. ce mot) et *uallus* « petit van » va contre ce rapprochement. On est tenté de rapprocher gr. *τῶν* ; mais il y a des obscurités de toutes sortes (v. Solmsen, *Untersuchungen*, p. 279 sqq. ; Sommer, *Gr. Lautstud.*, p. 54 et 104). Sans doute apparenté à *uentus* (cf. *uentilō*). Lat. *uannus* aurait *n* géminalé dans un terme technique (cf. *occa*).

*uānūs, -a, -um* : vide, dégarni, *leus ac uanum granum*, Col. 2, 9, 13 ; *uaniōr iam erat hostium acies*, T.-L. 2, 47, 4 ; par suite, « creux, sans substance, vain » (fréquent et classique, attesté depuis Ennius) ; se dit des personnes et des choses : *uānūm cōsūlūm* ; *uānōr ōrātiō et uānōr haruspīcō* ; de là « vaniteux ». Panroman, sauf roumain. M. L. 9145. Irl. *fanus* « vagueness ».

Dérivés : *uānūtās* (conservé sous des formes savantes en roman, M. L. 9139) ; *uānūtādō, uānūtēs*, tous deux rares, archaïques ou tardifs ; *uānō, -ās* : mentir, tromper (Acc. ap. Non. 16, 20 ; 184, 2) ; *uānēsō, -is* (époque impériale) : disparaître, s'évanouir, refait sur *ēuānēsō* ancien et classique, dont existe l'adjectif *ēuānidus*, et qui est conservé en roman, M. L. 2924. Cf. aussi *vanūtār*, 9138.

Composés : *uānūdīcōs* (Plt.) ; *uānūloquūs* (id.), d'où *uānūloquīnūs*, *lōquentia*, *Vānūloquīdōrūs*, *uānīfīcō* (Cyp.) ; *uānēglōriūs* (Greg. Tur.), sans doute sur le modèle des composés grecs en *xēvo-*. Cf. *inānīs*.

Pour l'étymologie, v. *uacārē* et *uastus* ; *uascus*.

*uapidus* : v. *uappa*.

*uapor* (anc. *uāpōs*, cf. Non. 487, 6), *-ōris m.* : vapeur qui s'évèle d'un liquide généralement chaud : *u. aquae calidae*, Cels. 7, 7, 10 ; par extension, en poésie et dans la langue impériale, « chaleur », *u. sōlis*, Lucr. 1, 1032, etc. M. L. 9147.

Dérivés et composés : *uapōrus* (tardif) ; *uapōreus* (id.) ; *uapōrārium* (synonyme latin de *hypocaustum*) : étuve à vapeur ; *uapōrōs* (Apul.) ; *uapōrālis, -iter, -ātē* (tardifs) ; *uapōrō, -ās*, absolus et transitif : 1<sup>o</sup> « émettre des vapeurs », *aquea uaporant et in mari ipso*, Plin. 31, 5 ; d'où « brûler » (Lucr. 5, 1132) ; 2<sup>o</sup> « remplir de vapeurs » : *u. altāria* ; *uapōrātiō* (époque impériale) et *ēuapōrō*, M. L. 2926 ; *ēuapōrātiō* ; *uapōrīfer* (poésie impériale).

On rapproche volontiers le groupe de lit. *koēpia* « une vapeur se répand », *koāpās* « vapeur, fumée », v. *cupiō*. Mais le rapport n'est intelligible que si le *k-* balte est tenu pour prothétique. Le rapport avec gr. *xanwōc* « fumée, vapeur » est plus énigmatique encore.

*uappa, -ae f.* : vin fermenté et éventé ; cf. Plin. 14, 125 : *uitium musto quibusdam in locis iterum sponte feruere, qua calamitate deperit savor uappaque accipit nomen, proboscurum etiam hominum, cum degenerauit animus* ; et Rich, s. u. De là : *uapidus* : éventé, gâté ; d'où « mauvais » ; *uapidū* : *u. se habēre*, expression favorite d'Auguste, cf. Suét., Aug. 87, 2 ; *uapiō*, CIL X 8069, 3. Mot populaire à vocalisme radical *a* et à *p* géminalé expressif, se rattachant peut-être à *uapor*.

\**uappē, -ōnis m.* : *animal est uolans, quod uolgo animas* (i. *ammas?*) *uocant*, Probus, GLK IV 10, 30, qui cite un exemple de Lucilius. Correspond peut-être à gr. *τητολος* teigne ».

*uāpulō, -ās, -āul, -āre* : recevoir des coups, être battu (sert de passif à *uerberō*, auquel il est souvent opposé). Mot de la langue familiale, souvent employé dans des expressions imagées : *uapulat peculium* (Plt.) ; *omnīs sermonibus uapulare* (Cic.). — *Vāpulā, uāpule* s'emploie comme *i in malam crucem ou notre « ve le faire f... »*. Représenté en v. italien et en espagnol. M. L. 9149.

Dérivé : *uāpulāris* (*tribūnū u.*, Plt., d'après *t. militaris*) ; *uāpulātor* (Gl.).

*Vāpulō* est un verbe dérivé en *-l*, de type « populaire », comme le latin en a beaucoup (*bālāre, frigulāre, postulāre*, etc., avec *-ll* : *sorbillāre*, etc.). Primitif inconnu ; cf. peut-être germ., got. *wopjan*, v. sl. *vāpiti* « crier, appeler ».

*uārā* : v. *uāras*.

*uargus, -īm* : vagabond, rôdeur. Mot tardif (Eum., Sid.), d'origine germanique.

*uāriēus* : v. *uārus*.

*uarius, -a, -um* : moucheté, tacheté, bigarré ; se dit surtout de la peau de l'homme ou des animaux : cf. Plt., Ps. 145, ... *uostra latera loris faciam ut ualide uaria sint* ; Varr., R. R. 2, 2, 5, *anaduertendum quoque lingua (arietum) ne nigra aut uaria sit quod feri qui eam habent nigros aut uarios procreant agnos* ; Vg., G. 3, 264, *lynges mariae* ; et *uaria f.* « panthère » ou « pie » (Plin.).

Dans la langue rustique, s'applique aussi à une terre arrosée seulement à la surface et sèche à l'intérieur ; cf. Col. 3, 4, 5. S'est employé au sens moral de « varié, divers » (joint à *diuersus*, *multiplex, multiformis*) et « variable, inconstant, irrésolu ». Cf. Cic., Fin. 2, 3, 10 : *uarietas Latinum uerbum est, idque proprie quidem in disparibus coloribus dicitur : sed transfertur in multa dissimilitus rebus efficiens uoluptatem*. Le sens de « diversement coloré » est gardé dans les représentants romans de *uarius*, *uariēre* (e. g. fr. *vair*). M. L. 9157, 9152.

Dérivés et composés : *uariē*, adverbe ; *uariō, -ās, transitis et absolu* ; *uariātiō* (T.-L.) ; *uariāntia* (Lucr.) ; *uariābilis* (Apul.) ; *uariātūm* (Gell., Apic.) ; *uariānus*,



Comme *unde*, *umquam* et *uter*, fait partie de ces mots à *u*-initial qui appartiennent au groupe du relatif-indéfini *quis*, *qui*. C'est dans *ubī* que ce *u*-initial a son explication la plus nette ; car *unde* n'a pas d'étymologie claire et *umquam*, *uter* n'ont *u* que secondairement ; pour *ut*, pas de correspondant hors de l'italique. La forme ombrienne correspondant à *ubī* est *pufe*, *pufe* et la forme osque est *puf* ; jointe à *alicubi*, *nēcubi*, etc., cette forme montre que la forme initiale était *\*quibī* et que le *\*qu-* initial, restitué devant *u* sous l'influence de *quis*, *quae*, etc., dans les composés, s'est amui devant *u* dans le simple. Dès lors, on retrouve ici en italique l'adverbe indo-européen signifiant « où », qui est représenté par véd. *kū*, *gāth*, *kū*, mais qui est surtout connu avec divers élargissements : véd. *k(ā)va-*, lit. *ku-ř* et arm. *u-r* ; skr. *ku-ha*, *gāth*, *ku-dā*, v. sl. *kū-de*, hitt. *kūwabi*. Osq. *puf* « ubi » répondu sans doute exactement à *gāth*, *kūdā*, v. sl. *kūde* ; le latin repose sur cette même forme avec marque du locatif, comme dans *herū*, *rūrī*, *Karthagīnī*. Lat. *ibī*, en face de skr. *tha* (prākr. *idha*), v. *ida*, à la même marque de locatif et, de plus, doit le traitement *b* de la consonne médiane à l'influence de *ubī*, où, après *u*, ce traitement de la dentale est normal ; les deux formes sont associées entre elles.

*ūdō* (ōdō), -ōnis m. : sorte de bottine de peau ou de fourrure. Mot étranger, dont l'origine est indiquée par le titre de l'épigramme de Martial, 14, 140, où il figure pour la première fois, *udones Cilicii*.

*ūdūs* : v. *ūueō*, *ūuidūs*.

-ue : particule enclitique « ou, ou bien » ; peut être redoublée, e. g. Ov., M. 15, 215, *corpora uertuntur* : *nec quod fui- musue sumusue*, *| cras erimus*. S'emploie souvent dans les phrases interrogatives ou négatives avec le sens de « que », e. g. Cic., Phil. 5, 5, 43, *num leges nostras moresue nouit?* Emploi à rapprocher de celui de *uel* avec valeur de *et*. Figure aussi dans *ceu* de *\*ceue* « comme » ; *nēue*, *neu* « et ne » ; *sīue*, *seu* « soit que, soit ». — Archaique et formulaire dès les plus anciens textes (v. Schmalz-Hoffmann, *Lat. Gramm.*, p. 676 sqq., § 249). Ernout, *Rev. Phil.* XXXII, 1958, p. 189 sqq.).

Particule accessoire atone, se construisant comme i.-e. *\*kʷe* « et » (v. lat. *que*) et conservée seulement dans les langues anciennement attestées : skr. *vā* (avec un *ā* qui n'a pas son parallel dans *ca* « et », mais qui distingue *vā* « ou » de *va* « comme »), av. et v. perse *vā* (l'*ā* n'indique rien sur la quantité originelle en ancien iranien), gr. *-Fē* dans hom. *Ἔ* tokh. B *vat* (avec particule ajoutée). Si *\*nē* n'est pas attesté ailleurs, c'est que la particule est sortie de l'usage avant les plus anciens textes, comme on peut le supposer d'après les langues citées où, avec le temps, *\*nē* n'est pas demeuré dans l'usage parlé. La valeur de *ue* dans *nēue*, *neu* n'a rien de surprenant : la disjonction équivaut souvent à « et » ; *gāth*, *nā vā nairi vā* « homme ou femme » équivaut en tout à « homme aussi bien que femme, homme et femme ». — Quant à *ceu*, le *\*we* qui y figure est à rapprocher de véd. *va* « comme » ; on n'examinera pas si les deux sens donnent lieu de poser deux mots indo-européens distincts.

*ūē-* : particule privative ou péjorative qui figure dans quelques composés ; cf. F. 512, 6 : *uegrande significare*

*aliū aiunt male grande, ut uecors, uesanus, mali cordis maleque sanus. Alii paruon, minutum, ut cum dicimus uegrande frumentum*, et Plautus in *Cistellaria* (378) : *Quis is, si itura es? nimium is uegrandi gradu*. Figure encore dans *uēscus* (v. ce mot), *Vēdiouis*, *Vētōuis*, *Vēdīuis*, *Vēdīuis* (divinité infernale, et dans *uēpallidus* (Hor.); *Vēdīuis* (évidemment = *Απόλλων νόμος*, CGL III 231, 7).

Cf. les préverbes indiquant « point de départ, descente, enlèvement » : skr. *ava*, v. sl. *u*, irl. *ua*, lat. *u* de *au-ferō*, etc.). Ce préverbe figure au premier terme de composés à valeur négative du type de lat. *ā-mēns*, *ā-mēns* : ainsi v. sl. *u-bogū* « pauvre » (litt. « non riche »), lette *au-manis* « insensé » ; la négation gr. *o* doit être le même mot. — Lat. *uē* représenterait une forme à voyelle finale, comme skr. *ava*, et à vocalisme initial zéro, balancement attendu. Et, en effet, en face de skr. *avdh* « en bas », *avdhāt* « sous », le germanique offre v. h. a. *wes-tar* « à l'ouest », qu'on ne peut guère

*uectīgālis*, -ē : relatif à l'impôt, *u*, *pecūnia* ; et « sujet à l'impôt », *u*, *ager* ; d'où le n. *uectīgal* (sc. *aes*) « impôt », cf. F. 508, 18 ; *uectīgal aēs appellatur quod ob tri<bu>tum et stipendī et aēs equestre et hordiār*ium* populo debetur* ; et aussi « revenu ». Sur l'emploi de *uectīgal* comme adjectif masculin dans la *Sententia Minuciorum*, v. Niemann, *Mnemos.*, 3<sup>e</sup> sér., 3 (1936), p. 209.

Terme technique du droit public ; usuel, classique. A désigné d'abord les redevances perçues sur le domaine public, pour s'appliquer par extension à tout impôt ou taxe régulièrement levée, par opposition au *tributum ciuium Romanorum*. Dérivé tardif : *uectīgāliāriūs* : receveur d'impôts.

Aucune donnée historique précise ne fournit l'explication de ce mot. Le rapport avec *uehō*, *\*uectīs* « transport », cf. *uectītū*, souvent proposé, n'apparaît pas.

*uectīs*, -is (acc. *uectīm*, Varr. ; abl. *uectī*) m. : levier ; pince monseigneur ; barre de cabestan ; par extension : barre de porte. Cf. Rich. s. u. Technique, classique. M. L. 9173 (fr. *vī*, v. B. W. s. u.). Apparenté à *uehō* ; sans doute ancien abstrait en *-ti-* employé au sens concret et passé au masculin. Répond à v. angl. *wicht* pour la forme et à v. sl. *vag*, *vog* pour le sens.

Dérivés : *uectīriās* m. : ouvrier chargé de la manœuvre d'oeuvres ; *uectīculūs* (Ital. Lyd. exod. 13, 5) ; *uectīlāriūs*, ap. P. F. 519, 11 : *uectīlāriūa uīta dicitur eorum qui uectībus parietes alienos perfodiunt fūrandi gratia*. Cato (orat. inc. 13) : *uectīlāriūam uīam uiuere, repente largiter habere, repente nihil*. V. *uexāre*.

*uegēō*, -ēs, -ērē : animer, donner de la force ou le mouvement à. Archaique (Enn., Pompon., Varr.). Cf. Non. 183, 1 : *ueget pro uegetat uel erigit, uel uegetum est*. Pomponius Matali (78) : *animos Venu* *ueget voluptatibus*. — Ennius *Ambracia* (4) : *et aequora salsa ueges ingentibū uentis*. — Varro *Manio* (268) : *nec natus est nec morietur* : *uiget, ueget, upote plurimum*. — idem *“Ovōs λόρας* (351) : *quam mobilem diuom lymā sol harmōe* | *quadam gubernans motibus diūs ueget*.

Le sens absolu « être animé », donné par les lexiques, se fonde sur l'exemple de Varron, où l'existence même du couple *uiget ueget* prouve que *uegēō* y est employé

avec son sens transitif : « il a la force (ueget), il donne la vie (ueget) ».

Dérivés : *uegetus* : vif, animé, vigoureux (classique) ; *uegetō*, -ās (Apul., langue de l'Église) « animal », et ses dérivés : *uegetābilis* ; *uegetātō*, -tor, -men. Cf. skr. *vājāh* n. « force, lutte » ; germanique : v. isl. *vakr* « beau, éveillé » (cf. *uigil*), got. *wakan* « wachen », etc.

On ne peut séparer lat. *uigeō*, *uigil*, peut-être *uēles* et *uēlōs* ; v. ces mots.

*uehemēns* (*uēmēns*), -tis adj. : emporté, violent. Se dit des personnes et des choses : *Galba... uehemēns et incensu*s, Cic., Bru. 22, 88 ; *uehemēns imber*, Lucr. 6, 517. Ancien, usuel et classique, ainsi que l'adverbe *uehemēnter*, *uehemēnter*, devenu synonyme expressif de *uadē*.

Autres dérivés : *uehemēntia* ; *uehemēntēsō* (Cael. Aur.).

Peut-être de *uē-mēns*, comme *uecors*, qui aurait été rapproché de *uehō* par l'étymologie populaire, la violence et l'emportement impliquant l'idée de mouvement, d'agitation : d'où la graphie *uehemēns*, où le groupe *-che-* noterait un *ē*, comme *-aha-* note un *ā* dans *Ahā*, cf. *mehe* = *mē*, *prehendō* = *prendō*. Le rapprochement établi avec *uehō* explique que l'adjectif se soit appliqué surtout à un mouvement ou à un objet en mouvement : *uehemēntior cursus fluminū* (Quint.) ; *uehemēntissimus cursus* (Hirt.) ; *u. fuga* (id.) ; *u. impe- tūs* (Amm.), etc.

On pourrait cependant se demander si l'on n'aurait pas ici un mot de la famille de *uexāre* ou un adjectif en *-mēns*, comme le type indo-iranien en *-mant*.

*uehēs* : v. le suivant.

*uehō*, -is, *uēxī*, *uectūm*, *uehēre* : transporter par terre ou par mer, au moyen d'un véhicule quelconque, voiture, cheval, navire ; porter sur ses épaules. S'emploie aussi au sens moyen « se faire transporter », au participe présent *uehēns*, e. g. *equō uehēns*, et au gérondif. Même double sens dans *uector* « qui uehērit » (passager « sens classique ») et « celui qui transporte » (poétique et postclassique) ; et dans *uectūra* « transport ». Ancien, usuel, classique. Non roman.

Formes nominales, dérivés et composés : *uehēs*, -is 1. : charroi, charge d'un véhicule, charrette ; *uehīculūm* (= *δρυκτα*) : véhicule en général, moyen de transport, M. L. 9176 ; *uehīlāriūs*, -riūs (postclassique) ; *uectō* (un exemple de Cic., N. D. 2, 60, 151) ; *uector* ; *uectōriās* (classique) ; *uectō* (tardif) ; *uectūra* (ancien et classique), M. L. 9174, d'où *uectūrāriūs* (tardif).

*uectō*, -ās : apparaît d'abord dans la poésie dactylique impériale, là où l'emploi des formes de *uehēre* amènerait des suites de trois brèves, e. g. Vg., Ae. 6, 391, *corpora uiua nefas Stygia uectare carina* ; s'est ensuite répandu dans la prose, qui a créé les composés, tardifs et rares, *uectābilis*, *uectābulūm*, *uectāculūm*, *uectātō*, et le fréquentatif *uectō*.

De *uehō* : *ad-uehō* et *aduectō*, *aduectus*, -ūs ; *aduector* ; *aduectīcius* ; *circum-uehō*, -uectō ; *con-uehō*, -ctō ; *de*, *ē-uehō* (qui a souvent le sens accessoire de « éléver, porter au sauté », comme *extollō*) ; *euēctō*, -tūs, -ūs ; *inuehō*, dont le médiopassif *inuehō* a le sens de « s'élancer contre » et « s'emporter contre », d'où *inuectō* « outrageant », *inuectūa* n. pl. « invectives » (tar-

dif. Amm.), à côté des dérivés de sens propre *inuectō*, -tor, -trīz ; *inuectūs*, -ūs ; *inuectīcius* ; *per-*, *prae-*, *prō-*, *re-*, *sub-uehō* « charrier de bas en haut, en amont » (par opposition à *deuectō* « charrier en aval ») ; *subuectō*, -tūs ; *super-*, *trāns-uehō* (*trā-*), *trānsuetō* ; *suēctō*.

De *uectō* : *ad*, *circum-*, *ē*, *re*, *sub-uectō*.

Cf. peut-être aussi *uēlūm*, *ueia* et *uia*. Mais *uectō*, -tūs dans *conuectō* et *uexāre* appartiennent à une racine distincte.

*uehēre* (sans doute en raison des contractions aménées par la perte de *h*, *uehēre* > *\*uehēre*, etc.) n'a pas subsisté dans les langues romanes, où ne sont représentés que *uectūra*, *uehīculūm* (ce dernier, du reste, uniquement dans des dialectes italiens). Quant à *uectō*, ce peut-être être une forme artificiellement créée.

Pour l'aristocratie indo-européenne, chez laquelle le char de guerre avait un grand rôle, la racine *\*ueg'h-* « aller en char, transporter en char » était essentielle. Le présent *uehō* (avec ombr. *a* *uehētū*) a des correspondants exacts dans skr. *āvāhāt* « il transporte en char », av. *oasaiti*, v. sl. *vezō*, lit. *vezū* ; un présent *Feχō*, qui, partout où, comme en ionien-attique, F s'est amui de bonne heure, se confondrait avec *txō*, a disparu dans la plupart des parlers grecs ; toutefois, le pamphylien a conservé *Feχētō* « qu'il transporte ». L'aoriste en -s- *uezētī* a son pendant dans skr. *āvāhētām* et v. sl. *oētū*. Le grec a un nom du char : *όχος* (plur. hom. *όχεα*, d'après un thème *Feχētō* : *έχεω* « épuxōn, Hes.) ; l'irlandais a *fén* « voiture » (cf. celt.-lat. *co-ūnnus* « char de guerre »), et l'islandais *vagn* « voiture » ; on notera, d'autre part, got. *wiga* « chemin » (v. lat. *via*).

\*ueia : *apud Oscos dicebatur plaustrum* ; *inde ueiari sti- pites in plaustro*, et *uectūra*, *uectūra*, P. F. 506, 3. Non attesté dans les textes, mais a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve l'italique *reggia*, M. L. 9177.

De la famille de *uehō*.

*ueiōs* : v. *uētī*.

*uel* : « si tu veux, ou, ou bien, ou si tu veux » (cf. le redoublement *uel*, *si uis*, Plt., Au. 452 ; Catul. 55, 21). Conjonction proposant le choix entre deux possibilités dont le sens et la différence avec *aut* sont bien marqués par P. F. 507, 20 : *uel* *configatio quidem est disiunctiua*, *aut* *non [ex] earum rerum quae natura disiuncta sunt, in quibus* « aut » *coniunctione rectius utimur, ut* : « *aut dies aut nos* », *aut* *earum quae non sunt contra, e* *quibus quae eligatur nihil interest, ut Ennius* (Var. 4) : *uel tu dictator, uel equorum equitumque magister esto, uel consul*. Cette distinction entre *uel* et *aut* est observée par les bons écrivains, quoiqu'elle tende à s'effacer, notamment à l'époque impériale (Tacite), et qu'on y trouve *uel* en corrélation avec *aut*. — Enfin, *uel* simple ou redoublé a aussi un sens voisin de *et* (et... et) et sert à marquer une liaison un peu moins étroite (comme aussi *aut... aut*) ; v. L. Löfstedt, *Philol. Comment.* z. *Pe- rigr. Aeth.*, p. 197 sqq. — Du sens de « si tu veux », *uel* en est arrivé à signifier « même » et à servir de particule de renforcement. Le passage à ce sens apparaît dans des emplois comme Plt., Tri. 963-964 : *heus*, *Pax*, *de tribus uolo*. — *uel* *trecentis*, « *Hōla*, *Pax*, deux mots. — Deux cents, si tu veux » (et par là « même deux

cents » ; de là l'emploi de *uel* en corrélation avec *nōn modo* (Cic., Ac. 2, 29, 93), joint à *immo* ; devant un superlatif, notamment dans *uel maximē*. D'autre part, *uel* « si tu veux » a pu amener une restriction polie du sens de « peut-être », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 2, § 3, *domus uel optima Messanae, notissima quidem certe*. — V. F. Beck, *De « uel » imperatiuo quatenus uim priscam seruauerit*, Marburg, 1908. *Vel* sert aussi dans la langue parlée à introduire un exemple particulier après une pensée d'ordre général et a le sens de « par exemple ; ainsi voilà ». Non roman, sauf dans v. fr. *veaus*, M. L. 9177 a.

*uelut, ueluti* conj. : comme. Forme renforcée de *ut*, comme *sicut*. Ancien (ENN., PLT.) et usuel.

Lat. *uel* est de la famille de *uolo* ; mais la forme fait quelque difficulté. L'e suppose un *l* prépalatal, donc un ancien *u* ou *l* (i) ; mais \**weli* ne fournit pas d'explication sûre et, quant à *ll*, on n'en cite qu'une trace tout au plus probable chez Ennius, A. 340. L'osque et l'ombrrien recourent pour le sens à d'autres racines : la table osque de Bantia a *loufir*, ancien impersonnel, et l'ombrrien a en partie *heris*, *heri*, littéralement « tu veux », en partie *herie*, *heriei* « volueris ». MM. Leumann et Hofmann, dans leur arrangement de la *Lat. Gr.* de Stolz, partent de \**welsi* « tu veux » (p. 118 et 675, avec bibliographie). Ce \**welsi* attendu est remplacé par *uis* (v. ce mot) dans la flexion de *uolo*.

*uela, -ae* f. : nom gaulois de l'erysimum (Plin. 22, 158). M. L. 9178.

\**uēlābrum*, -i. n. : van? Ce sens est conservé seulement dans la gloss de P. F. 68, 3, *euclatum, euentilatum unde uelabrum, quibus frumenta uentilantur*. — *Euēlātum* lui-même suppose un adjectif \**uēlātūs* « exposé aux vents », et peut-être un verbe \**uēlō* « souffler », disparu en raison de son homonymie avec *uēlō* « voiler ». Est-ce le même mot que l'on a dans *Vēlābrum*, nom propre désignant un quartier de Rome, cf. Varr., L. L. 5, 13 (qui l'explique *a uēhendo* ; v. les références de Goetz-Schoell, ad loc.), et qu'on rapproche aussi de *Vēlātræ*, étr. *Vēlātrī*? Ammien l'emploie à basse époque comme synonyme de *uēlūm*, *uēlārium*.

*uēlātrū*, -ae f. : commerce de transport? Conservé dans Varr., L. L. 5, 48-44 : *Velabrum a uēhendo. Vēlātrum facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt*; et Plutarque, Rom. 3 : *tūnq. 8ē πορθμείαν βηλατούρων καλούσσεν*.

*uēlēs, -itis* m. (usité principalement au pl. *uēlētēs*, -um) : vêtele, soldat d'infanterie légère, chargé surtout des escarmouches, qui apparaît au temps de la seconde guerre punique et remplace dans la légion les *accēnsi uēlātī* ou *rōrātū* (v. *uēlūm* II). — Pour la formation, rappelle *equites*, *militēs*, *arquites*, *satellites*. Rattaché par les Latins à la fois à *uēhō* et à *uēlō*, cf. T.-L. 26, 4, 10, sans doute par étymologie populaire.

Dérivés : *uēlātūs*; *uēlōtū*, -aris « escarmouche », sens propre et figuré, cf. PLT., Men. 778, et P. F. 507, 1; *uēlātūtō* et *uerbiuēlātūtō* (PLT., As. 307).

Sans étymologie certaine. V. *uēlōx*.

*uēlō, -is, -uelli* (*uēlī*), *uolsum* (*uulsum*), *uellere* : arracher, tirer violemment, en particulier « tirer les poils, la laine, les plumes », d'où *uolus* (*uul*) « épilé »

(avec *-ol* issu de *l*), *uolrella* f., dérivé de *uolus*, « pince à épiler », puis « pince » de dentiste, etc. ; *uellus, -eris* n. (*uelliimna* avec un « suffixe » peut-être étrusque ; cf. Ernout, Philologica I, p. 34) « toison » qu'on arrachait d'abord à la main avant de connaître la tonte au moyen de ciseaux ; cf. Varr., L. L. 5, 54 et 130. Panroman, sauf roumain. M. L. 9182.

Autres dérivés et composés : *uelliō, -ās* : tirailleur, pincer ; d'où « taquiner, médire de » (cf. notre « déchirer à belles dents »), M. L. 9181, *euelliō* (un exemple tardif) ; *uelliōtō* (Sén.) ; *uelliōtūm* ; *uelliōdō* (Vég.) ; *uelliōra* (Var.) ; *uelliō, -ās* ; *uelliōtūs* ; *uelliōdō* (tardif) ; *ā, -ā*, M. L. 817, *con-, dē-*, M. L. 2611, *dī, ē*, M. L. 2927, *inter-, per-, prae-, re-, sub-uellō* et *ā, -ā, con-, ē, re-uellō*. — *Conuelliō*, dans la langue médicale, a pris le sens spécial de crampes, convulsion ».

A en juger par *uelliō*, *uelliōs*, le *-ll* dans *uelliō* peut reposer sur *-ll* comme dans *pellī* ; il s'agirait d'un présent à aspect déterminé d'une racine \**wel-* sur laquelle tout le verbe aurait été construit. On rapproche γέλατηται (Hes.) (sans doute éolien), got. *wilwa* « ḡrtaξ », *wilwa* « ḡrtaγyōc », peut-être hom. (F)έλωρ « proie » si le mot a un *F*, comme semble l'indiquer le texte homérique, et (F)άλσχωματ « je prends ».

*Velliō* est formé comme *fidicō*.

Le mot uello rappelle arm. *gelm* (gén. *gelmān*), qui traduit gr. *ρόξος* « toison » ; la forme ancienne serait \**wel-nos*. Le caractère de la racine rend malaisé le rapprochement avec *lāna*, tentant par lui-même (v. ce mot). V. *uilliō*?

*uelliōs* : v. le précédent.

*uelliōtō*, -ōtis adj. : vif, agile (classique et usuel).

Dérivés et composés : *uelliōcīter*; *uelliōtās, -ātis*; *praeuelliōtō* (Plin., Quint.).

D'un dérivé en \*-s-i-o du groupe de *uegeō*. Cf. aussi *uēles*. V. Ernout, Philologica I, p. 146 et 155.

I. *uēlūm*, -i. n. : draperie, voile (masculin) ; rideau. Panroman, sauf roumain. M. L. 9184. Germanique : v. h. a. *wil-lahhan*.

Dérivés et composés : *uēlātūs* : voilé, couvert d'un voile ; dans la langue militaire *uēlātī*, ancien nom d'une sorte d'auxiliaires, *accēnsi uēlātī*, qu'on interprète, peut-être par étymologie populaire, par « ceux qui n'ont qu'un habot » ; *qua uēlētūm ineris sequerentur exercitū* (P. F. 13, 25 et F. 506, 23), cf. *uēlētō* : *uēlātūs* semble antérieur à *uēlō*, -ās « voiler », M. L. 9179 (sens propre et figuré) ; *inuēlātūs* (tardif et rare) ; *uēlātēm* (poétique et prose impériale) ; *uēlātēnum* ; *uēlātūm* « auvent ou rideau tendu au-dessus d'un théâtre ou d'un amphithéâtre » ; *uēlātī* : huissier de la chambre de l'empereur ; *uēlātītō* (S<sup>t</sup> Aug.) : prise de voile ; *con-dē, ē, ob-, prae-, re-uēlō*, ce dernier souvent employé au sens figuré « révéler » (irl. *relain?*), comme *reūlātōr, reūlātītō, reuēlātōrīs*. Cf. aussi \**aduēlārē* (ar.), M. L. 214; \**disuēlārē*, 2697.

II. *uēlūm*, -i. n. (ordinairement au pl. *uēla, -ōrum*, d'où les formes romaines féminines du type it. *uela*, fr. *voile*) : voile de vaisseau. Terme général, cf. Rich, s. u. Ancien, usuel ; panroman, sauf roumain. M. L. 9183. Celtique : irl. *fial*, britt. *goel*.

Dérivés et composés : *uēlātīs* : de voile (Plin.) ;

*uēlīfīer, -ger, -uolus (-uolāns)*, composés poétiques ; *uēlīfīcor, -āris* (*uēlīfīcō*, époque impériale) : mettre les voiles (*uēla facere*), faire voile ; s'empêtrer par image dans le sens de « déployer toutes ses voiles (= tout son zèle) pour quelqu'un » ; cf. Cael. ap. Cic., Fam. 8, 10, 2; *uēlīfītō* (Cic.) ; *uēlīfīcūs* qui fait voile « (seulement dans Pline, peut-être reformé sur *uēlīfīcō*) ; *uēlīfīcūm* (Hyg.).

A *uēlūm* se rattache étymologiquement :

*uēlītūm* : *de minimūtūm est a uēlō*, P. F. 19, 5 ; « étendard » ou « bannière » (différent de *signūm*, cf. Rich, s. u.), faite d'une pièce d'étoffe carrée attachée par le haut à une traverse horizontale, comme la voile l'est à la vergue, et qui était spécialement l'enseigne de la cavalerie ou des troupes auxiliaires. — Dérivés et composés : *uēxillātīrīs* : enseigne ; *uēxillātīrī* : nom donné à un corps de vétérans sous l'Empire : *uēxillātīō*; *uēxil-* *lītīrī*.

Il est difficile de dire si les deux *uēlūm* se ramènent à un original commun ou s'il y a seulement homonymie ; si *uēlūm* « voile » est issu de \**wes-lom*, cf. *uestis*, et *uēlūm* « voile de vaisseau », de \**weg-s-lom*, comme v. sl. *veslo* « ramie », cf. *uehō* ; ou bien si les deux sens sont issus d'une forme unique \**weg-x-lom* d'une racine \**weg-* « tisser », dont ce serait l'unique représentant en latin. Les formes lat. *uēlūm*, *uēxillūm* supposent un point de départ \**wek-slo-* ; on rapproche irl. *figim* « je tisse », gall. *gwen* « tisser », v. h. a. *wichili* « chose enroulée ». Pour les Latins, il y avait deux mots distincts, comme le montre la différence de traitement dans les langues romanes.

*uēnā, -ae* f. : d'une manière générale, toute espèce de conduit, veine ou filet d'eau, filon de métal (d'où l'expression imagée Hor., A. P. 409, *ego nec studium sine diuīte uēna, | nec rude quid possit uideo ingenium*), etc. ; en particulier, « veine » (ou « artère ») et tout objet y ressemblant par sa forme : « veines » (du bois, du marbre, etc.) ; rangée ou file d'arbres. *Sēnsū obēcēnō* dans Martial et Perse. Ancien, usuel ; panroman. M. L. 6185.

Dérivés et composés : *uēnūla*; *uēnōsūs* (époque impériale), M. L. 9203; *uēnātīlīs* (Cassiod.), formé sur *aquātīlīs*; *interuēnūm* : vide, interstice (Vitr., Pall.). Sans étymologie sûre.

*uēndō, uēnēdō* : v. *uēnūm*.

*uēnēmūm*, -i. n. : décoction de plantes magiques, charme, philtre ; teinture, d'après gr. *φάρμακον*. Sens ancien e. g. Afranius, R<sup>3</sup> 380 sqq., *actas et corpus tene-rum et morigerata* | *haec sunt uēnēmūm formosarum mū-lerium*. Synonyme de gr. *φάρμακον* et, comme lui, a pris vite le sens péjoratif de poison (classique, Cic.), bien que Salluste précise le sens du nom par un adjectif, Cat. 11, 3 : *ea (auaritia) quasi uēnēmūm malis imbūta*, et que le Digeste recommande de préciser le mot par *bo-nūm* ou *malūm* (comme pour *dolus*) ; cf. Dig. 50, 16, 236 : *qui uēnēmūm dicit, adicere debet utrum malūm an bonūm; nam et medicamenta uēnēmūm sunt*. Ancien, usuel ; panroman, en partie sous des formes savantes. M. L. 9195; B. W. *venīn*. Celtique : britt. *gwenwyn*.

Les dérivés et composés ont tous le sens péjoratif : *uēnēmūtō* et *uēnēnō, -ās*; *uēnēmūrīs* (époque impériale) ;

*uenēnīfīrī* (poétique) ; *uenēnōsūs* (tardif) ; *uenēfīcūs*, d'où *uenēfīcūs*, *uenēfīcā* « empoisonneur, empoisonneuse »; *truenēfīcā* (Plt.) ; *uenēfīcūm* (classique).

*uenēmū* représente un ancien \**uenēs-no-m* avec le sens d'un philtre, cf. *Venus*, et pour le sens correspond à la fois à φλάτρον et à φάρμακον. Le suffixe -o- a la valeur d'un instrumental comme dans *dōnum*. *Venēfīcūs* est issu par haplographie de \**uenēnī-fīcūs*, comme *señodius* de \**señi-modius* ; il traduit le gr. φάρμακος.

*uēnerō, -āris* (*uēnerō*, PLT., etc.) : adresser une demande aux dieux, demander une faveur ou une grâce (u. ut) ; PLT., Ru. 1349, *illaec aduorsum si quid peccasso, Venus, | uēnerō te ut omnes miseri lenones sient* ; par suite « vénérer, révéler, respecter ». Dénominatif tiré de *uenus*, usité d'abord dans l'expression *Venerē uēnerātī*, cf. plus haut PLT., Ru. 1349 et 305; Poe. 278, du type *pugnam pugnārē*, s'est appliqué ensuite aux autres dieux ; cf. Poe. 950, *deos d-easque uēnerō, qui hanc urbem colunt*; Ru. 257, etc. ; T.-L. 8, 9, 6 (dans une ancienne formule où l'allitération avec *uenia* : [omnes deos]... *precor, uēnerō, ueniam peto feroque ut*), et par extension à tout être ou objet digne de vénération, e. g. T.-L. 36, 17, 15, *quin omne humanum secundum deos nomen Romanum uēneretur*, etc. Ancien, classique ; semble être passé de la langue religieuse dans la langue littéraire ; non populaire. De même les dérivés : *uēnerātīō* (classique), -*tor, -bilis* (Ov.), etc., tous d'époque impériale. Adopté par le vocabulaire de l'Eglise. Non roman.

V. *Venus*.

*uēnetūs, -s, -um* : bleu-turquoise. Adjectif de la langue impériale, appliquée d'abord à un parti du cirque, « les Bleus », ainsi appelé sans doute parce que les cochers qui portaient la casaque de cette couleur étaient originaires de Vénétie ou parce que leurs vêtements provenaient de cette province (cf. Juv. 3, 170 : *contenusque illuc Veneto duroque cucullo*) ; cf. aussi *lūtum Venētum*, qui désigne une sorte de pâte de toilette dans Martial et Perse. Ancien, usuel ; panroman. M. L. 9199.

*uenia, -ae* f. : 1<sup>o</sup> indulgence, pardon : u. *dare, petere* (uniquement dans ce sens chez PLT. et Tér.); 2<sup>o</sup> faveur, grâce (accordée par les dieux) ; cf. T.-L. 8, 9, 6, sous *uēnerō*, et Cic., Rab. perd. 2, 5, ab *Ioue O. M. ceterisque deis pacem ac ueniam peto*. Fréquent dans la locution *bonā uenīā*, synonyme de *bonā pāce*.

Dérivés tardifs : *uēnātīlīs* « vénier » ; *ueniātīlīs* et *inueniātīlīs*. Pas de verbe. Le latin dit *ignōscō*, auquel *uenia* sert de substantif.

Non roman, sauf dans des mots savants venus par l'Eglise. M. L. 9199.

Appartient sans doute à la racine \**wen-* « désirer » qu'on a dans *uenus* ; mais le sens en est fort éloigné.

*Venīlīs, -ae* : nom d'une divinité marine « a uēnīdō » ; *actū* (v. Varr., L. L. 5, 72; cf. *uenīlīs undā est queā* ad *lūtūs uenītī*, Varr. ap. Aug., Ciū. D. 7, 22, et Thes. Gloss., s. u. : *uenīlīs marīs exaestuātīo queā ad lūtūs uenītī*. Varro : *uenīlīs undā queā ad lūtūs uenītī, salaciā queā ad māre redit*. Étymologie populaire?

*uenīō, -is, uēnīlī, uenītū, uenīrī* (formes de subjonctif du type *-uenām* dans *aduenat*, PLT., Ps. 1030 ; *peruenant*,

Tri. 93, etc.) : venir. Ancien, classique et usuel. Panroman ; dans certaines langues romanes, a servi d'auxiliaire pour la formation du passif ou du futur. Le point de départ de cet emploi a dû être l'usage du verbe dans les locutions comme *uenire in amicitiam, in calamitatem, in odium, etc.*, très fréquentes (notamment dans César) ; de là on est arrivé à dire *uenire amicus et uenire amatus*, constructions qu'on trouve déjà en bas latin, cf. *Mulomedicina Chironis* (vers 400 ap. J.-C.?), I, III, 157 : *si equus de uia coactus uenerit* ; et pour *dēueniō*, *Greg. Tur.*, *Franc.* 7, 40 : *quid thesauri... deuenissent* ; *Anthim.* 4 : *caro... deuenit cruda* ; v. *Thes. V* 850, 77 sqq. M. L. 9200. Dans l'exemple de *Plaute, Aul.* 239, *dummodo morata recte ueniat, dotatasi satis*, qu'on invoque parfois (cf. *Havers, KZ*, 45 (1919), 372 sqq.), *uenire* a son sens normal : « pourvu qu'elle vienne chez moi (en qualité d'épouse) avec un bon caractère... ».

Dérivés et composés : *uentio* : venue ; un exemple de *Plt.*, *Trū.* 622 : *quid tibi hue uentio est?* ; les composés *conuentio*, *inuentio*, *interuentio* sont, au contraire, usuels et classiques ; *uentor* n'est attesté que dans *Ennodius*, mais *aduentor* est dans *Plaute* et s'est maintenu dans la langue parlée ; cf. *ital. avventore*. \**Ventus*, -*us* n'existe que dans les composés *adventus*, *conventus*, etc. ; de même, un substantif *-uena* figure dans *aduena, conuena*.

*uentō*, -*as*, peut-être dans *Varr., Men.* 150, cité par *Non. 119*, 2, *cum illuc uento* (sic libri ; *uenio*, *edd.*), attesté en tout cas dans la glose de *P. F.* 517, 4, *uentabam dicebant antiqui, unde praepositione adiecta fit aduentabam* ; et dans *aduentō*, *reuentō* et par les formes romanes du type \**deuentare*, M. L. 2612. Cf. *uo* en face de *eō*, etc.

*uentiō*, -*as* : venir souvent, fréquenter (classique, *Cic.*, *Cés.*, mais rare) ; cf. *cantiō*, *dictiō*, etc.

La plupart des composés de *ueniō* n'ont que le sens du simple, précisé par le préverbe de sens local ; ainsi *aduentō* « venir auprès », « arriver » et « advenir » (en parlant d'événements) ; de là *aduena* m. « celui qui arrive, étranger » ; *aduentus*, -*us* m. (gall. *adfan, avenir*) ; *aduenticius* ; *aduentōrius* ; *aduentō*, -*as* « approcher à grands pas », avec un sens accessoire d'hostilité, d'où l'emploi au sens de « attaquer » (cf. *agrediti*), bien conservé dans les langues romanes, M. L. 216, *advenir* ; 218, *adventār* et *adventāre* (cf. *ad et ar*) ; 219, *adventor* ; 220, *adventus* ; 215, \**advenicāre* ; *anteueniō* ; *circumueniō* ; *deueniō*, conservé avec le sens de « devenir », M. L. 2612 et 2613, \**deuentare* ; *interueniō* ; *ob-, per-, post-, prae-, re-ueniō* (-*uentō*) ; *super*, *trāns-ueniō*.

Des développements de sens particuliers se sont produits dans *conueniō*, -*is* « venir ensemble, se réunir », qui, à côté de ce sens propre, conservé dans *conuentus*, -*us* m. « réunion » (irl. *conuent*), *conuentulum*, *conuenticius*, *conuentiō* « assemblée » (brutt. *cenfaint*), a pris le sens moral de « convenir avec (et « convenir à »), tomber d'accord », qui s'emploie aussi impersonnellement : *conueniō us* « il est convenu que » ; M. L. 2192 et 2193, \**conueniō* ; 2194, *conuentus*. De là *conuenienter* « qui s'accorde avec ; qui convient, convenable » ; *conuenienter* « en accord avec » ; *conuenienter* « accord, conformité », qui semblent créés par Cicéron pour traduire *synphōnia* et *synphōnia* et *διολογία* ; cf. *Fin. 3, 21, quod*

*διολογία Stoici, nos appellamus conuenientiam, si placet ; Diu. 2, 124, ex quadam conuenientiam et coniunctiō naturae quam uocant συμπάθειαν ; et les contraires in conueniēns (non dans Cic.), inconuenienter, -tia (tardis), disconuenienter (Hor., Lact.), disconuenientia (Tert.)*.

Le substantif *contio* suppose un verbe \**co-ueniō*, comme *co-eō* ; v. *cum, contio*.

*euēniō* (subjonctif ancien *euēnat, euēnāt*), qui, en dehors du sens de « venir de, sortir », a pris le sens moral de « résulter » : *euēntus est alicuius exiūs negoti* ; *quae queri solet quid ex quoque re euēnerit, euēnia, euēnū* (Cic., *Inu. I* 28, 42) ; puis simplement de « se produire, arriver » ; d'où *euēntum* « événement ».

*inueniō* : venir dans, sur ; par suite « rencontrer » et « trouver, découvrir, inventer ». Dérivés : *inuentor*, -*tor*, -*trix*, -*tiuñula*, -*tum*, -*tus*, -*us* ; *inuentariū*, -*uentō*, M. L. 4527 a.

*interueniō* : intervenir (d'où gall. *attrywyn*) ; *interuentus*, -*tor* (Cic.), -*tiō*, M. L. 4499.

*prōueniō* : venir au jour, provenir (correspondant à *prōdūcō*, *prōgignō*), pousser et « bien pousser, réussir » ; *prōuentus*, -*us* m. : production, récolte, réussite.

*subueniō* : 1<sup>o</sup> survenir, venir subrepticement ; 2<sup>o</sup> venir au secours de (cf. *succurrō*, *subsidium*) ; *subuentus*, -*us* (Plt.) ; *subuentiō* (Cassiod.) ; 3<sup>o</sup> venir à l'esprit, M. L. 8408.

Le *u* initial repose ici sur un ancien *gʷ* : osq. *kūm-benedē* « *conuēnīt* », ombr. *benust* « *uēnerit* ». Le grec a, au présent seulement, avec le même suffixe, *βαύω*, synonyme de *ueniō*. Ailleurs, les formes sont en *-m-* : *got. qimān* ; v. angl. *cuman* « venir », tokh. *A kaknu B kekamu* « *venu* », lit. *gēmū, gīmū* « *nātrā* » (venir au monde), véd. aor. *āgāmān*, parf. *jagama* « *je suis venu* » ; le rôle de \**-em-* ne saurait pas être ici le même que dans *premō*. L'arm. *ekn* « il est venu », véd. *dāgān* est ambigu, puisque *n* peut représenter ici un ancien *m* devant : \**e-ghem-t* ou \**egʷ-en-t*. Il y a une autre forme : \**gʷān*, dans véd. *d-āgān*, gr. dor. *ἴε* (ion.-att. *ἴε*), arm. *e-kayk'* « *venez* » (et peut-être traces en irlandais, au sens de « mourir », v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 458). Chacune des trois formes \**gʷem-*, \**gʷem-*, \**gʷd-*, dont la répartition initiale ne saurait être déterminée, fournissait un aoriste radical ; véd. *āgāt* = arm. *ekn*, véd. *agāt* = gr. (dor.) *ἴε*. Le présent est partout secondaire, soit qu'il ait été obtenu par passage au type thématique de formes à vocalismes divers, comme dans *got. qimān* et v. angl. *cuman*, ou par des suffixes, comme dans skr. *gācchati* « il vient », gr. *βάσκω*, ou dans gr. *βαύω*, lat. *ueniō*. Le perfectum de lat. *uēni* rappelle, pour le vocalisme, le pluriel got. *gēmūn* « ils sont venus ». Pour *inueniō*, v. *ignōscō* (fin).

*uennū(n)ula*, -*ae* (*uēnnūcula*, *uēnnūncula*, *uēnicula*) f. : vigne donnant un raisin séché et mis en conserve ; cf. Hor., *S. 2, 4, 71* ; *Col. 3, 2, 2* ; *Plin. 14, 34*. *V. uēnūs?* Cf. André, *REL, XXX*, 1952, 136.

*uēnor*, -*aris*, -*atus sum*, -*āri* : poursuivre le gibier, chasser. Transitif et absolu, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. M. L. 9186.

Dérivés : *uēnātus*, -*us*, M. L. 9189 ; *uēnātō* : chasse, battue ; et « venaison, gibier », M. L. 9187 ; *uēnātor*,

M. L. 9188, -*trix* ; *uēnātōrius*, M. L. 9188 a ; *uēnātūra* f. (Plt.) ; *uēnābulum* : épieu de chasse, M. L. 9185 a ; *uēnātūcīus* (-*cīcius*) : de chasse, *u. canis* ; -*tiuñ* (Casiod.). V. Rich, s. u. *uēnābulum*, *uēnātō*, -*tor*, -*trix*.

Sorte d'itératif à voyelle longue radicale d'une racine qui fournit notamment *av.* *vanañt* « il conquiert, il obtient par la lutte », v. h. a. *vinnan* « lutter », skr. *vandit* « il gagne, il conquiert », lit. *vejū, vīti* « chasser », etc. La racine est sans doute la même que celle de *uenus*. La formation est du type, exceptionnel, de *celāre* ; elle indique un procès qui se poursuit sans terme défini. — Cf. *Venus*.

*uēnsica* : v. *uēnsica*.

*uentor*, -*tris* m. : ventre. Terme général désignant le ventre en tant que réceptacle des entrailles ou des aliments (d'où *uentri* *operam dare* « soigner son ventre », etc.) ou en tant que réceptacle du fetus, cf. g. T.-L. 1, 34, 3 : *ignorans nurum uentrem ferre*. S'emploie aussi d'objets en forme de ventre, notamment dans les langues techniques, *u. parietis*, *u. aquae ductus*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9205.

Dérivés : *uentrīculus* : 1<sup>o</sup> ventricule du cœur (Cic.) ; 2<sup>o</sup> estomac (Cels.) ; *uentrīculōs* ; *uentrīculatiō* (Cael.) ; *uentrīcellus* (Gloss.), M. L. 9208 et 9209 ; *uentrīosus* (et tardif *uentrīcōsus*, *uentrīosus*, *uentrīsos*) : ventre (Plt.) ; *uentrīlis*, d'où *uentrāle* « ceinture » (époque impériale) ; *uentrīgō*, -*as* (bas latin) ; *Ventīo*. Composés rares et tardifs : *uentri-cola*, -*cultor*, -*fluus*, -*logus* ; *uentrīfīcātiō* (Cael. Aur.). Cf. aussi M. L. 9210-9211, \**ventrīsca*, \**ventrīscula*.

La formation rappelle celle de gr. *γαστήρ* (gén. *γαστρός*) « ventre, estomac ». Des mots, du reste différents entre eux, comme skr. *uddaram* « ventre » (cf. chez Hésychius, *δέρπος γαστήρ*) et v. pruss. *weders* « ventre, estomac », lit. *vēdaras* « estomac » offrent une ressemblance, mais lointaine. Got. *qipus* « στρόμαχος, κοιλία » est plus loin encore. V. *uterus* ; et *uēnsica*.

*uentus*, -*ī* m. : vent. S'emploie au singulier et au pluriel ; au sens propre et au sens figuré, comme symbole de l'inconstance ; e. g. Cat. 70, 4, *in uento et aqua scribere* ; Cic., *Pis. 9, 21, alios ego uidi uentos* ; *alias prospici animo procellos*. Pluriel personnifié et divinisé dans *Turp.*, *Com. R<sup>3</sup> 113*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9212.

Dérivés et composés : *uentulus* : petit vent (Plt., Tér.) ; *uentōs* : plein de vent (-*a cucurbita*, d'où « ventouse »), venteux, éventé » et « inconstant, vide, vain » ; *uentōsē* ; *uentōsās*. M. L. 9207 a.

*uentilō*, -*as* (*uentulō*, CGL V 650, 43, sous l'influence de *uentulus*, cf. ital. *uentolare*, etc.) : transitif, 1<sup>o</sup> exposer au vent (v. *facem*) ; en particulier, dans la langue russe, « exposer le grain au vent, secouer, vanner (sens conservé en roman, cf. M. L. 9207) ; absolu, 2<sup>o</sup> faire du vent. Employé par image au sens de « agiter » et, dans la langue militaire, « s'agiter, s'escrimer, préluder au combat » ; *uentilātō*, -*tor* « vanneur » et « jongleur » ; *uentilābrum* « van », M. L. 9206 ; *uentilātūm* ; *uentilātrīum* (Gloss.) ; *uentilō*, -*as* (Col., Plin.). Sur *uentilō* a été refait à très basse époque *uentō*, -*as* « vaner » ; cf. Hoogterp, *Les vies des pères du Jura*, p. 17, et M. L. 9204.

*uenus*, -*as* : terme médical peut-être fait d'après *άντενεω* : chasser par le vent ; cf. M. L. 3112, \**exventrāre* ; 3113, *exventulāre*.

Le mot se retrouve dans : gall. *gavint* (peut-être emprunté), got. *winds*, tokh. A *wānt* (B *yente*), hitt. *buwant* « vent » (de \**hvent-*), tandis que l'indo-iranien a une forme autre : skr. *vātāh*, av. *vātō*. — La racine \**wē-* « ventre » fournit un présent un peu radical : véd. *vātī* « il gagne, il conquiert », lit. *vejū, vīti* « chasser », etc. La racine est sans doute la même que celle de *uenus*. La formation est du type, exceptionnel, de *celāre* ; elle indique un procès qui se poursuit sans terme défini. — Cf. *Venus*.

*uēnum* (nominatif non attesté ; on trouve seulement l'accusatif *uēnum*, e. g. T.-L. 24, 47, 6, *dare alqm uēnum*, et le datif *uēniō* dans *Apulée* a subi l'analogue des formes de supin) : vente.

Dérivés et composés : *uēnālis* : qui est à vendre, vénal ; *uēnālūās* (bas latin) ; *uēnālicius* : concernant la vente ; spécialement, comme *uēnālis* qui désigne un esclave à vendre, *uēnālicius* m. « marchand d'esclaves » ; *uēnālicium* « marché aux esclaves » ; *uēnāliciārius*.

*uēnum dō*, *dās*, *dēdi*, *datum*, *dare* : mettre en vente. Les deux termes de ce juxtaposé ont fini par se souder, d'où *uēnāndō* et *uēndō*, *uēndi*, *uēnditū*, *uēnditūm*, *uēnditūre* : vendre, mettre en vente, et aussi, le vendeur ayant l'habitude de prôner sa marchandise, « vanter », e. g. Cic., Att. 13, 12, 2 : *Ligarianām praēclarē uēnditū*. Ce dernier sens est toutefois plus fréquent dans le dérivé *uēnditūre* « chercher à vendre », où, du reste, il s'explique mieux. De *uēndō*, le passif est *uēnēō* (de *uēnum eō* « aller à la vente »), -*is*, -*ii*, -*ire* (-*ri*, Plt., Pe. 577), comme de *perdō*, *pereō* (cf. aussi *interficiō*, *interēō*). A côté de *uēnēō* un passif *uēndor* a été créé, qui est attesté dès Varro. Panroman. M. L. 9190.

Dérivés : *uēndāx* (opposé à *emāx* par Caton) ; *uēnibīs* (classique) ; *reuenēō* (Dig.) ; *uēnditū* vente » ; *uēnditor*, -*trix* (d'où \**vēndītrīcula*, M. L. 9194), -*io*, M. L. 9192-9193 ; *uēnditō*, -*as*, M. L. 9191 ; *uēnditātō*, -*or*.

Cf. skr. *vasndm* « prix », d'où *vasndātī* « il trafique », arm. *gīn* (*gnōy* ; souvent pl. *gīnk'*, *gnoc'*) « prix d'achat, valeur » (d'où *gnem* « j'achète »). L'ō de hom. *ōvōc* « prix d'achat », att. *ōvō* « achat, prix d'achat », suppose un ancien \**ō* ; mais lesb. *ōvō* repose sur \**vasno-*. On ne saurait dire si lat. *uēnum* repose sur \**vesno-* ou sur \**wēsno-* ; on pourrait même penser à une forme sans -*s* si l'on rapproche v. sl. *vēno* « prix de la fiancée sans dot ». Le hittite a *uššaniya* « vendre » et *wāš-* « acheter », celui-ci sans le suffixe *-no-*.

L'usage fait de *uēnum*, *uēnō* est parallèle à celui du supin, comme l'indique le *uēniō* d'Apulée (cf. *nuptum*, *pessum dō*). Cf. l'infinitif osco-ombrien en *-um*.

*uenus*, -*eris* et *Venus* f. : 1<sup>o</sup> l'amour physique, l'instinct, l'appétit ou l'acte sexuel ; sens bien conservé chez

les auteurs qui traitent de l'amour, Lucrèce, Virgile, Columelle, Plin, etc.; 2<sup>e</sup> qualités qui excitent l'amour, grâce, séduction, charmes; au pluriel, traduit χάρτες; 3<sup>e</sup> personnifié et divinisé, Vénus « déesse de l'amour », réplique latine de l'Αφροδίτη grecque, dont elle a pris tous les sens, notamment celui de la planète Vénus; par suite « objet aimé comparable à Vénus (fr. « déesse »), belle, amante »; 4<sup>e</sup> coup de dés favorable (dit aussi *uenerius*).

De *uenus* dérivent deux adjectifs : 1<sup>e</sup> un adjectif en -*tos*, indiquant la qualité, *uenustus* (cf. *onus/onustus*) « qui possède ou qui excite l'amour », -*a mulier*, et par dérivation « désirable, séduisant, aimable, gracieux », etc. Adjectif de la prose ou de la poésie familiale, ignoré de la poésie épique.

Dérivés : *uenustas* (cf. *honestus/honestas*) : séduction, grâce, etc.; *uenustē*; *uenustulus*, diminutif affectif; *inuenustus*; *uenustō*, -*ās* « parer, embellir » (Naev., S<sup>t</sup> Ambr.); *deuenustō* (Gell.).

2<sup>e</sup> un adjectif en -*io*- du type *pater/patrius* indiquant la propriété, *uenerius* « qui appartient à Vénus », -*a sacerdōs*, -*us seruus*; et « érotique ».

Sert d'épithète pour désigner certains objets : -*s iac-tus*, cf. plus haut; -*a concha*, nom d'un coquillage dont la forme évoque le sexe de la femme, M. L. 9196; -*um läbrum* « cardère », etc. Adjectif rare, exclu de la poésie dactylique.

Composés artificiels : *ueneriuagus*, cf. *uolgiuagus*, *ueneri-peta*.

*Venus* est un ancien neutre en -*os/-es*, du type *onus*, *opus*, etc., qui a perdu son genre originel, lorsque le concept qu'il désignait a été personnifié ou divinisé pour traduire l'Αφροδίτη grec, comme *cupido* a été masculinisé pour dater *Venus* d'un fils correspondant à l'Ερως. *Venus*, *uenustus*, *uenustās* sont comparables à *honos* (sans doute ancien neutre), *honestus*, *honestas*; *ueneror* à *operor*.

*Venus* a un correspondant exact pour la forme dans skr. *uanah* « désir », attesté dans l'instrumental védique *uanase*; cf. aussi les composés *gir-avanas-* « aimant les hymnes », « épithète des dieux » et *yajna-avanas-* « aimant les sacrifices ».

Le passage du neutre au féminin en latin a pu être favorisé par le fait qu'un certain nombre de noms abstraits sont de genre hésitant; ainsi *decus* et *decor*, etc. Cette hésitation est ancienne (cf. *tepor*). Le sanskrit, à côté de *vānah*, a un féminin *vānik*. Le gr. Ἔρως m. est sans doute le substitut d'un ancien neutre.

La racine \**wen-* « désirer » est bien représentée dans les langues indo-européennes, notamment en indo-iranien et en germanique : skr. *vānatī*, *vānōti*, *vānchati* « il désire »; v. h. a. *wunskan* « désirer »; got. *wunjan* « se réjouir » et *unwunjans* « ne se souciant pas de »; v. h. a. *wunna*, *wunni*, dont la forme rappelle celle de *uēnia*, etc. Le degré long \**wēn-* est dans *uēnor*. V. *uēnēnum*, *ueneror*, *uenia*. Sur le groupe, v. Ernout, Philologica II, p. 87 sqq.

*ueprès*, -*ium* m. et f. pl. : buisson d'épine. Usité ordinairement au pluriel, quoique le singulier soit attesté dans la langue impériale (Ov., Col., Plin.); aussi la forme de nominatif singulier est-elle peu sûre : *ueprès*, *uepris* et même *ueper*.

Dérivés : *ueprētum*; *ueprāticus* (Col.); *ueprēcula*. Sans étymologie.

*uēr*, *uēris* n. : printemps; printemps de la vie (Cat., Ov.); productions du printemps, cf. *uēr sacrum*. Usité de tout temps. M. L. 9213; beaucoup de formes romanes remontent à *primum uēr* (cf. *primum tempus*), e. g. Caton, Agr. 50, 1, *prata primo uere stercerato luna silenti*; et dans les gloses *uernum*: *primum uer*; v. B. W. *prime-vēre et printemps*. On a éliminé le monosyllabe.

Dérivés : *uērnis* : de printemps; *uērnum* (sc. *tempus*) qui dans la langue familiale tend à remplacer *uēr* (cf. *hibernum* en face de *hiems*); *uērnō*, -*ās* : être au printemps ou dans son printemps, M. L. 9234; *uērnālis*; *uērnātiō* : changement de peau, mue printanière, et concret « dépouille de serpent » (Plin.); *uērnifer* (= ἔκπορφης); *uērnīconus* (Mart. Cap.); *uērnīcera* « messalīa augūria », P. F. 520, 8, de *uerni* + *serus*, de *serō* semer »; *uērnīcōs* (Ps. Tert.); *praeuernā* « le printemps est précoce » (Plin.); *uerculum* « petit printemps », terme de tendresse forgé par Plt., Cas. 837; *uērūnum* (*tempus*) (Gloss.); M. L. 9216; *Vērānius*, -*a*, noms propres; cf. M. L. 9215, \**uērānea*.

Cf. v. isl. *vár* « printemps ». On rapproche, de plus, le groupe de gr. (F)έρω « printemps », v. sl. *vesna*, av. *vājhar*, etc.; le passage de \**wēr-* à \**wer-* remonterait à l'indo-européen : pure hypothèse.

*uērātrūm*, -*I* n. : hellébore. Ancien (Caton), usuel. Étymologie inconnue : il probablement de *ueru* « broche » avec attraction de *uērūs*; v. André, Lex., s. u.

*uerbaseum*, -*I* n. : molène et bouillon-blanc. Depuis Pline. Étymologie inconnue ; le rapprochement de *uerba* (d'Alessio) ou de *uerbum* (P. Fournier) ne convainc pas. Mot ligure avec suffixe en -*asco?* V. André, Lex., s. u.

*uerbēna*, -*ae* f. (usité surtout au pl. *uerbēnae*) : *uer-bēna proprie est herba sacra, ros marinus, ut multi uolunt i. e. λαζανίτις, sumpta de loco sacro Capitoli, qua corobinant fetiales et pater patratus foedera facturi, uel bella indicaturi. Abusive tamen uerbenas iam uocamus omnes frondes sacras, ut est laurus, oliva, uel myrus* Serv., Ae. 12, 120. *Verbēna* est le féminin d'un adjectif \**uerbēnus* de \**uerbesnos*, cf. *terrēnus*, dérivé d'un thème en -*os/-es*, \**uerbos* (cf. *uerbera*); c'est l'herbe qui servait à frapper le pater patratus ; cf. T. L. 1, 24, 6 : *is patrem patratum Spurium Fusium fecit, uerbera caput capillōsque tangens*. — A désigné d'autres plantes magiques ou médicinales, cf. Cels. 2, 22; 8, 10, 7, et notamment la « *verveine* ». Ancien, usuel. M. L. 9219.

Dérivés : *uerbēnātus*; *uerbēnārius*; *uerbēnāca* « verveine », M. L. 9220 (cf. *lingulāca*); *uerbēnāceus*. Céltique : irl. *berbain*, britt. *vervencou*.

*uerbera*, -*um* n. pl. : verges, coups de fouet. Le singulier n'est attesté avec le sens de « fouet » qu'à partir de l'époque impériale et aux cas obliques *uerbere*, *uerberis*. Le nominatif *uerber* cité par les gloses n'est pas attesté dans les textes; il est refait sur *uerbera*, comme *uergerum* sur *uergera*. La forme ancienne devait être \**uerbos*, \**uerbus*, gén. \**uerbeses* > *uerberis*. Cf. le composé

*subuerbustus* dans Plt. (Inc. fr. 42, cité par F. 402, 15) : *uercerosam, compeditam, subuerbustam, sordidam, que* P. explique à tort par « *ueribus ustam* ». Ancien, usuel; non roman. Formes céltiques douteuses : irl. *ferb?*

Dérivés : *uerberō*, -*ās* : fouetter, frapper à coups de verges; malmener; M. L. 9221; *uerberō*, -*ōni* m. « *pandar* » (langue familiale); *uerberēus* adj. plautinien, u. *caput*; *uerberātiō*, -*ōnis*, -*tor*, -*us* m.; *uerberābilis*, -*bandus*, tous deux plautiniens; *uerberō*, -*ās*, fréquentatif employé par Caton, F. 519, 28; *ad*, *con*, *dē*, *dī*, *ē*, *ob*, *re*, *trāns*-*uerberō*, tous rares et généralement assez tardifs, sauf *dēuerberāre*, qui est dans Térence; *dīuerberāre* (Lucr.); *trānsuerberō* (Cic., Fam. 7, 1, 3).

Les correspondants les plus proches se trouvent en baltique et en slave : lit. *viðrīs* « jeune branche, verge », serbe *vrība* « oisier ». Cf. aussi gr. *φάρτις* « baguette, bâton » et *φάρδος* « baguette, verge ».

*uerbex* : v. *ueruer*.

*uerbum*, -*I* n. : mot; *uerbum*, *uerba facere* « parler ». S'oppose à *res* « chose, réalité ». Dans la terminologie grammaticale, désigne le « verbe », par opposition à *uoculum*, le « nom »; cf. Varr., L. L. 8, 11; Aristoteles (Rhet. 3, 2) *orationis duas partes esse dicuntur : uocabula et uerba* (= δύοματα καὶ δύματα), *ut homo et equus, et legi et currit*. Dans la langue de l'Église a servi à traduire le gr. ἔργον. Usité de tout temps. M. L. 9223; celtique : irl. *ferb*.

Dérivés : *uerbōsus*; *uerbōsē*; *uerbōsiās*; *uerbōsor*, -*ōris* (Irén.); *uerbālis* (tardif) et *uerbiālis*; *uerbiūm* dans *aduerbiūm* trad. de ἀπέργη, d'où *aduerbiālis*, -*liter*; \**conuerbiūm*, M. L. 2196; *dī-uerbiūm* ou *dēuerbiūm* = διάργος, partie de la comédie qui s'oppose aux *canticā*; *praeuerbiūm* : préposition, préfixe (Varr.); *prōuerbiūm* n. : proverbe (classique) (irl. *pro-berb*); *prōuerbiālis*, -*liter*; *uēriuerbiūm* (Plt., Cap. 568); *uerbiūcītā* (Caecil.); *uerbigerō*, -*ās* (Apul.); *uerbiūlūtā* (Plt., As. 307); *uerbūlūm* : petit mot (Ps.-Aug.); \**uerbūlō*, -*ās*, M. L. 9222.

*Verbum* rappelle got. *wāurd* « mot »; v. pruss. *wīrds* (Ench.) « mot », lit. *vardas* « nom »; tous de \**wer-dh*. Si l' de *uerbum* est ancien, comme il est probable, ce vocalisme est normal dans un neutre; cf. le vocalisme de gr. Φέρω, v. isl. *verk*; pour ce vocalisme, v. lat. *serum*. Le vocalisme de got. *wāurd*, v. h. a. *wort* « parole », est d'un type moins courant; cf., cependant, le cas de lat. *iugum*. V. pruss. *wīrds* est masculin; et lit. *varðas*, avec son vocalisme radical de degré 2, doit être aussi un ancien masculin; cf. arm. *gorc* « œuvre », en regard de gr. (F)έρω, v. isl. *verk*. Le mot est limité à une zone dialectale de l'indo-européen : du baltique au latin. Mais la racine en est indo-européenne : cf. hitt. *weriya-* « appeler », gr. *φέρω* (att. ἔρω) « je dirai », et (F)φέρω « formule légale, loi » (attesté de diverses manières chez Homère, en éléon, en laconien et en cyproète), leab. *φέρω* (noté βέρω), att. *φέρω*, etc.; av. *uērdūm* « prescription », skr. *orditam* « vœu », sans doute v. sl. *rota* « serment »; ombr. *uerfale* « \*uerbāle », i. e. « *tempūl effātūm* », T. E. VI a 8; cf. Varr., L. L. 7, 8; Gell. 13, 14, 1.

*uerēdūs*, -*I* m. : cheval de trot, cheval de poste. Mot

de la latinité impériale, attesté depuis Martial, emprunté au gaulois. De là : *uerēdārius* « courrier »; *pa-rāuerēdūs* « cheval de renfort », fr. *palefroi*, B. W. s. u.; M. L. 6231; et germanique : v. h. a. *pferfrid*, *pferid*; irl. *lafraird* semble provenir du français.

*uerere*, -*ris*, *ueritus sum*, -*ērl* (passif dans Afran. Com. R<sup>3</sup> 34) : éprouver une crainte religieuse ou respectueuse pour; cf. Plt., Am. 832 : *Iunonem, quam me uereri et metuere est par maxime*; Cic., Cat. M. 1, 11, 37, *metuebant eum serui, uerabantur liberī*. Parfois employé impersonnellement, cf. Atta (7), *nihilne te populi ueretur*, et les exemples cités par Non. 497, 45 sqq., et encore Cic., Fin. 2, 13, 39, *Cyrenaici, quos non est ueritum in uoluptate sumnum bonum ponere*. Avec l'inflitif : « avoir scrupule à », e. g. Plt., Am. 1168, *ne ille mox ueretur introire in alienam domum*. — S'est rapidement confondu avec *timēt*, *metuēt*; Plaute, Cap. 349, emploie déjà *ne uerere* comme il dit *ne time*, et chez Cicéron et César la synonymie souvent est entière. A *uerere* se rattache directement *uerenter* (rare, tardif), *uerendūs* (poésie impériale), d'où *uerenda*, *ōrūm* (Plin., Vég.) = *uērēda*, les « parties honteuses », M. L. 9227.

Dérivés et composés : *uerēcundus* : respectueux, réservé; *uerēcundia* : respect, modestie, réserve, sentiment de honte ou de pudeur; panroman, sauf roumain, M. L. 9225; B. W. *vergogne*; *uerēcundor*, -*āris*, ancien et classique, mais rare, ne semble plus attesté après Quintilien. Sur la forme en -*cundus*, v. *fecundus*.

*uerērōr*, -*ēris* : respecter, révéler (ancien et classique); *uerērēs*, *uerērēntia* (irl. *reberens*), -*ter*; *reue-rēndūs*; *uerēcūnditēs* (archaïque); et *irreuerērēs*, -*tia* (époque impériale); *subuerērēs* (Cic.).

Le présent lat. *uerere* doit remplacer un ancien présent radical. Le germanique a un grand nombre de mots apparentés : v. isl. *varr* « qui fait attention, qui prend garde », *vara* « rendre attentif à », got. *war* « attentif », v. h. a. *biwarōn* « surveiller ». Les formes grecques telles que hom. *φρόνται* « ils veillent (sur) », *θυρόρος* « gardien de la porte », att. *φροντός* « gardien » (de *πρό-θορός*), *δρό* « je vois », *ἐλόρον*, etc., supposent une racine \**uer-*, voisine de \**wer-*; le hittite a *werie-* « avoir peur », *weritēn* « effrayer » (Benveniste, BSL, 33, 138). Pour la forme, ce qui est le plus près, c'est v. h. a. *werēn* « accorder, fournir », que M. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 518, rapproche de v. irl. *ferid* « il accorde », etc. Si l'on rapproche gaul. *ieuru*, qui semble signifier « il a consacré », le caractère religieux du sens apparaît; mais cette forme est énigmatique.

*uerētrūm*, -*I* n. : parties sexuelles de l'homme ou de la femme : u. *muliebre* (Cael. Aur.). Diminutif : *uerētūllum* (Apul.). Dé *uerere*, comme *uerēda?* Cf. *fulgetrum*. En tout cas, on ne voit pas comment le dériver de *uerē*. N'apparaît que dans la langue impériale (Phèdre, Suét., etc.). V. *excreta*. Pour l'*e* bref, v. Phèdre IV, 15; Bûcheler, Kl. Schr., III, 52.

*uerēbō*, -*ī* (parfait et supin non attestés dans les textes, *uerētī*, conjecturé dans Ov., Pont., 1, 9, 52, ou *uerētī* d'après les grammairiens), -*ēre*: incliner, pencher vers (transitif et absolu); dans ce dernier sens, on trouve aussi *uerēgor*, être sur son déclin (en parlant d'un astre). Non roman.

Dérivés et composés : *Vergiliae* f. pl. « les Pléiades ». Attesté depuis Pl. (Am. 275) ; rapproché de *uer* par l'étymologie populaire : *dictae quod earum ortu uer finem facit*, P. F. 511, 22 ; *a uerni temporis significatio*, Serv., G. 1, 138.

*conuergō* (St Aug., Isid.) ; *dē-uer-gō* et *dēuergentia* (Gell., Apul., Tert.) ; *diuergō* et *diuergia* ; *-ōrum* (Grom.) ; *ēuergō* (T.-L. 44, 33, 2) ; *inuergō* (synonyme de *infundō*, Pl. Cu. 108, et poésie impériale) ; *reuergō* (Claud. Mam.) ; *aquiuergium* (Grom.). Tous ces composés sont rares et la plupart sont tardifs. *Vergō* lui-même, quoique classique, est peu usuel et semble appartenir surtout à la langue écrite. La langue parlée employait des composés de *-clīnō*, *inclināre*, *declināre* ou le dérivé de *pendēō*, *\*pendicāre*, qui sont demeurés dans les langues romanes.

Le rapprochement avec skr. *vrṇakti* « il plie, il incline » n'est qu'à demi satisfaisant.

*uermina* : v. *uermis*.

*uermis*, -is m. : ver. Un doublet *uermen* (cf. *sanguis/sanguen*, etc., M. L.; *Einf*, § 177) est attesté par *uermina* et ses dérivés et par des formes romanes. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9230.

Dérivés : 1<sup>o</sup> de *uermis* : *uermiōsus*; *uermiculus* : vermisseau ; larve ; kermès ou cochenille du chêne, écarlate (= *coccum*, d'où les représentants romans du type *vermeil*, M. L. 9230; B. W. s. u.); *uermiculō*, -āris; *uermiculātus*, qui désigne le pavé en mosaïque où les dessins s'enroulent et s'enchevêtrent comme des vers ; *uermiculāris*; *uermicāria* « herbe aux vers »; *uermiculātō* (Plin.); *uermiculōsus*; *uermēscō*, -is (St Aug.); *uermifluus* (Paul. Nol.).

2<sup>o</sup> De *uermen* : *uermina*, -um : *dicuntur dolores corporis cum quadam minuto motu, quasi a uermibus scindatur. Hic Graece dolor στρόφος dicitur*, P. F. 515, 6. Proprement « les vers », c'est-à-dire « maladie causée par les vers » (cf. l'emploi de *uermiculus* pour désigner une maladie des chiens, Gratius, Cyn. 387); *uerminō*, -āris (et *uerminō*) avoir des vers », « souffrir des vers, ou comme si l'on avait des vers », « démanquer, chatoiller »; *uerminātō*; *uerminōsus*. Malgré le synonyme gr. *στρόφος*, est sans rapport avec *uerō*, ou avec *uerō*. A pu être influencé par *tormina*.

*Vermis* n'a un correspondant exact qu'en germanique : got. *wairms*, v. h. a. *wurm*, v. angl. *worm*; on rapproche aussi le dérivé petit russe *vermjdnyj* « rouge » (couleur obtenue en utilisant certains insectes) et gr. *ρόδοξ*. *σκληρής ἐν ἔδοσις* (Hes.). Il y a un mot parallèle plus répandu : skr. *kīrmī* « ver », persan *kīrm*, litt. *kīrmīs* (acc. *kīrmī*), v. sl. *krūt* (altéré de \**krīmī*; cf. *krūmīnū* « rouge »), irl. *crūim*, gall. *prif*. Le rapport entre *\*wṛmī* et *\*kʷṛmī* n'est pas clair. Mot « populaire », instable, à variations singulières (cf. le nom de la « puce », par exemple).

*uerna*, -ae m. : esclave né dans la maison. Formation populaire en -a ; sur ce mot a été fait, sans doute secondeairement, un adjectif *uernus* « indigène » (cf. *uatis* et *uatis*), attesté à l'époque impériale. Rattaché par l'étymologie populaire à *uer*, e. g. F. 510, 7 : *uernea qui in uillis uere nati, quod tempus duce natura fetuiae est...*

Dérivés : *uernāculus*, -a, -um : indigène, domes- tique ; d'esclave ; *uernula* m. (époque impériale) et *uernūliter*.

Sans étymologie claire. Peut-être emprunté. L'étrusque a un gentilice *Verna* ; v., en dernier lieu, E. Bonne- niste, R. lat., 1932, p. 437.

*uernilāgō*, -inis f. : nom d'une sorte de chardon, comme *uśilāgō*, dans Dioscoride et le Pseudo-Apulée, V. Fay, KZ, 45, 116. En rapport avec le gaul. *verna* « aune, ver(g)ne », à cause de sa couleur ?

*uerpa*, -ae f. : *membrum uirile*; *uerpus*, -i m. : cir- concis. Mots populaires (satiriques, Priapées). M. L. 9237.

*uerrēs* (*uerris*, Varr., R. R. 2, 4, 8; *uerrus*, CGL III 18, 27; cf. it. *verro*), -is m. : verrat. Panroman, sous cette forme ou sous une forme dérivée. M. L. 9239; B. W. s. u. et *vérin*.

Dérivés : *uerrinus*; *Verrius*.

Les noms d'animaux domestiques indo-européens qui représentent lat. *bōs*, *ousis*, *sūs*, etc., étaient indifférents au sexe et, en fait, désignaient le plus souvent des femelles ; car les mâles ne sont conservés qu'en nombre limité, pour les besoins de la reproduction. Les noms de mâles sont ou nouveaux ou de faible extension. On a vu les cas de *aries* et de *taurus*. Pour désigner un « mâle » particulier, on a souvent recours au mot signifiant « mâle » en général : skr. *ṛg-āśa* « mâle » ; ce nom s'est ainsi spécialisé pour certains animaux : skr. *ṛg-āśa* signifie « taureau », *ṛg-āśa* « bétier » ; lat. *uerres* sert à désigner le « porc mâle », le « verrat ». De même, en face de *ἀρόν* « mâle » (cf. v. perse *aršan-* « mâle »), le grec a *ἀρνέός* « bétier »; cf. *uervez*. — La racine est la même que celle de skr. *ṛg-āśati* « il pleut », *ṛg-āśa* « pluie », hom. (F) *ἐρόη* « pluie ». Pour la forme, lat. *uerres* rappelle, en quelque mesure, le thème en *\*-yo-* de lit. *veršis* « bœuf, veau »; v. Ernout, Philologica I, p. 150.

*uerrō*, -is (parfait non attesté dans les textes; *uerri* ou *uersi* selon les grammairiens), *uersum*, *uerre* : balayer, sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. Conservé dans les langues hispaniques. M. L. 9238.

Dérivés et composés : *uerriculum* : drague, seine. Rare ; la forme ordinaire est *euerriculum*, M. L. 9240; *āuerrō* (Lic. Macer); *aduerrō* (Stace); *conuerrō* : ramasser en balayant, rasler (cf. *conrādo*); *dēuerrō* (Lucil., Varr.); *ēuerrō* : nettoyer, enlever en balayant, *ēuerriculum* « quod Graece σαγήνη dicitur » (Dig. 47, 10, 13, § 7); *ēuerriæ*, -ārum; *ēuerriātō* : *uocatur qui iure accepta hereditate iusta facere defuncto debet... Id nomen ductum a uerrendo. Nam ex uerriæ sunt purgatio quaedam domus ex qua mortuus ad sepulcrum ferendus est, quae fit per uerriatorem certo genere scōparum adhibito, ab extra uerrendo dictarum*, P. F. 68, 8; *præ*, *re-uerro*. V. aussi *uerruncō*.

Il y a un rapprochement net avec v. russe *vr̄xu* « je bats (du grain) », inf. *vr̄sti*, r. *vr̄ox* « tas de grain », lette *vr̄smis* « tas de grain battu, non encore nettoyé » et sans doute hitt. *waršiya* « moissonneur ». Le sens de éléon. Fappèv. Fappèv « aller en exil » et le sens, plus général, de gr. *ἐππω* « je marche avec peine, je vais à ma

Partie » sont trop éloignés pour qu'on ose en tirer parti.

*uerrica*, -ae f. : hauteur (cf. *Verrūgō*, nom d'une ville vosque) ; spécialisé dans le sens de « excroissance, verru- re ». V. Ernout, Philologica I, p. 185. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9241.

Dérivés : *uerrūcula*; *uerrūcōsus*; *uerrūcāria (herba)* : herbe à verrues, tourneol (cf. *uerrūca* « ellébore », Gl.).

Dérivé d'un thème *\*wṛs-* qui se retrouve dans lit. *ōrūs* « sommet », v. sl. *vr̄uzu* « en haut »; l'*u* est long devant le suffixe secondaire comme dans *pecūnia*, *pecū- lium*. La même racine se retrouve, avec d'autres formations, dans skr. *vṛṣman* « sommet », *vṛṣīyas* « plus haut », *vṛṣiṣṭha* « le plus haut ». Pour le sens, cf. v. angl. *wearr* « cal, durillon ».

*uerruncō*, -ās, -āre : tourner ; *uerruncēnt*, *uertant*, P. F. 511, 14; *uerruncant*, *euellunt* (Gloss.). — Mot de l'ancienne langue religieuse, conservé dans quelques formules, comme son composé *āuerruncō* « détourner », avec des formes *āuerruncassi*, -int., -ere. Un dieu *Auer- runcus* est cité par Varr., L. L. 7, 102, et, sous la forme *Auruncus*, par Aulu-Gelle 5, 12, 14. — *Auerruncō* est beaucoup plus fréquent que *uerruncō* ; et l'on peut se demander si *āuerruncō*, dénominatif apparenté à *āuerrō* « écartier en balayant » (avec influence de *runcō* « sarcler »?), n'est pas la forme la plus ancienne, dont on a tiré ensuite, d'après l'analogie de *āuertō*/*uerterō*, un simple *uerruncō*.

Verbe expressif, sans étymologie claire.

*uersi*, *uersus*, *uerterō* : v. le suivant.

*uerterō* (*uerterō*), -is, -ī, -sum, -ere (il est possible que la flexion ancienne ait été *uerterō*, *uerterō*, *uersus* de *\*uers-* ; mais, à l'époque ancienne, le vocalisme o s'est généralisé au présent, les manuscrits de Plaute ont indifféremment les graphies *uerterō* et *uerterō* ; c'est vers 150 av. J.-C. que semble s'être réalisé le passage de *uerterō* à *uerterō* ; le SC Ba. a encore *oinuorsei*, *aruorsum*; cf. aussi *aduorti*, GIL I<sup>2</sup> 586) : tourner. Transitif et absolu (cf. *uerterō hāc* « tourne <toi> par là »). Sens propre et figuré, physique et moral ; d'où « convertir, traduire, changer [en] », *uertere*, *uertere sēsē in*. Employé aussi pour l'intensif *uersare*, *uersāri* ou le composé *ēuertere*. Correspond à gr. *στρέψω*. Ancien, usuel et classique, mais assez mal représenté, sauf par des mots livresques, dans les langues romanes, où il a subi la concurrence de mots nouveaux et plus concrets, *tornāre* et *gyrāre*. M. L. 9249; B. W. *tourter* et *uerterō*.

Nombreux dérivés et composés : *uerterē* (*uerterē*), -icis m. : *est contorta in se aqua, uel quicquid aliud similiter uerterit; inde propter flexum capillorum pars summa capitū, et hoc, quod in montibus eminentissimum*, Quint. 8, 2, 7. Distinction artificiellement établie par les grammairiens entre *uerterē* « tourbillon » et *uerterē* « haut de la tête, cime, sommet » M. L. 9250. Dérivés : *uerterēsus*; *uerterēcīs* (Grom.).

*uerterēcīs*, -ae (surtout au pl. *uerterēculae*; *uerterēcīs*, -um tardifs) : jointure(s), charnière(s); vertèbre(s). M. L. 9255, *uerterē* et *uerterēcīs*; et M. L. 9254, *uerterēcīs*; *uerterēcīs*, -*cīllōsus* : peson de fusée, M. L. 9253; *uerterēcīs* (époque impériale) : tourbillon, vertige. M. L. 9256. Dérivés : *uerterēcīs*; *uerterēcīnō*, -ās (*uerterēcīnō*).

*uerterēbra* f. : articulation, jointure (cf. *latebra*) ; spécialement « vertèbre »; *uerterēbrūm* n. (= *ἰοτόν*, Gæl. Aor.) ; *uerterēbrātūs*.

*uerterēbūlūm* (-bula) : jointure, vertèbre, pivot, M. L. 9252; et *uerterēbūlūm*, M. L. 9251, fr. *verveux*, v. B. W., dont dérive bret. arm. *borzevellec* « grive ».

*uerterēbūlīs* (*uersi-*) = *μεταπτωτός*, *-būlītās* et *inuerterēbūlīs*, *-būlītās*, trad. de *ἀπρεπτόης*, mots de la langue d'Église ; *uerterēbūlūndūs* (Varr., Men. 108), de *\*uerterō*?

*uersōrīa*, -ae (*restis*) f. : terme nautique « couet, cordage qui sert à tourner la voile », d'où *uersōrīam capere* « virer de bord », M. L. 9244; *uersōrīum*, non attesté directement en latin, mais supposé par les dérivés romans, avec le sens de « charrue » ou de « van ». M. L. 9245.

*uersūra*, -ae f. : tournure, retournement. Spécialisé dans les différentes langues techniques. En agriculture, « extrémité du sillon » (conservé en sicilien, M. L. 9246); en architecture, « encoignure »; en droit (sens le plus fréquent), « emprunt fait pour payer une dette, virement »; puis « emprunt » en général, cf. P. F. 520, 5, *-m facere mutuam pecuniam sumere ex eo dictum est, quod initio qui mutuabantur ab aliis, non ut domum ferrent, sed ut aliis soluerent, uelut uerterent creditorem*.

*uersus*, -ūs (avec des formes de la 2<sup>e</sup> décl. pl. *uersi*, -ōrum dans la langue populaire) m. : abstrait « fait de tourner la charrue au bout du sillon, tour, ligne »; puis concret « sillon »; par analogie « ligne d'écriture » (d'abord écrite *βουστροφέδον*, comme dans l'inscription du Forum), et spécialement « vers ». M. L. 9248. Celtique : irl. *fers*, britt. *gwers*. C'est à ce dernier sens que se rattachent les dérivés et composés : *uersiculus* (Cic.); *uersificō* (depuis Lucil.); *-fīcō*, *-fīcūs* (Solin), *-fīcātō*, *-fīcātōr* (Quint.).

*uersūtūs*, -a, -um adj. (de *uersus*, cf. *astūtūs*, *cornūtūs*, etc.) : qui sait se retourner, cf. Cic., N. D. 3, 10, 25, *homo uersūtūs et callidūs (uersūtūs eos appello quorū celeriter mens uersūtūs)*; retors, habile, roué. Souvent péjoratif : *uersūtū dicuntur quorū mentes crebro ad malitiam uertuntur*, P. F. 511, 8. De là *uersūtūa*, -ārum, puis *uersūtūs*; *uersūtūloquūs*. Cf. gr. *εὐτράπτης*.

*uersus* (*uer-*), *uersum* : participe de *uerterō*, utilisé comme particule invariable, dans la direction de, vers », généralement postposée au nom qu'elle détermine. Primitivement n'est pas usité comme préposition, *uersum* (*uer-*), pu's *uersus* (cf. *ad mare uorsum*), mais comme adverbe précisant un mouvement précédemment indiqué. Panroman ; cf. M. L. 9247.

Le nom d'action *\*uersiō* n'existe que dans les composés du type *conuersiō*, *euersiō*, etc. *Versiō*, d'où « version », est du latin moderne.

Nombreux composés : *aduersum*, *aduersus*, adverbe et préposition avec accusatif « en face, contre », v. fr. *avers* M. L. 221 b et *exaduersum*, -sus; *aliōuersum* de *\*aliōuersum*; *altrōuersum*; *altrōrsus*; *deorsum* « en bas », M. L. 2567; *sūrsūm* (*sūsum*) de *\*subuersum* « en haut », M. L. 8478; *intrōrsūm*; « à l'intérieur»; *dextrōrsūm*, *sinistrōrsūm* « à droite, à gauche »; *prōrsus*, *prōrsūm*, *prōsūs* (cf. *prōsa*) « en avant, en continuant, en allant jusqu'au bout »; *rūrsus*, *rūrsūm* « en revenant, en arrière, de nouveau »; *retrōuersum*, *retrōuersus*, *retrōrsūm* « en rétrogradant ».

Composés en *uersi-* (*uersi-*), *uerterē* : *uersicallis* (Pl.,

Pers. 230) ; *uersicolor*, *-oris* (et *uersicolorus*, *-rius*) ; *uersipellis* m. ; *homme qui change de peau, d'où uersipellis* m. ; *Verticordia*, *-ae* f. : épithète de Vénus (époque impériale) ; *uertrupidium* « verveine » (Ps.-Ap.).

*uersō* (*uersō*), *-ās* : faire tourner avec force ou avec peine ou habituellement ; tourner et retourner (sens propre et figuré, physique et moral ; cf. *uoluere*), souvent avec une idée de peine ou de douleur, qui vient des tours que la souffrance fait faire au malade. Pan-roman. M. L. 9242.

*uersor* (*uersor*), *-āris* : se tourner ordinairement ; d'où « se trouver habituellement, demeurer, vivre parmi ; être occupé de ; être engagé dans, situé dans », d'où « consister en » (Cic.). Le participe *uersatus* a le sens de « versé dans ».

Dérivés et composés : 1<sup>o</sup> de *uersō* : *uersatiō* (époque impériale) ; *uersabilis* (id.) ; *uersabundus*. (Lucr., Vitr.) ; *uersatilis* (Lucr. ; époque impériale), M. L. 9243 ; *conuersō* ; *reuersō*, M. L. 7276.

2<sup>o</sup> de *uersor* : *aduersor*, *-āris* : se tourner contre, s'opposer à (cf. *aduersus*) ; *aduersator*, *-trix*.

*āuersor* : se détourner avec affection ou répugnance, marquer de l'aversion pour ; *āuersatiō* ; *āuersabilis* (archaïque) ; *circumuersor* ; *conuersor* « vivre avec, fréquenter », M. L. 2197 (mots savants) ; *conuersatiō*, tous deux d'époque impériale ; *controuersor* (rare, cf. *controuersus*) ; *deuersor* « descendre ou loger chez quelqu'un » ; *inuersor* (?) « être occupé dans » (Lucilius) ; *obuersor* : se présenter sans cesse à, être opposé à. Correspondant à des composés de *uerō*, dont ils sont des fréquentatifs-intensifs.

Composés de *uerō*, le plus souvent transitifs et absolu :

*aduertō* : tourner vers ou contre ; aborder, appliquer ; *aduersō* « situé en face ou contre, opposé, adversaire » ; *rēs aduersae* (opposé à *rēs secundae*) ; *aduersē* « en termes contradictoires » ; *aduersarius* ; *aduersitās*. Les représentants romans de *aduertō* et *aduersarius* sont en partie des mots savants, cf. M. L. 221, 222, comme irl. *adibriseoir* « le diable » ; v. Vendryes, *Lex. étym. de l'irl. ancien*, s. u. ; *ante-uerō* « aller devant, prévenir, devancer » et « préférer » ; *āuerō* : détourner, se détourner ; dérober ; *āuersō* ; *āuersor* ; *āuersus*, M. L. 821 ; *auōrsus*, M. L. 836 ; cf. ἀποτρέπω, etc. ; *circumuerō* : faire tourner autour ; dans l'argot des comiques, comme *circumducere*, duper, escroquer ; *circumuersō* ; *conuerō* : (se) tourner, (se) changer ; *conuersō* (sens religieux) ; *conuertibilis* ; M. L. 2198, *conuersus* ? ; *controuersus* « tourné en sens contraire », d'où « querelleur » ou « controversé » ; *controuersia*, mot de la rhétorique ; *controuersō* ; *dēuerō* : (se) détourner ; aller loger, descendre chez ; à ce dernier sens s'apparentent *dēueriticulum*, *dēuersor*, *dēuersōrius* ; *dēuersōriū* : hôtellerie ; *dēuersō*, *-ās* ; *dēuerō* : se tourner en sens opposé ; se séparer, différer, M. L. 2701 ; *dīuersus* : en sens opposé(s), d'où « différent, divers », M. L. 2700 a ; *diuersē* ; *diuersitās* ; *diuortium* : séparation ; demeuré dans la langue juridique avec le sens de « divorce » ; *ēuerō* : bouleverser, renverser, détruire ; *ēuersō* ; *ēuersor* ; *inuerō* : tourner dans ; retourner, mettre en sens inverse, intervertir ; modifier ; *inuersō* : inversion, transposition = ἀλλογράφη, ἀναστροφή en

rhétorique, « ironie » ; *inuersūra* : courbure (Vitr.), cf. M. L. 4528-4530, *inversum*, *inverse*, \**inversare* ; *obuerō* : tourner vers ou contre ; *peruerō* : retourner, détourner et « faire mal tourner, pervertir » (sens fréquent), d'où *peruersus*, *-sitās* (classiques), *peruersō* (rare) ; *praeuerō* : faire passer avant, préférer ; prendre le premier, prévenir ; et *praeuerō*, *-ēris* : se tourner d'abord vers ; devancer, surpasser ; *reuerō* : retourner (transitif et absolu dans ce dernier sens, le médio-past est usuel à l'inflectum) ; *reuerō* ; *reuersō* ; *rēversus*, et 7276, *rēversō* ; 7278, \**rēvērticāre* ; 9706 a, \**reversicāre*. *retrōuersus*, *retrōrsus*, *-a*, *-um*, M. L. 7272.

*subuerō* « faire tourner par-dessous ; renverser, retourner » (sens physique et moral, propre et figuré, fréquent, mais non dans Cicéron et César) ; *subuersor* ; M. L. 8410, *subversus* ; 8409, \**subvērsiāre* ; *trānsuerō* (*trā*) : diriger au delà ; convertir, transformer ; *trānsuersus* : de travers ; *trānsuersius* ; M. L. 8860, *trānsuersus* ; 8858, *transversa* ; *trānsuersō*, *-ās*, Moretum et Peregr. Aeth. 2, 1 ; *transversāre*, M. L. 8859.

Le vocalisme trouble de *uerō* tient à ce que les formes anciennes ont dû offrir une alternance : *er* à l'inflectum, cf. skr. *vārtate* « il tourne » et got. *waiρpa* « je deviens » ; *or*, peut-être issu de *\*or* dans des formes du perfectum, cf. got. *warp*, skr. *vavārta*, et issu de *r*\*, dans d'autres formes du perfectum, skr. *vaortē*, got. *waurpūn*, et sûrement à l'adjectif en *-to*, cf. skr. *vptih*. En fait, l'ombrion oppose *kuvertu*, *couertu* « *reuerlītō* » à *kuvurtus* « *reverteris* » ; *courtust* « *reuerterit* » et à *trahūr* « *trānsuersē* » ; mais l'osque a une forme en *-e* dans *Feþcoeti* « *Vērsōri* », épithète de Jupiter (Vetter, *Hdb.*, n° 187). Du reste, si le perfectum sans redoublement est possible, c'est grâce à l'ancienne opposition entre *uerō* et *worti*. Mais le passage de *uo*- à *ue*- devant dentale, au n<sup>o</sup> siècle av. J.-C., a tout confondu et la graphie est devenue d'autant plus trouble que le latin naitait analogiquement plutôt que phonétiquement. Par suite, les faits latins ne permettent pas de reconnaître l'ancienne répartition. Le thème \**werte*, courant en sanskrit, en germanique et en latin, manque partout ailleurs, et même l'aveugle n'en a qu'une trace. La balto et le slave ont des formes verbales, mais ignorent ce présent : lit. *verciū*, *versti* « retourner (quelque chose) » ; *virstū*, *vi sti* « se renverser, se changer », v. sl. *vrūtēti* se « *reptoratōba* ». Le thème \**werte* a souvent une valeur absolue : véd. *vārtau* *rdhāh* « le char roule », got. *waiρpa* « *γίγνομαι* », que le latin conserve en bien des cas : *wortē hāc*, par exemple. Aussi les formes à désinences moyennes sont-elles ordinaires en védique et le latin a-t-il *re-uerō*. Mais il y a aussi des formes à désinences actives partout. Le parfait, marquant l'état, est actif, d'où *reuerit* en face de *reueror*.

L'emploi de *uersus*, *uersum* comme préposition a son parallèle en celtique, où irl. *frith*, *fri*, m. gall. *garth* ont un emploi pareil. Le tokharien B a aussi *watasi* « vers ». La valeur particulière de *peruersus* rappelle got. *frāwurpans* « *χατερθαρμένος* », *frā-wardjan* « *φθελπων* » pour la valeur de *per-*, cf. *perdō*, *pereō* et *perimō* ; v. p. 497 sous *per-*.

*uertragus* (*uertagus*, *uer(r)aga*, *uertagra*) .-I m. : autre, sorte de lévrier. Attesté depuis Martial ; em-

prunté au gaulois ; cf. Meillet, BSL, 22, p. 90. M. L. 9257 ; v. h. a. *wini* (de \**uentagus*?).

*Vertumnus* (*Vort*, *Varr.*) .-I : Vertumne, divinité des saisons ? Joint à *Jānus*. *Vertumnus* semble d'origine étrusque \**deus Etruriae princeps* (Varr., L. L. 5, 46) ; la forme latine est peut-être une déformation de l'étrusque *Volumna* et *Veltune*, due à une étymologie populaire qui a rapproché le nom du dieu de *uerō* et en a fait le dieu des changements de saison (cf. le nom de *uerumnus* donné à l'héliotrope dans le *Pseudo-Apulée*). Cf. le *fanum Volumnae*, T.-L. 6, 2, 2. V. *Volumnus*. Cf., en dernier lieu, Devoto, St. Etr., 1940, 275 sqq. ; R. Bloch, Mél. Ec. r. Rome, LIX, 1947, 13.

*uerū* (*uerum*, Plt., Ru. 1302, 1304 ; pl. *uerōnēs*, *-um* m., Aurel. Vict., Caes. 17 ; dat.-abl. *uerubus* et *ueribus*) .-I n. : broche à roter ; javelot ; cf. Rich. s. u. Ancien, technique. M. L. 9259.

Dérivés : *uerūtūs* : -a pila dicuntur quod uelut uerua habeni praefixa, P. F. 515, 9 ; M. L. 9263 ; d'où *uerūtum* n. (époque impériale) ; *ueruculum* (*ueri*) : petit javelot, M. L. 9260 (v. B. W. *verrou*). avec un doublet *uerubulum*? Cf. Rich. s. u. ; *ueruculatus* (Col.) ; *ueruina*, *-ae* f. (Plt., Ba. 887), M. L. 9261.

Cf. ombr. *berva* « *uerua* », *berus* « *ueribus* », v. irl. *bir* et gall. *ber* « broche », got. *qairu* « *σκόλοφ*, pieu ». Mot propre à l'indo-européen occidental.

*ueruāctum*, -I n. : jachère, guéret, M. L. 9264 ; *Verudor* : le dieu des jachères.

*ueruagō*, -is, -ere : retourner une terre en jachère, défricher.

*Veruāctum* est antérieur à *ueruagō*, qui ne se trouve pas avant Columelle et Pline et qui est sans doute tiré du nom, d'après *agō/āctum*. Étymologie inconnue ; le rapprochement avec *uer*, *ueris* proposé par les anciens n'est qu'une étymologie populaire.

*ueruex*, -ēcis (*uerbez*, *berbez*, Act. Fr. Aru. ; *berbix*, Gloss.) ; les formes romaines remontent à *berbez*, -ēcis, cf. *berbi*, Gl. Reichenau) m. : mouton, *aries* (ou *hircus*) *castratus* (Gloss.) ; cf. Varr., L. L. 5, 98 : *quoniam si cui qui mari testiculi dempti ui natura uersa, uerbez declinatum*! Formation de type populaire en -ex, cf. Ernout, Philologica I, 441. Usité de tout temps. M. L. 9270 ; B. W. sous *berbis*, *berger*.

Dérivés : *ueruēctinus* (*uerbē* et *berbēnus*, Gloss.) : de mouton ; *ueruēcina* (*carō*), M. L. 9269 ; *ueruēceus*, épithète de Jupiter Ammon ; *ueruella* : petite brebis (*Char.*). Cf. aussi \**vervēcāle* (\**berbēcāle*), M. L. 9265 ; \**vervēcarius*, *berbēcarius*, 9267 ; \**vervēcile*, *berbēcile*, 9268.

Aucun rapprochement net. On a pensé, d'une part, au groupe de gr. *Fapήv*, (*F*)*αρψό* « agneau », arm. *garn* « agneau », skr. *úranah* « agneau », bétier », d'autre part à irl. *ferb* « vache ». Cf. *uerres*. I.

*uerūs*, -a, -um : vrai, véritable, vérifique. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9262. Souvent joint à *inēcūs*, à *réctus*, opposé à *falsus* ; *uerūm* n. « le vrai » ; *re uerā* « en réalité » ; *uerē* adv. « véritablement », M. L. 9224 ; *uerūm* « vraiment, à la vérité », souvent avec un sens adversatif, opposant la réalité à une assertion fausse précédemment exprimée, « mais en vérité », cf.

Plt., Am. 572-573 : *merito maledicas mihi, si non id ita factum est. | Verum hau mentior, resque uiri facta dico* ; puis simple équivalent de *sed*, surtout après des phrases négatives, cf. *nō sōlū...* *uerūm etiam* ; *uerō* « en vérité, vraiment ; ou vraiment » ; peut avoir un sens fort et se placer en tête de la phrase ; ou un sens atténué et, dans ce cas, considéré comme enclitique, se place le second mot. Il est alors, par le sens, voisin de *quidem* « or, mais ». *Vērum* et *uerō* peuvent se renforcer, d'où : *uerūm uerō* ; *uerūm hercile uerō* ; *uerūm enim uerō* ; *uerūm enim immo uerō* ; *uerūm tamen*, toutes expressions de la langue parlée. Usuel et classique, très fréquent chez Cicéron. Panroman, sauf roumain. M. L. 9228.

Dérivés et composés : *ueritās* : vérité, réalité ; *uerāz* : véridique (formé sur *fallāx*, *mendāx*, auquel il s'oppose) ; *uerācūr*, d'où *veratius*, M. L. 9216 a ; *uerācūs*, fr. *vrai*, *uerō*, *-ās* : dire vrai (un exemple d'Enn., A. 380) ; *uericōl* c. (Tert.) ; *ueridicūs*, d'où *ueridicentia* (tardif) ; *uerifīcō* (Boëce) « présenter comme vrai » ; *ueriloquīum*, création proposée par Cicéron pour traduire le gr. *ἐρωμόστη* ; *ueriloquīs*, substitut tardif du *ueridicūs* ; *uerisimilībūs* ; *uerisimilitūdō*.

*Vērus* se retrouve dans irl. *fir*, gall. *gairv*, v. h. a. *wār*. Le slave a *vēra* « croyance ». La racine qui, en iranien, signifie « croire » : *gāth*. *vērānē* « je crois », irait pour le sens ; mais *r* peut reposer sur *l*, et le sens initial est « choisir » ; cf. got. *tuz-uerjan* « douter ». Le pehlevi a *vāvar* « authentique, qui mérite foi ». V., de plus, l'article *uerbum*.

*uēsānūs* : v. *sānūs*.

*uescor*, -ēris, *uescl* : 1<sup>o</sup> se nourir (généralement avec un complément à l'ablatif instrumental ; avec accusatif, comme *fungor*, dans Acc. 189, 217, Sall.) ; et à l'époque impériale, d'où à basse époque un actif *uesco* « nourrir » (Tert.) ; 2<sup>o</sup> par extension de sens, « se régaler de », ainsi Acc. 189, *prius quam infans facinus oculi uescuntur tui et, parsuite, ejusdum uerō* ; Emploi poétique, sans doute à l'imitation de gr. *έρωτος* (*έ. λόγοις τῶν τέκνων* etc.) ; cf. Pacuv. 108, *fugimus qui arte (var. arce) hac uescimur* ; Lucr. 5, 71, *quoque modo genus humanum uerātūlla | coepit inter se uesci (= ūtū) per nomina rerum* ; Vg., A. 1, 546, *quem si fata uirum seruant, si uescitur (= fruitur) aura | aetheria* (peut-être d'après le *uesci uitābilis auris* de Lucr. 5, 857) ; et même en prose : Cic., Fin. 5, 57, *si gerundis negotiis orbatus possit paratissim uesci uoluptibus*. Il y a quelques exemples de Pacuvius et d'Accius où *uescor* est joint à *armis* ou *praemiis* : ainsi Pac. 22 : *qui uiget, uescatur armis ; id precipiat praemium* ; Acc. 145 : *sed ita Achilli armis inclusi uesci studet, ut cuncta opima leuia prae illis putet* ; id. 591 : *num pariter uideo patriis uesci praemiis?* En outre, un vers de Novius, 52, malheureusement corrompu, porte *cur istuc uadimonia t sum uestimentum uesceris* (Nonius, p. 416, 4 sqq.). De ces exemples, F. Müller a conclu à l'existence d'un second verbe \**veskōr* « je me vêts », apparenté à *uestis*. Mais l'hypothèse est inutile et, du reste, *uestiō* ne se trouve jamais employé avec *arma*. Ancien, classique. Non roman.

F. Müller, *Aliit. Wōrt*, p. 541 sqq., distingue deux

uescor, l'un représenté par les quatre exemples que cite Nonius, au sens de « je me vêts », l'autre étant le verbe uēscor, l'un et l'autre seraient des présents à suffixe \*-ske/o-. Pour le premier, l'étymologie serait évidente : v. uestis ; mais on a vu ci-dessus que l'hypothèse n'est pas nécessaire. Pour le second, qui est le seul dont l'existence soit établie, on ne peut faire que des hypothèses. Faute d'avoir une forme osco-ombrienne correspondante, on ne peut décider si le rapprochement qui a été proposé par L. Havet avec gr. βόρχων est plausible. Analyser uēscor en \*wē-<sup>1</sup>-ske/o- est arbitraire : le latin n'a pas de préverb de la forme \*wē- (le cas de composés comme uē-sānus est autre). Donc, aucune étymologie claire. V. le suivant.

**uēscus, -a, -um** : 1<sup>o</sup> qui mange mal, mal nourri, maigre ; cf. Lucil. XXVI (29), *quam fastidiosum ac uescum cum fastidio iuuere* ; Afr. 315, *at puer est, uescus imbecillus uiribus* ; Vg., G. 3, 175, *uescas salicium frondes*, tous exemples cités par Non. 274, 35 sqq. L., qui glosse l'adjectif uescum par *minutum, obscurum*. Cf. aussi Ov., F. 3, 445-446 : *uegrandia farra coloni | que male creuerunt, uescae parua uocant* ; Plin. 7, 81. Diminutif uesculus mentionné par Festus, P. F. 519, 21 : *uesculi male curati et graciles homines. Ve enim syllabam rei paruae praeponebant, unde Vedioum paruom Iouem et uegrandem fabam minutam dicebant*. M. L. 6436 b, \*pervescere.

2<sup>o</sup> qui mange, rongeur, dévorant (= *edax*), sens attesté uniquement, semble-t-il, dans Lucr. 1, 326, *nec mare quae impendunt, uesco sale saza persa*. Le sens de *uescumque papauer*, dans Vg., G. 4, 131, est contesté (« comestible » selon Lejay) ; mais l'interprétation la plus simple est « à la tige grêle » et l'exemple serait à ranger dans le premier sens.

On pourrait supposer deux adjectifs : le premier, le plus ancien, le plus répandu, terme de la langue rurale, issu, comme l'ont déjà vu les Latins (v. Gell. 16, 5, 6), de \*wē- (e)d-sko- ; un autre tiré de uescor. Mais la formation de ce dernier serait sans exemple. Il est plus vraisemblable de supposer qu'il n'y a qu'un seul adjectif, au sens de « mal nourri », et que le sens actif « qui mange », donné par Lucrèce, provient d'un faux rapprochement avec uescor, dont rien n'indique qu'il soit apparenté à *edā*.

Le dictionnaire de M. L. mentionne *vescus*, 9271 a, « dunkel, dicht », qui serait conservé en asturien avec le sens de « forêt dans la montagne », et \**vescidus*, 9271, représenté par le roumain *vest* : la brévité de l'*ē*-surgit, et aussi, en ce qui concerne le premier mot, la différence de sens.

**uēscia (uēnsica, uessica), -ae f.** : vessie ; sens dérivé : cloche, ampoule. Ancien, technique, usuel. Panroman. Les formes romanes remontant à *vēssica*, M. L. 9276, B. W. s. u. ; de même, britt. *chawsigen*.

Dérivés : *uēscicārius* : de vessie, bon pour la vessie ; *uēscicāria* f. (sc. *herba*) ; *uēscicāgō*, -cālis « alkékeng », plante ; *uēscicō*, -as : se tuméfier, M. L. 9277 (*vess-*) ; *uēscicula* : vessie ; vésicule, gousse, M. L. 9278 (*vess-*) ; *uēsciculōsus* (Cael. Aur.). Cf. aussi \**vessicella*, M. L. 9277 a.

On rapproche skr. *vasti* « vessie », dont l'a peut

reposer sur l.-e. \*n, et aussi v. h. a. *wanst* « panse ». La forme uessica est expressive (cf. *Iuppiter*). — Une parenté lointaine avec uenter n'est pas exclue.

**uespa, -ae f.** : guêpe. Attesté depuis Varro. — Panroman. M. L. 9272 ; néerl. *wespe* ; bret. *gwesp* « uespae ».

Cf. v. br. *guohi* « fūcōs » (irl. *foich*) est emprunté au brittonique ; cf. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I 24 et 75, v. h. a. *wafsa*, lit. *vapsā*, v. pr. *wobse* (et, avec une altération, peu surprenante dans un nom d'insecte, v. sl. *osa*) ; donc, lat. *uespa* repose sur \**wopsā* (cf. pour la métathèse, *crispus*). Cf., de plus, av. *vawākā*, balnéi *gvabz* « guêpe ».

**uespa ; uespula, -ae ; uespillō (uispellō, etc.)**, -ōnis m. : *uespae et uespillōne dicuntur qui funerandis corporibus officium gerunt, non a minutis illis uolucribus, sed quia uespertino tempore eos efferunt qui funebri pompa duci proper inopiam nequeunt. Hi etiam uespulae uocantur*. Martialis (1, 30, 1) : « Qui fuerat medicus, nunc est uespillo *Dialis* ». P. F. 506, 16 sqq. ; cf. Serv. in Ae. 11, 43. *Vespa, uespula* ne sont pas attestés en dehors de la glose de Festus ; *uespillo* n'apparaît qu'à l'époque impériale (Suét., Mart.) ; on a aussi *uespiliator* (l. *uespill-?*), τυμφωρόχος, CGL II 461, 1. Par extension, a pris le sens de « détrousseur de cadavres » ; cf. Dig. 21, 2, 31 ; 36, 1, 7 ; 46, 3, 72, § 5.

Les formations en -a et en -ō, -ōnis indiquent un mot populaire, qui a pu être déformé par des calembours. Les graphies de *uespillo* données par les gloses varient à l'infini ; cf. Thes. Gloss., s. u. Rapproché de *uespa* « guêpe » (en raison du caractère carnivore de cet insecte) par M. Benveniste, qui compare le français « croquemort », BSL 24, 124 ; mais peut-être d'origine étrusque cf. les noms propres *Vespa*, *Vespāsius*.

**uesper, -a, -um adj.**, substantivé dans *uesper*, -er m. et *uespera*, -ae f. (sc. *hōra*) « soir », « étoile du soir » (d'où « occident »). Une forme *uesper*, -eris est également attestée ; cf. Plt., Mi. 995, *qui de uesperi uiaal suo*, et Ru. 181 ; et l'ablatif locatif *uespere* à côté de l'ancien locatif *uesperī* ; elle est probablement refaite sur le nominatif *uesper*, cf. *cancer*, *cancrī* et *canceris*, et *pauper*, *pauperis*. Usité de tout temps. Le mot est bien représenté dans les langues romanes, mais généralement avec le sens qu'il a pris dans la langue de l'Église : « vêpre(s) » ; le « soir » étant exprimé par une forme de *sérus* ou *tardus*. M. L. 9273. Celte : irl. *fescor* (f.) v. Vendryes, s. u. ; britt. *gospes*.

Dérivés et composés : *uespernus*, « -a apud Plautum cena intellegitur », P. F. 505, 26, conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 9274 ; *uesperinus* (classique, M. L. 9275 a ; irl. *espartin*), créé d'après *māritūnus*, d'ou *uespertinālis* (bas latin) ; *uesperdiūnus* (Sol.) ; *uesperāscit* et *inuesperāscit* « le soir vient » (Sol.) ; *uesperātūs* (Sol.) ; *uesperūgō* : l'étoile du soir, Vénus (cf. *aerūgō*, *asperūgō*, *lānūgō*, etc.) ; *uesperūtūs* m. chauve-souris, dérivé sans doute d'un adjectif *uesperītūs*, M. L. 9275.

Le rapport, qui semble évident, avec hom. *(F)ētēs* « étoile du soir, soir », locr. *Feōtēpōs*, gall. *uchēpōs* « soir », et, plus loin, avec arm. *gišer* (gén.-dat. *gišēr*) « soir », dont l'a peut

reposer sur l.-e. \*n, et aussi v. sl. *večerū* « soir », lit. *vākaras*, ne se laisse pas préciser.

**uespīcēs, -um** : *fructēa densa dicta* (a) *similitudine uestis*, P. F. 506, 22. Pas d'autre exemple ; genre et singulier inconnus. M. L. 8275 b.

Le rapprochement de v. suéd. *kvaster* et de all. *Quast* « touffe » (v. Falk-Torp, *Wortschatz d. germ. Sprachentwicklung*, p. 62) se défendrait si l'on partait de \**westwilk*. Simple hypothèse. On peut aussi penser à un dérivé de *uespa*. Mot en -ez ou -iz, du type *ilex*, etc. ; v. Ernout, *Philologica I*, p. 146 sqq.

**Vesta, -ae f.** : divinité romaine, gardienne du foyer. Dérivés : *uestalis* adj. ; *uestalis f.* « vestale » ; *Vestalia* : fêtes de Vesta. Peut-être l'ethnique *Vestini*, cf. *Mamertini* ?

Le rapprochement, possible, avec irl. *feiss* « séjour », got. *misar* « être » (was « j'étais »), skr. *vāsati* « il démeure » (et, par conséquent, avec le groupe de \**au-séjourner* » de gr. *oùλη*, etc.) n'explique pas le sens religieux de *Vesta*. Le rapprochement est d'autant moins évident que les noms de divinités ont rarement, à l'intérieur du latin, une étymologie. — On a souvent rapproché gr. *έστρα* « foyer » ; le F initial, dont il n'y a pas trace dans le nom commun (v. la discussion et la bibliographie dans le *Dictionnaire étymologique de Boisacq* et, récemment, dans H. Frisk, *Griech. etym. Wörterbuch*, s. u.), semble attesté par le nom propre arcadien *έστρα*. Cf. v. h. a. *wasal* « feu » et gr. *έσω*, de \**aw-s-ō* ; on partira de \**aw-es*. V. Dumézil, *Rituels i.-e. à Rome*, p. 33 sqq.

**uestor** : v. *uōs*.

**uestibulum, -i n.** : cour d'entrée devant une maison. Correspond au gr. *πρόθυρον*. Par extension, « entrée, approches ». Ancien, usuel et classique. Formes romaines savantes.

L'explication par \**uero-stabulum* « emplacement de la porte » (cf. ombr. *uerof-e*, *veruf-e* « in portam ») est ingénieuse ; mais il suffit de la signaler. D'autres possibilités ont été envisagées ; aucune ne s'impose.

**uestigō, -ās, -āū, -ātūm, -ārē** : suivre à la trace, traquer. Sens propre et dérivé ; de là « aller à la recherche ou à la découverte de », et même « découvrir ». Ancien (Enn., Plt.) ; classique. M. L. 9279 a.

Dérivés et composés : *uestigātūs*, -tor et *inuestigātūs*, -ātūs, -ātor (ancien et classique) ; *uestigābilis* et *inuestigābilis* (Vulg.) = *ἀνεξιχλαστος* « qu'on ne peut découvrir ».

**uestigūm n.** : 1<sup>o</sup> semelle ou plante du pied ; cf. Cic., Acad. 2, 39, 123 : *qui aduersis uestigūm stent contra nostra uestigia, quos ἀντιτρόδας uocatis* ; et par extension, en poésie, le « pied » lui-même (d'après *typos*) ; cf. Cat. 64, 162 : *candida permulcens liquidis uestigia lymphis* ; 2<sup>o</sup> trace de pas ou de pied (sens usuel), par suite « trace, vestige, empreinte », en général. L'ablatif *uestigō* sert à former des expressions adverbiales de sens temporel, synonymes de *illico*, *extemplō* ; e. g. Cic., Pis. 9, 21, *edem et loci uestigio et temporis* ; Cés., B. G. 7, 25, 1, *in illa uestigio temporis* ; d'où simplement *uestigō*, Cés., B. G. 2, 7, 3 : *ut urbs ab hostibus capta eodem uestigio uideretur* ;

Cic., Diu. in Caec. 17, 57, *repente e uestigio ex homine... factus est Verres*. Ancien, usuel et classique. M. L. 9280.

Sans étymologie. Pour la forme, cf. *fastīgō*, *fastīgo*.

**uestis, -is f.** : vêtement, au sens général ; cf. P. F. 506, 8 : *uestis generaliter dicitur, ut stragula, forensis, muliebris ; uestimentum pars aliqua ut pallium, tunica, paenula*, P. F. 506, 8. Le sens premier a dû être « façon de se vêtir » ; le pluriel n'apparaît qu'à l'époque impériale. Usité de tout temps. M. L. 9283.

Dérivés et composés : *uestiō*, -is « vêtir, habiller », sens propre et figuré ; panroman, M. L. 9282 ; *uestitūs*, -ūs (ancien et classique), M. L. 9285 ; *uestitōr* (époque impériale) ; *uestimentū* « vêtement », panroman, M. L. 9281 ; *uestimentāriūs* (Not. Tir.) ; *uestitū* (Gloss.) ; *uestitūra*, M. L. 9284 ; *circum-vestitū*, \**dis* (M. L. 2698), *in-* (M. L. 4531), *re-*, *super-vestitū* ; *vestitāriūs* : relativ aux vêtements ; *vestitāriūm* « tailleur » ; *vestitāriūm* n. « garde-robe, vestiaire » ; *vesticula* (Dig.) ; *inuestis* : sans vêtements (Apul., d'après ἀνέδυτος).

**uesticeps c.** : *puer qui iam uestitus est pubertate ; econtra inuestis qui neccum pubertate uestitus est*, P. F. 506, 1 ; *uesti-ficus*, -fica, -ficina (tardifs, cf. *τιττοφυχή*, Plat.) ; *uestifluus* (id.) ; *uesti-plicus*, -plica (Inscr.) ; *uestipicus*, -spica (langue de la comédie, cf. Non. 12, 12 sqq.). *Vestipicus* a été reformé secondairement sur *uestis*, féminin récent de *uestis* (cf. *antistita*, *sacerdota*, *hospita*, etc.) ; v. *speciō*. Composé artificiel : *uesticontuberium* (Pétr. 11, 3).

L'élargissement en \*-es- de la racine qui apparaît dans *ind-uō*, *ex-uō* fournit des verbes à une part notable du domaine indo-européen : hitt. *was*, *wēs* « s'habiller », véd. *वृष्टे*, av. *vāstē* = hom. *(F)έσται* ; il se vêt », tokh. A *wsimār* (opt. moy.), v. Schulze-Sieg-Siegling, *Tokh. Gr.*, p. 471 ; gr. *πέννωμα* « je me vêts », arm. *շ-ընմար* (mème sens) ; ne pouvant conserver le type archaïque de véd. *वृष्टे*, le tokharien B à une forme en -sk- : *yāsštar* « il est vêtu ». L'indo-iranien a un substantif skr. *vāstram* « vêtement », av. *vāstram*, cf. *γέστρα* (éol. *Feōtēra*) ; *στολή* (Hes.). La forme du substantif qui rappelle *uestis* diffère d'une langue à l'autre : arm. *շ-գետ* a pour génitif-datif *շ-գետս* ; c'est donc un ancien thème -u- ; gr. *ἔσθος*, *ἔσθης* a un -θ-, sans doute de caractère populaire ; got. *wasti* « *ἰμάτιον*, *στολή*, *ἔνδυσις* » est un thème en \*-yā-, féminin comme *γέστρα* ; *ἔνδυσις* (Hes.). Le tokharien B a *waastī*, *wāstīs* « vêtement ». Les formes celtiques reposent sur *wēsko*, *wēskā* (v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, 18).

**ueterinus, -a, -um** : propre à porter les fardeaux, d'où *ueterinae*, -ārum f. pl. et *ueterina*, -ōrum n. pl. « bêtes de somme ou de trait ». Ancien (Caton), technique. Non roman.

Dérivés : *ueterināriūs* « concernant les bêtes de somme », u. *ars* ; *ueterināriūs* m. : médecin-vétérinaire ; *ueterināriūm* : infirmerie pour bêtes de somme.

L'étymologie a uehendo, donnée par P. F. 507, 9, n'est qu'une étymologie populaire ; peut-être dérivé de *uetus* ; se serait dit d'animaux vieillis, impropre à faire

des chevaux de course ou de guerre et bons seulement à traîner ou à porter des fardeaux.

*uetō* (ancien *uotō*, cf. Non. 45, 4), *-ās*, *-āl*, *-itum*, *-āre* : ne pas permettre, défendre, interdire. Peut-être ancien terme rituel; cf. Non. 45, 4 : *uotitum ueteres religione aliqua prohibitum uel interdictum uoluerunt*. *Plautus in Asinaria* (789) : *nolo illam habere causam et uotitum dicere*. S'emploie souvent d'interdictions légales. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9286.

*uetitum* « défense »; *prae*, *in*-*uetitus* (tous deux de Sil. Ital.).

Suivant que l'*u* initial reposait sur \**w* ou sur \**gʷ*, on est tenté de rapprocher soit *v. gall. guetiā* « il dit », *gall. dy-wedaf* « je dis », soit got. *qīpan* « dire », arm. *koēm* « j'appelle ». Ni l'un ni l'autre rapprochement n'explique ni la forme, qui est du type de *domāre* (racine dissyllabique), ni le sens.

*uetōnica*, *-ae* (*ueto*, *betō*) f. : bête, plante (Plin. 25, 84). M. L. 9290 (et *bre(t)onica*, *bri*), CGL 3, 545, 6). Dérivé par Pline de l'éthnique *Vetōnes*, ibéro-celtique, mais scandé avec *ð* dans *Serenus Samm.*, v. 821 et 1072, et sans doute à lire *bētōnica*.

*uetus* (et *uetor* refait sur *uetoris*, ap. Enn., Acc.; abl. *uetri* chez les dactyliques pour éviter le tribraque), *-eris* adj. : vieux, ancien; d'où subst. *uetērēs* m. pl. « les anciens », *uetērēs* f. (sc. *Tabernae*) : les vieilles Boutiques (opposé à *Nouae*), nom d'un quartier du Forum; *uetera* n. pl. « vieilles choses, le passé »; dans la langue militaire, « vieux » au sens de « vétérant expérimenté » (sens fréquent et classique, cf. *uetērānus*). Ancien, usuel et bien représenté dans les langues romanes, moins pourtant que le diminutif *uetulus*, qui est pan-roman (cf. *nouus*, *nouellus*). M. L. 9291-9292; B. W. s. u. Irl. *featarlaic*, de *uetarem* *lēgem*.

*Vetus*, comme *pūber*, *über*, a dû être à la fois adjetif et substantif. Une trace de la valeur de substantif apparaît peut-être dans *uetustus*, dérivé de *uetus* (ancien \**uetos*), comme *onustus*, de *onus*, etc., M. L. 9293 (si *uetustus* n'a pas été formé secondairement sur *uetustās*). A l'époque classique, *uetustior* tend à remplacer *uetērō*. — *Vetus*, *uetustum* *uīnum* « vin vieux », s'oppose à *nouum* *uīnum*; cf. la vieille formule citée par Varr., L. L. 6, 21, *nouum uetus uīnum bibo, nouo ueteri [uīno] morbo medeor*, et P. F. 110, 23. — Le dérivé *uetustās* f. « vieillesse » peut avoir été formé sur *uetus* ou sur *uetustus* (cf. *honestus*, *honestās*).

Autres dérivés et composés : *uetulus*, diminutif de la langue familiale; *uetulus* m., *uetula* f. « un vieux, une vieille », M. L. 9291, *uetulus* et *veclus*; *uetusculus* (Front., Sid.); *uetustēsō*, (*-tēsō*) : vieillir (avec un sens péjoratif, cf. Nigidius ap. Non. 437, 23); *uetērānus* : vieux, âgé; vétérant. Terme technique de la langue rustique ou militaire (cf. *prīmānus*, *decūmānus*, etc.), d'où *conuetērānus*; M. L. 9287, *uet(e)rānus*; *uetērānētārius* (qui suppose un substantif *uetērāmen*, *-mentum*): savetier qui raccommode les vieilles chaussures (Suet.); *uetērārius* : *-a uīna*; *-a horrea* (Sén.; sans doute aussi adjetif de la langue rustique).

*uetērāscō*, *-is* : vieillir; *uetērātō* « qui a vieilli dans un métier, exercé par une longue pratique; vieux routier » (souvent péjoratif, cf. P. F. 507, 7); *uetērātrī*; *uetērātōrius*; *uetērātōriē* (Cic.). De *uetērātus*, adjetif ver-

bal de *uetērāscō*, a été tiré à basse époque un verbe *uetērō* « rendre vieux » (Vulg.); de *inuetērātus*, adjetif de *inuetērāscō*, classique et plus fréquent que *uetērāscō*, un verbe transitif *uetērō* (classique, M. L. 4532), *inuetērātō* (Cic.). Cf. aussi *veterescō*, M. L. 9288.

*uetērētūm* : mot de la langue rustique (Col.) « champ laissé en jachère, qui n'a pas été cultivé depuis un an », formé d'après *dūmētūm*, etc.; cf. *nouellētūm*.

\**uetērīlis* (Mul. Chir.), d'après *sentīlis*, *anīlis*; *uetērīnus?* : v. ce mot.

*uetērūnus* (formé comme *uetērūnus*, *sem̄pīrūnus*, etc.) : ancien, M. L. 9289. Usité surtout comme substantif : *uetērūnus* m. (scil. *uetērūnus*) : 1<sup>o</sup> vieillesse, vétusté; 2<sup>o</sup> engourdissement, torpeur (sens le plus fréquent issu de *u. morbus*); *uetērūnōs*; *uetērūnōsātās*. Il est à noter que la plupart des mots romans qui descendent de *uetērūnus* et de ses dérivés appartiennent à la langue rustique; cf. M. L. s. u.

*Vetus* et *uetulus* désignent ce qui est détérioré, diminué par l'âge et s'opposent à *nouus*; au contraire, *senex* indique simplement une classe d'âge qui s'oppose à *iuuenis*; cf. le *uetulus decrepitus senex* de Plt., Mer. 314, et ibid. 293, *Accherunticus senex uetus*, *decrepitus*. Toutefois, Caton écrit, R. R. 2, 7 : *(pater familias) uenda boues uetulos, plostrum uetus, ferramenta uetera, seruom senem*. La nuance du sens de *uetus* se retrouve dans le correspondant baltique et slave passé au type thématique : lit. *vētušas*, v. sl. *vētužu*. Il n'y a aucun mot pareil dans d'autres langues. — *Vetus* est apparu au nom de « l'année » \**wet-*, par exemple dans *hīt. wet.*, gr. *vētō*, *πέπωται*, et *\*wetēs-*, dans gr. (*F*)*ētō*. On a objecté qu'une ancienneté d'un an ne détermine pas chez l'homme ou chez les animaux domestiques la dégradation indiquée par lat. *uetus*, sl. *vētužu*; skr. *vatsdā* désigne le « veau » (animal de l'année, cf. *uitulus*), got. *wiprus* l. « agneau ». Mais on voit dans la vieille formule conservée par Varron, où *uetus* opposé à *nouom* désigne le vin de l'ancienne année, c'est-à-dire de l'année précédente, comment *uetus* a pu prendre le sens de « vieux ». Cf. Benveniste, R. Phil., XXII (1948), p. 124 sqq., et Skutsch, Arch. L. L. G., XV, 36 sqq. Les langues qui ont \**wet-* « année » ignorent \**uetus* « ancien », et inversement : l'irlandais a *on hurid* « ab annō priōre » en face de gr. *τέπωται* « l'année dernière » et *feis* « truie » en face de skr. *vatsdā*; mais il n'a rien de pareil à lat. *uetus*; en revanche, le latin n'a rien qui réponde à gr. *τέπωται*, etc., et le baltique et le slave ont recouru à un nom de l'année révolue dans lit. *pērnai* « l'année dernière », v. sl. *lani* (même sens), en face du vieux composé représenté par gr. *τέπωται*.

*uetērētūm* : v. *uetērētūm*.

*uetērō*, *-ās*, *-āl*, *-ātum*, *-āre* : agiter, inquiéter, tourmenter; attaquer. Ancien (Caton), usuel et classique, au sens physique comme au sens moral. Formes romanes savantes. M. L. 9294.

Rattaché par les anciens à *uetērē*; cf. Gell. 2, 6, 5 : *uetērē graue uerbum est factumque ab eo uidetur quod est* « *uetērē* », *in quo inest uis iam quedam alieni arbitrii; non enim sui potens est qui uehitur*. « *Vexare* autem, quod ex eo inclinatum est, ui atque motu procul dubio uastiore est. *Nam qui fertur et rapsatur* (sic A., *raptatur* ω) *atque* *huc* *et illuc* *distrahitur*, *is uehari* pro-

*prie dicitur...* *Non igitur, quia uolgo dici solet* « *uetērētūm* esse » *quem fumo aut uento aut puluere, propertea debet uis uera atque natura uebri depereire, quae a ueteribus, qui proprie atque signate locuti sunt, ita ut decuit, conservata est*. On trouve, en effet, *uetērō* au sens de « entraîner violement, emporter », notamment en parlant de vaisseaux; cf. Lucr. 6, 430 : *nauigia in sumnum ueniant uexata periculum*, ou de nuages, Ov., M. 11, 435 : *uenti caeli nubila uezant*; de même, *uetērōtā* a aussi le sens de « mouvement(s) violent(s), secoussé(s) » : *u. partīs* (Plin.); *ipsa enim uexatione constringitur (arbor) et radices certius figit* (Sén., Prov. 4, 16), à côté du sens de « tourment(s), trouble(s), vexation(s) »; *uetērāmen*, celui de « secoussé(s) », Lucr. 5, 340.

Autres dérivés : *uetērātō* (Cic.), *-trīs* (Lact., Prud.), *-tūs* (Cael. Aur.); *uetērābilis*, *-biliter* (Lact., Cael. Aur.). — Composés : *conuetēzō* (rare); *diuetēzō* (= *distrāhō*, ancien et classique).

La racine de *uetērē* est homonyme de celle de *uetērē*; mais elle en semble distincte car le groupe de *uetērē* indique, précisément, la notion de « transporter dans un char ». La valeur affective du verbe latin tient à la formation désidérative, marquée par *-s*. Cf. got. *gāwigan* « mettre en mouvement, secouer », *wēgs* « mouvement violent de la mer, vague », v. h. a. *wāga* « balance », dor. *γαύδοξος*, hom. *γαύδοχος* « qui secoue la terre ». Lat. *uetēs* « lever » rappelle gr. *δηλεύει* et *δηλίται* « soulever avec un levier ».

*-uetēs* : v. *conuetēzō*.

*uīa* (*ueha*, forme attribuée aux *rūstīci* par Varr., R. R. 1, 2, 14), *-ae* f. : voie, route, chemin, rue (opposé à *stēmā*, sentier, trottoir); chemin parcouru (= *iter*), marche, voyage; chemin à suivre, méthode (= *metōdō*). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain, et à fourni de nombreux dérivés et composés romans. M. L. 9295.

Dérivés et composés : *uīō*, *-ās* : voyager. Attesté depuis Quintilien, 8, 6, 33, qui en blâme la forme, « *uīo* pro *eo* in *infelicius fictum*; *uiantēs* « les voyageurs », M. L. 9296. Composés : \**conuīo*, M. L. 2199; *deuīo* (tardif; peut-être formé directement sur *deuīus*); *inuīo* « marcher sur » (Sol.); sur *invīare* « envoyer », v. M. L. s. u. *via*, p. 776; B. W. s. u.; *trānsuīo* (Lucr. 6, 349 (?); *uīatō* : 1<sup>o</sup> voyageur; 2<sup>o</sup> propriétaire, *quia initio, omnīm tribūm cum agri in propinquo erant Vrbis atque adīsūe homines rusticabāntur, crebriō opera corūm erat in uia quam urbe, quod ex agri plerūmque euocabantur homines a magistratōibus*, F. 508, 27 sqq. Sans doute formé directement sur *uia* (cf. *olus*, *olitor*), et non dérivé de *uīo*, qui est beaucoup plus tardif. De là *uīatōrius*. L'ancien juxtaposé *ob uiam* « devant la route, à l'encontre de » (cf. Plt., Amp. 985), *qui obuiam obsitāt mihi*, cf. *obiter*, s'est employé comme adverbe.

*uīatō* : épithète des dieux Lares placés sur la route; *uīatōs* (ancienne forme d'ablatif pluriel *uīatōs*, CIL I<sup>o</sup> 585, l. 12) : qui concerne la route, M. L. 9297; *uīaticus* : du voyage, *-a cēna* (cf. *rūsticus*); *uīaticum* n. : provisions de voyage, argent pour le voyage (d'où *uīatōtās*, Plt., Men. 255; *uīatōlūm*, Dig., Apul.); puis « ressources, provisions » et, à basse

époque, « voyage »; *āuius* (surtout poétique); *deuīus*, tirés de *ā uiā*, *dē uiā* (cf. *sēdulus*, *de sēdūlō*); *in-uitus*; *obuius*, tiré de *obuiam*, M. L. 6026; *obuiāre* (tardif), M. L. 6027; *peruius*, M. L. 6438, et *imperiuīs*; *praeuius*; *biuius* « qui se partage en deux routes »; *biuium* n. « embranchements de deux routes »; *truium*, d'où *truium* n. « embranchements de trois routes », M. L. 8928; *Triuia*, épithète de Diane (poétique); *truiatām*; *truiālis* : de carrefour, banal, trivial (époque impériale); *truiatīler*; *quadruium*, d'où *quadruium* n. « carrefour » (cf. aussi *quadriūrūcūm*, M. L. 6917); *uiōcīrus* : agent-voyer, Varr., L. L. 5, 5, 7 et 158, dont le vocalisme *o* dénonce la formation récente (d'après les composés grecs en *-o?* V. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*<sup>5</sup>, p. 248, bas).

Le mot est italien : osq. *viū*, ombr. *via*, *uia* et, à en juger par got. *wīga* « chemin », doit représenter \**wēghīs*, cf. lit. *vētē* « ornière de voiture ». V. *uehō*; toutefois, l'osq. *veia* « *plaustrum* », P. F. 506, 3, est embarrassant. Le genre féminin du mot ne surprend pas : cf. gr. *δέος*, *ἐπαράς*, russe *tropā* « sentier, voie (d'une bête) », en face de pol. *trop* « voie (d'une bête) », dont le genre est masculin. Le genre féminin tient à ce qu'il s'agit dans lat. *uia* de la trace des chars comme dans \**tropō*, \**tropō*-d'un creux tracé par les pieds (*pēs* est masculin). Sur *uia* et *iter*, v. Ernout, *Aspects*, p. 146 sqq.

*uibia*, *-ae* f. : traverse horizontale posée sur les pieds fourchus d'autres planches dites *uarae*, pour former un tréteau sur lequel les ouvriers peuvent se tenir, d'où le proverbe *sequitur uaram uibia* « la planche tombe avec ses étais », cf. Aus., Id. 12. Technique et rare; sans étymologie.

*uibētēs*, *-um* f. pl. (pour la quantité des deux *i*, v. Perse 4, 48) : *plagae uerberum in corpore humano*, P. F. 507, 36. Attesté d'abord au pluriel, cf. Varr., L. L. 7, 63 (*uiuices*), et Non. 187, 14; le singulier *uībēx*, *uibēx* est tardif (époque impériale). Mot ancien, populaire. Les gloses ont aussi *uīmēs*, *μωλώφ*, *cīcātrīz*, et *uīpēz*, q. u. en *-ez*, *-iz*; v. Ernout, *Philologica I*, p. 154.

*uibōnēs* : fleur de la plante appelée *Britannica* (sorte de patience), Plin. 25, 21.

*uibrācāe* : *pili in narībus hominū, dicti quod his euolus caput uibratur*, P. F. 509, 1. Texte de Lindsay; mais la forme est peu sûre. Certains lisent *uibrissae* d'après *uibrissō*; les gloses ont *uibrūca*; cf. l'apparat critique de Lindsay et Thes. Gloss., s. u. Sans doute formation populaire rattachée à *uibrō*?

*uibrō*, *-ās*, *-āl*, *-ātum*, *-āre* : transitif et absolu « agiter rapidement, secouer, darder, brandir, balancer; faire vibrer »; et « s'agiter, trembler, vibrer, scintiller ». Se dit souvent de la voix, de là le dérivé avec suffixe imité du grec, *uibrissō*, *-ās* : *-are est uocēm in cantando crīspare*. *Tītīnūs* (170) « *si erit tibi cantandum, facito usque exuibrissē* », P. F. 509, 3. Classique, usuel. M. L. 9300.

Autres dérivés et composés : *uibrāmēn*; *uibrātō*; *uibrātūs* m. « fait de brandir ou de darder »; *uibrābilis*; *uibrābundus*, tous rares et tardifs; *uibrīsa* : *σειστούγλη*, CGL 517, 43; *ēuibrō* (rare, latin impérial); *reuibrō*

« réfléchir (la lumière) » ; *reuibrātiō* ; *reuibrātus*, -ūs m. « réflexion » (tardifs).

On rapproche skr. *vepe* « il s'agit, il tremble » ; v. *isl. veiða* « être dans un mouvement vibratoire ». Le latin repose sur \**weib-* en face de \**weip-*.

**ulburnum**, -ī n. : viorne, arbrisseau (Vg., B. 1, 26). M. L. 9301.

Sans étymologie. Pour la formation, cf. *laburnum*.

**uica peruvia** : v. *uinca*.

**Vica Pota** : nom d'une déesse (Cic., Leg. 2, 11, 28; T.-L. 2, 7, 12) de la Victoire. De *uinco*?

**ulcānus** : v. *uicus*.

**ulcēnī**, **ulcēsimus** : v. *uīgintī*.

**uicessis** : v. *as*.

**uicia**, -ae f. : vesce, plante. Attesté depuis Caton. M. L. 9308. Celtique : gall. *gwyg*; germanique : v. h. a. *wicka*.

Dérivés : *uiciālia*, -ium : tiges de la vesce ; *uiciārius* (Col.) : -m *cribrum*.

Sans correspondant.

**uicinus** : v. *uicus*.

**uicis**, **uicem**, **uice** : génitif, accusatif et ablatif d'un substantif féminin *uix* dont le nominatif et le datif ne sont pas employés (le génitif lui-même est rare et tardif; la période républicaine ne connaît que *uicem* et *uice*); au pluriel, *uicēs*, nominatif et accusatif pluriel, et *uicibus*, datif-ablatif : place occupée par quelqu'un; cf. Plt., Cap. 526 : *quin mala occidam oppetamque pesset eri uicem — meamque*. S'emploie surtout dans des locutions adverbiales *uicem* « à la place de », *uice* « au lieu de, à la place de », *uice uersā* « la place étant tournée », *mītūā uice* « en changeant réciproquement de place », *in uicem* « pour prendre la place de, au lieu de » (M. L. 4533), *ad uicem*, même sens (époque impériale) et *ad inuicem* (Vég.). Du sens de « à la place de », on est passé au sens de « au tour de », de là le sens de « tour, fois » (époque impériale); *ager tertia uice arbitur*, Pall. 10, 1; *tesserales in medium uice sua quisque iaciebamus*, Gell. 18, 13, 1; *uice quādām* « une fois », Sid., Ep. 7, 1; et au sens de « en échange de », de là le sens de « échange, retour, juste retour, compensation » : *reddere, referre uicem, etc.*; de « retour de la fortune », « sort, destinée humaine, avec ce qu'elle comporte de changeant ; vicissitudes », sens surtout réservé au pluriel *uicēs*, dont l'emploi appartient à la langue impériale et qui a passé dans les langues romanes, où il a fourni les mots du type fr. *fois*. M. L. 9307; B. W. s. u. Panroman, sauf roumain.

Dérivés : *uicērius* : qui prend la place de, qui remplace, qui supplée; substantif « lieutenant, suppléant », M. L. 9303 a; B. W. *voyer*; celtique : irl. *bicaire*, *fichire*; *uicāria* « esclave suppléante »; *uicāriānus* (bas latin); *uicissim* : à son tour, tour à tour (bâti sur le pluriel, de \**uices-sim*, avec assimilation par harmonie vocalique); et *uicissātūm* (archaïque); *uicissitās* (Acc. 586 ap. Non. 185, 16); *uicissitātū* (classique, singulier et pluriel) : alternance, vicissitude(s).

Cf. aussi, en bas latin, *uicequaestor*, *uicequaestūra* (Ps.-Asc.), au lieu de *proquaestor*, *uicedominus* (Gloss.), demeuré dans *vidame*, M. L. 9305; et M. L. 9304, \**vi-* *isl. veiða* « être dans un mouvement vibratoire ». Le latin repose sur \**weib-* en face de \**weip-*.

On rapproche gr. (F) *λέων* je « cède », en face des formes germaniques qui supposent \**g-* : v. sax. *wikan* « céder ». Cette alternance indique un ancien type athénien qui rendrait compte de lat. *uic-*, qui est sûrement ancien et non emprunté. Pour le sens, cf. v. h. a. *wehsl* « changement », où le caractère de la gutturale n'est pas déterminable.

**uictima**, -ae f. : victime, bête offerte en sacrifice aux dieux. Ancien (Naevius, Plaute) et usuel; sens propre et figuré. Cf. *hostia*. Non roman. Étymologies populaires dans Festus, 508, 15 : *uictimam Aelius Stilo ait esse uitulum ob eius uigornum. Alii aut quae uicta adducatur ad altare, aut quae ob hostis uictos immoletur*. La finale rappelle celle de *sacra*, cf. *sacer*.

Dérivés : *uictimārius* adj.; *uictimārius* « victime »; *uictimō*, -ās : offrir comme victime (rare et tardif).

On s'accorde à rapprocher ombr. *eveietu* « uouētō? T. E. II b 28, qui peut reposer sur \**ē-weigetād* (cf. *touefois*, Vetter, *Hdb.*, p. 205), et le groupe de got. *weikan* « consacrer ». Mais la formation, comme celle de *sacra*, est d'un type non représenté en latin. Il y a lieu de se demander si, tout indo-européen qu'il paraîsse être, le mot est proprement latin; il n'est, du reste, pas exclu que l'étrusque ait emprunté le mot à quelque langue indo-européenne et l'ait transmis au latin. En somme, cas obscur.

**uicus** (*uēcūs* dialectal; cf. CIL I<sup>2</sup> 1806), -ī m. : pâti de maisons, quartiers dans une ville, rue (*uicus Tuscius* à Rome); village, bourg. Ancien (Caton), usuel. M. L. 9318. Celtique : irl. *fich*, gall. *gwig*; germanique : v. h. a. *wik*, v. h. a. *wich*.

Dérivés : *uiculus*, -ī m. : bourgade, hameau (classique), M. L. 9316; *uicānus* « de village »; subst. *uicēnus* « villageois », cf. *pāgānus*, M. L. 9302; *uicēnus* (Cod. Just.); *uicātīm* adv. « par rues, par quartiers, par villages »; *uicēnus* : qui est du même quartier, ou du même village, voisin; subst. *uicēnus* m., *uicēna* f. « voisin, voisine »; *uicēnum* « voisnage »; panroman. M. L. 9312 (les formes romanes supposent *uicēnus* et *uicēnus*, sans doute dialectal). Dérivés : *uicēnās* : vicinal; *uicēna* f., M. L. 9310 a; *uicēnitas* : voisnage abstrait et concret, M. L. 9311; *uicēnītīs* adv. (Cod. Theod.); *uicēnor* (*uicēnō*), -āris : voisiner, M. L. 9309; *aduicēnō*; *uicēnītū*, -ūs, M. L. 9310; *uicēnātū* : *uia* (Hg., Grom.): rue vicinale (entre les quartiers d'un camp).

**uilla**, -ae f. (et *uella* attribué aux *rūstīcī* par Varr. R. R. 1, 2, 14) : 1<sup>o</sup> ferme, maison de campagne; 2<sup>o</sup> village (Apul., St. Jér., Rutil. *Namat.*). Sur ce second sens (bâti sur le pluriel, de \**uices-sim*, avec assimilation par harmonie vocalique); et *uicissātūm* (archaïque); *uicissitās* (Acc. 586 ap. Non. 185, 16); *uicissitātū* (classique, singulier et pluriel) : alternance, vicissitude(s).

Dérivés : *uillārius* (Plin. 10, 116, *u. gallīnae*), M. L. 9332, v. h. a. *wilāri*, bret. *gwiler*; *uillātūcīs*, adjectif de la langue rustique (Varr., Col., Plin.; cf. *siluātūcīs*); *uillānūs*, M. L. 9331 (cf. *siluānūs*, *campanūs*).

Cf. aussi, en bas latin, *uicequaestor*, *uicequaestūra* (Ps.-Asc.), au lieu de *proquaestor*, *uicedominus* (Gloss.), demeuré dans *vidame*, M. L. 9305; et M. L. 9304, \**vi-* *isl. veiða* « échange ».

Il n'est pas douteux que *uicus* soit, comme gr. (F) *οἰκο* et skr. *vegād* « maison », une formation thématique dérivée du thème i.e. \**weik-* indiquant l'unité sociale immédiatement supérieure à la « maison » du « chef de famille »; ce sens est indiqué par av. *vīs-*; c'est au fond celui du véd. *vīt*, où il est moins net; on s'explique par là le sens de v. sl. *ostī* « village », comme celui du dérivé lat. *uicus*. Le fait que le thème \**weik-* avait un sens précis dans l'organisation politique indo-européenne ressort du composé : skr. *śrīpātī*, av. *vispaītī* « chef de *vīs-* », qui, avec un autre vocalisme, a son pendant dans lit. *viēspats* « seigneur », v. pruss. *waispatīn* « dame ». L'accusatif du thème se retrouve sans doute dans gr. (F) *οἰκα-θε* : à la maison; avec vocalisme radiatif zéro, on a hom. *τριχα-θε* « en trois tribus ».

Le grecique désigne le « village » par un dérivé de thème en \*-es, *weīhs*. — Au groupe de *uicus* se rattache *uilla*; mais la formation n'est pas transparente. En raison de got. *weīhs* « κώμη », on peut partir de \**weik-s-lā*; la gémination de *l* serait secondaire et relèverait du type des mots expressifs (ou noterait, comme dans *mīlē*, la prononciation palatale de *l*). Les formes celtiques, du type irl. *fich*, sont empruntées au latin.

**uīdēcīt** : adverbe, formé comme *ilicet*, *scilicet*, « évidemment, comme c'est visible », souvent avec un sens ironique, comme *scilicet*. Quelques fois suivi d'une proposition infinitive dans l'ancienne langue, e. g. Plt., St. 555 : *uīdēcīt parcum fuisse illum senem*, comme s'il y avait *uīdēre* *licet*, mais la construction paratactique est la plus fréquente. Ancien, usuel et classique; mot de la prose.

**uīdēō**, -ēs, *uīdī*, *uīsum*, *uīdērē* : voir. Absolu et transitif; e. g. Plt., Mi. 630 : *clare oculis uīdeo*, *pernix sum pedibus, manibus mobilis*; Vg., B. 6, 21 : *iamque uīdētī* | *sanguineis frontem moris et tempora pingit*; et l'emploi de *uīdēns* dans l'expression proverbiale *uīdēns et uīdēns*, Cic., Sest. 59; à côté de Plt., Mi. 368 : *tun me uīdētī?* | 369-370, *numquam hercile deterrebo* | *qui uīdērīm id quod uīdērīm*, etc. Par extension, « regarder, aller voir » (= *uīsō*), etc.; et, d'une manière générale, « s'apercevoir ». *Uīdērē*, marquant un état, est d'aspect indéterminé. L'aspect déterminé s'exprime par les composés de *speciō* : *aspiciō*, *cōspiciō*, etc. Il n'existe pas de composés \**ad-\** *con-uīdēō*. — Se dit aussi d'autres sens que la vue et de la vue d'esprit, e. g. Cic., Fam. 6, 3, 2: *quem extīm ego tam uīdeo animo quam ea quae oculis cernīm*, et cf. l'emploi de *uīdēns* dans la langue de l'Église pour désigner le « prophète »; de là « comprendre » (= *percipiō*), « examiner » (= *cōsūdērō*, *reputō*); « voir à » (*uīdēre ut, nē*). Ce sens moral se retrouve dans les composés, et notamment dans *prōuīdēō* et ses dérivés. Usité de tout temps; panroman. M. L. 9319.

A *uīdēō* correspond le passif : *uīdeor* : 1<sup>o</sup> être vu; e. g. Varr., R. R. 1, 3, 4 : *ubi sol sex mensibus continuis non uīdetur*; 2<sup>o</sup> sembler, paraître; d'où l'impersonnel *uīdetur* « il semble ».

Dérivés et composés : *uīsum* n. : vision, apparition (sens concret), songe; dans la langue philosophique, traduit le gr. *φαντασία*, cf. Cic., Acad. 1, 11, 40, etc., M. L. 9383; *uīsor* (St. Aug.); *uīsō* : vision (abstrait et concret), vue, faculté de voir; point de vue (= θεωρία). Rare et technique; appartient à la langue philosophique, qui l'a sans doute créé pour traduire *φαντασία* et *φαντασμά*, M. L. 9376 a; *uīsū*, -ūs m. : vue (sens actif et passif): faculté de voir ou d'être vu [abstrait ou concret], aspect, apparence, M. L. 9384; *uīsūs* (Mar. Victor.); *uīsūlīs* (Chalc.). *uīsibīlīs*; *-bīlītās*, *-bīlītās*; *uīsūlīs*, -liter, -lūtās (id.), créations de la langue de l'Église ou de la langue philosophique pour traduire *φαντάσια* et *φαντάσμα*, θεωρίας; *uīsīfīs* (bas latin).

Composés de *uīdeō* : *uīdēōs* : v. ce mot; *inuīdeō*, id. *per-uīdeō* : voir à fond, distinctement (substitut du terme ordinaire : *perspicīō*). *prōuīdēō* : prévoir (surtout au sens moral; le sens physique est poétique : Vg., Ov.; le terme ordinaire est *prōspīcīō*).

*prōuīdēō* : voir d'avance, prévoir; pourvoir à. Ancien, usuel et classique. M. L. 6793 a. Le participe *prōdēns*, qui n'a en face de lui aucune forme verbale ainsi réduite, a pris un sens spécial : « conscient, sage, habile »; le dérivé *prōdēntia* à la valeur correspondante « connaissance, sagesse ». La forme *prōuīdēō*, qui se trouve déjà chez Plaute, est refaite et a par suite toute la valeur que lui donnent les éléments composants : « connaître d'avance, prendre des précautions ». C'est ce qui a permis de faire *prōdēns*, *prōdēntia*, *prōdēntia*, non attestés, semble-t-il, avant Ciceron, qui a peut-être créé ce groupe sur le modèle de gr. *πρόβοια*, et qui définit correctement, Inu. 2, 53, 160 : *prōdēntia est per quam futurum aliquid uīdetur ante quam factum sit*, et l'emploie déjà en parlant de la Providence divine, e. g. Diu. 1, 51, 117, *deorum prōdēntia mundum administrari*. La Providence a même été divinisée à l'époque impériale, comme en gr. *Πρόνοια*, et par là le terme a passé dans la langue religieuse, tandis que *prōdēntia* restait un mot « laïc », correspondant au gr. *πρόγνωσις*, cf. Cic., Off. 1, 43, 153; *prōuidūs* (cf. *inuidūs* et *inuīdeō*): qui prévoit, et « qui pourvoit à », joint à *prōdēns* par Cic., Part. 5, 15: *orator prōdēns ac prōuidūs*; classique, mais non attesté avant Cic.; *imprōuidūs*: imprévoyant, d'où *imprōdēntia* (Tert.); *prōuidētē* et *imprōuidētē*; *prōuidūs*, -ā, -um; *prōuidūs* à dessein » (Tac.); *imprōuidūs* « imprévu » (= *ἀπρογνότης*); *imprōuidūs*, dē, *ex imprōuidūs* et *imprōuidētē* « à l'improvisée » (attesté depuis Plaute); *prōuidūs* (Cic.) = *πρόδοσις*; *prōuidūs*, -ūs m. (Tac.); *prōuidūs* (épique impériale).

*prōdēns* : v. ce mot. *reuidēō* (rare, mais déjà dans Plaute); *reuidēō* (Claud. Mam.).

*uīsō*, -īs, -ī, -um, -ere : désidératif et intensif de *uīdēō*, transitif et absolu « chercher à voir, aller voir, visiter examiner »; d'où *uīsēndā*, -ōrum « choses dignes d'être visitées, curiosités ». Ancien, usuel et classique.

*uīsō* a un fréquentatif : *uīsītō*, -ās : 1<sup>o</sup> (aller) voir souvent; 2<sup>o</sup> dans la Vulgate, *uīsō* se dit d'une manifestation de Dieu à l'homme pour l'examen, rigoureux ou

bienveillant (ce dernier sens plus rare), de ses actes, de là « avoir l'œil sur, contrôler, châtier » (cf. le sens de *fr. visiter* dans *Massillon* ou de l'all. *heimsuchen*), M. L. 9377; 9378, *\*visor*; d'où *uisiātiō*, *uisiātōr* = *ēlōxōnōc*, rares et tardifs, *reuisiō*, -ās, M. L. 7281; *inuisiātūs*. Composés de *uisō* = *circum*, *con*, *in*, *inter*, *reuisō*; cf. *ombr. reuestu* « *reuisōtō* ».

Certaines formes romaines supposent aussi *uisāre* (cf. *uisābundus*, *Itin. Alex. 24*) et *\*reuisāre*, M. L. 9372, 7280 a.

Des trois racines qui servaient en indo-européen à indiquer la « vision », le latin ignore *\*derk*, qui indiquait proprement l'acte de voir et qui fournissait des aoristes et des parfaits (ainsi gr. *έρακον*, *έρεπον*); il a les deux autres, l'une dans *speciō* (v. ce mot), la seconde dans *oculus* et dans les composés des types *ferōx* et *antiquus* (v. ces mots); c'est la racine qui sert à indiquer l'organe et, au désidératif (gr. *θέματα*), l'acte de l'organe. De plus, il recourt à la racine *\*weid*, où le sens de « voir » est un cas particulier d'un emploi plus général : *\*weid* indique la vision en tant qu'elle sert à la connaissance.

Le parfait de *\*weid*, qui exprime un résultat acquis, a le sens de « savoir »; skr. *vēda* « je sais », gr. (F) *οἶδα*, arm. *gitem*, got. *wait*, v. sl. *vēdē* (et v. pruss. *waidima* « nous savons »). Ce parfait a existé en italo-celtique, à en juger par la forme obscure irl. *-ftir*, gall. *gavr* « il sait ». — L'adjectif en *\*-to-* a ce même sens : skr. *vitātā* « connu », gr. *ἐπίστος* « inconnu », got. *un-wiss* (même sens), et en celtique : v. irl. *ro-fess* « scitum est ». Les noms d'action et d'agent ont cette même valeur, ainsi gr. *vn-(F)lc* « qui ne sait pas », *θεων* « qui sait », (F) *λοτρω* « témoin, qui sait », *θημη* « connaissance ». De tout cela, le latin n'a rien gardé.

Les présents à nasalas qui indiquent qu'on parvient à la connaissance ont en indo-européen oriental le sens de « trouver qui s'étend aux aoristes correspondants : skr. *vindati* « il trouve » (aor. *avidat*), arm. *gianem* « je trouve » (aor. *egit*). Rien de pareil en latin. Le présent irlandais *finnadar* « il sait » a au moins subi l'influence de l'ancien parfait.

La forme verbale radicale athématique fournissait un aoriste athématique : véd. *vidhī* « prend connaissance de » dont le sens se retrouve dans got. *witan* « s'assurer de, observer ». Ce sens aboutit à celui de « voir » qui est assuré par l'impératif v. sl. *vīzdi* « voir », l'un des anciens impératifs athématiques subsistants. Le vieux prussien a aussi *widdai* « il a vu ». — De là a été tirée une forme à élargissement *\*-ē*, de sens aoristique, mais exprimant un état (cf. *Vendryes, Choix d'ét. ling.*, p. 115 sqq.). Et c'est ainsi qu'on a v. sl. *vīdētī* « voir », avec le présent correspondant *vīzde*; l'accent de r. *vīzū*, etc., montre que, ici, l'i slave infoné rude doit reposer sur un ancien *\*ēi*, dont l'ē s'explique dans le type athématique; le lette a de même *vīdētī* « voir »; dans lit. *veizdmi*, *veizdēti*, on a le même type, avec influence d'un impératif *veizdi*. Le type élargi par *\*-ē* se retrouve dans got. *witan* (prétérit *witaiedun* « ils ont observé ») et dans dor. *ληηων* « je verrai », à côté de formes citées par *Hésychius*, peut-être dorriennes elles aussi, *ληηων* « *θρακη* » et *ληηων* « *γνωστη* ». Cf. aussi *ombr. uirseto* « *uisum* », *aurseto* « *inuisum* ». Le type de lat. *videō*, *uidēre* n'est donc pas isolé.

Sur *\*weid-*, il a été fait, d'autre part, un *perfectum*, de type archaïque : *uīdi*, que le sens ne permet pas de rapprocher de gr. *Foīda*, etc. Sur ce *perfectum* a été fait l'adjectif en *\*-to-*, *uisus*, indépendamment de la formation de got. *-weis* dans *un-weis* « ignorant ». Et, à son tour, *uisus* a donné naissance aux substantifs rattachés à la conjugaison : *uisus*, *uisiō*. Il n'y a pas d'autre forme nominale de la racine en latin. Le latin n'a même pas le correspondant de gr. (F) *εἰδός* « aspect, forme », skr. *vēdāh* (sl. *vīdū* « aspect » et lit. *vēdās* « aspect » en sont tout au plus des arrangements; il n'est pas sûr que le mot soit indo-européen commun; toutefois, l'irlandais a *fiaid* « en présence de »).

*Vīsō* est une forme normale de désidératif en *\*se/o-*. Le germanique a un dérivé de la même forme dans got. *ga-weison* « visiter » (où il ne faut pas voir un emprunt au latin) et n'a pas de désidératif tel que skr. *ikṣate* « il voit » et gr. *θέματα*, de la racine de *oculus*.

Mais le latin n'a pas de causatif tel que skr. *vēdāyati* « il fait connaître », v. h. a. *weizen* « indiquer ». L'irlandais emploie une forme faite sur *\*weid-* avec valeur factitive : v. irl. *ad-fiaidat* « ils annoncent, ils racontent ».

Comme on l'a vu sous *speciō*, le verbe « voir » est supplétif en latin, en ceci que, avec préverbes, au sens de « voir », on use seulement de *-spiciā*, soit *a-spiciō*, etc. Mais il y a eu des formes à préverbier, et il en survit, du reste. Le participe *prūdēns* (de *prōuidēns*) sert d'adjectif; le type à préverbier est *prō-spiciō*; puis, pour exprimer l'idée de « voir d'avance », on a fait *prō-vidēo*; *uidēns* conserve le souvenir d'un emploi absolu de *uidēo*; l'aspect déterminé qui conditionne le sens est dû au préverbier. Enfin, on a indiqué ci-dessus *uīdēo* avec un sens spécial, lié à l'idée de « mauvais œil »; cf. v. sl. *nenavidēti* « hair ». Comme le slave, qui recourt à un autre verbe que *uidēti* pour exprimer l'idée de « voir » avec préverbier, à savoir *ztrēti*, ainsi *preztrēti*, *prozirati*, le latin ne se sert pas, au sens de « voir », de formes à préverbes de *uidēre*: ceci tient sans doute à ce que le sens initial de *uidēre* était relatif à la connaissance, non à l'acte de « voir » ou d' « observer ». Sl. *obidēti* (c'est-à-dire *\*ob-vidēti*) signifie « offenser » et *zavidēti* « envier ».

*uidulus*, -ī m. : valise. Ne semble attesté que dans Plaute, avec le dérivé *uīdūlāriūs* dans *uīdūlāriūs* (*jābulā*). Apparenté à *uīeō*. Plaute appelle *uītor* le fabricant de *uīdūli*.

*uidūus*, -ā, -um : privé de, vide de; veuf, veuve, e. g. Plt., Mer. 829: *plures uīri sint uidui quam nūc mulieres*; Stich. 4: (*Penelopam*) *quae tam diu uidua uīro suo caruit*. Se dit surtout de la femme veuve, e. g. Plt., Cu. 37: *dum ted apstineas nuptia, uidua, uīrgine*; ou non mariée (correspondant à *cælebs*, cf. T.-L. 1, 46, 7). Par extension, s'est appliqué aux objets mêmes du mariage : *u. torus*, etc., aux plantes (*cf. marītus*, en parlant du mariage de la vigne à l'ormeau); et, à l'époque impériale, d'abord dans la langue poétique, s'est employé avec le sens de *uācius*, *orbūs* « vide de, privé de ». Ancien, usuel; panroman. M. L. 9321; B. B. s. u.

Dérivés : *uidūtās* : privation, veuvage, M. L. 9322; *uidūtās*, Cat., Agr. 141, 2, et P. F. 507, 14, formé d'après *paupetās*, *ūbertās*.

*uidūō*, -ās : rendre veuf, e. g. Suét., Galb. 5: *Agrīpīna, uīdūata morte Domītī*; priver, vider de (époque impériale); *uidūuim* n. : veuvage (depuis Pline); *uidūalis* : de veuve (langue de l'Église); *uidūātūs*, -ās (Tert.).

Les formes masculines et neutres ont sans doute été faites sur le féminin *uidūa*, qui seul paraît ancien (cf. *spōnsa* et *spōnsūs*). Le nom de la « veuve » figure dans une grande partie des langues indo-européennes, sous deux formes, l'une à vocalisme radical zéro à l'Occident, dans irl. *fedb*, got. *wīduwo*, l'autre à vocalisme e, à l'Est, dans v. pruss. *wīddēwū*, v. sl. *wīdova*, skr. *wīdhāvā*. Le vocalisme étymologique de lat. *uidūa* n'est pas déterminable; il est naturel de supposer qu'il est le même qu'en germanique et en celtique. Le mot est inconnu au grec (sauf peut-être dans *ἡθεος*) et à l'arménien. Il s'apparente sans doute à *diuidō*; v. ce mot.

*uīeō*, -ēs, -ēre : courber, tresser, notamment avec de l'osier (*uīmen*, cf. Varr., R. R. 1, 23, 5: *ut habeas uīmina unde uiendo quid facias ut sirpeas, uallus, crates*). Attesté depuis Ennius. Technique, non roman; cf. M. L. 9324 et 9325, 9394.

Dérivés : *uītor* (Plt., Ru. 990), puis *uīētor* m.; *uī(e)-trīz* f. « vannier »; *uīmen* : 1<sup>o</sup> bois pliant dont on peut faire des liens ou qu'on peut tresser (peuplier, vigne, osier), spécialement « osier »; baguette; 2<sup>o</sup> ouvrage en osier, corbeille. Panroman, sauf roumain, M. L. 9336, et germanique : b. all. *uīmen* « perche »; *uīmentum* n. (Tac.) et *reūmentum* (Fronton); *uīmīnālis* : propre à tresser ou à lier; *u. saliz*; *Vīmīnālis collis* « le Viminal », colline de Rome ainsi nommée des plants d'osier qui y poussaient; cf. Juv. 3, 70, *Esquīlias dictumque petunt a uīmine collēm*; gr. *Ἐλάχōv de ἔλβōn*; *uīmīnāriūs* : vannier (Inscr.); *uīmīnētūm* : oseraie, saussaie; *uīmīneus* : d'osier; *uītīlis* : tressé; *uītīlia*, -iūm « objets tressés ». Cf. aussi *uītīs*, *uītīcella*, *uītīta*.

*uīēcī*, -is : inchoatif correspondant à *uīeō* « se ramollir sur sa tige », « se flétrir »: *uīēcēns fīcus* (Col.); de là *uīētūs* (dissyllabe dans Hor., Ep. 12, 7) : qui penche, flétrit; *aliquid uīctum et cadūcum*, Cic., Cat. M. 2, 5; *\*vītētē*; *\*vītētē*, M. L. 9324.

Comme dans *uereor*, type de présent secondaire d'une racine, sans doute dissyllabique, dont on n'a guère que des formes secondaires : lit. *vejū*, *vītī* « tordre (pour tresser, enrouler un fil, etc.) »; v. sl. *otjā*, *vītī* (même sens), skr. *vēdāyati* « il enveloppe (*vītā* « enveloppé »); aor. véd. *āvāyat* « il a enveloppé ». Pour l'irlandais, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 517. — Des formes nominales rendent mieux compte du sens de « tresser » qu'a spécialement le verbe latin. On a ainsi, en face de lat. *uīmen* et *uītīs* (et aussi *uītīta*): skr. *vētasāh* « verge », av. *vāētīs* (persan *bēd*) « branche de saule », v. sl. *vītōt* « *ωάδος* », slov. *vītā* « branche flexible pour tresser », v. pruss. *wītāwan* « saule », lit. *vītīs* « branche de saule », v. sl. *vīd* « objet tressé », gr. *λτέα*, *ετέα* « saule », irl. *fé* « baguette », etc. Cf. *uīdūlus*.

Dérivés et composés : *uīcēsīmūs* (*uīcē[n]sumus*; *uīcēsīmūs*) : vingtème; *uīcēsīmūs* f. (sc. pars) : impôt ou taxe du vingtème; d'où *uīcēsīmāriūs*; *uīcēsīmāriūs* m. : collecteur de l'impôt; *uīcēsīmātiō* : tirage au sort d'un soldat sur vingt pour le punir de mort (cf. *decimātiō*); *uīcēsīmāni* : soldats de la 20<sup>e</sup> légion. *uīcēni* (*uīcēnī*), -ae, -a : adjectif distributif : chacun vingt, vingt par vingt; et « vingt »; *uīcēnāriūs* : âgé de vingt ans; qui a vingt pouces de diamètre; *uīcēnāriūs* m. « jeune homme de vingt ans »; *uīcēnālis* : contenant le nombre vingt (Apul.); *uīcēsīs*; *uīcēsītē* : aliquid uīctum et cadūcum, Cic., Cat. M. 2, 5; *\*vītētē*; *\*vītētē*, M. L. 9324.

avec *uegeō*. Ancien (Naevius), classique; mais rare à l'époque impériale. Non roman.

Formes nominales et dérivés : *uīgor*: vigueur (époque impériale, d'abord poétique); *uīgōrō*, -ās (Tert.); *uīgōrātūs* (Tert.); *uīgēsō*, -is : prendre ou reprendre vie, vigueur; *ē*, *re-uīgēsō* (Juvenc.); *peruīgēō* (Tac.).

*uīgīl*, -īlīs adj. : bien vivant, dispos, bien éveillé; subst. *uīgīl* (g. pl. *uīgīlūm* et *uīgīlūm*, Inscr.; v. Niedermann, *Phonēt.*, p. 50) m. : veilleur, sentinelle, cf. Rich, s. u.; dérivés : *uīgīlia* f. (*uīgīlūm* n., Varr. ap. Non. 231, 30 sqq., ce qui suppose peut-être un ancien collectif neutre *\*uīgīlia* « le temps des veillées »); « veille » souvent au pluriel, la nuit romaine se divisant en quatre veilles ou « quarts »; « vigilance ». Conservé par l'Église en celtique : irl. *uīgīl*, *feil*, *figell*, *brītt*, *gūyl*; *uīgīlō*, -ās : être éveillé, veiller, être vigilant, M.. L. 9326; *uīgīlāns*, -ter; *uīgīlās* (époque impériale); *uīgīlāntīs* (classique); *uīgīlātiō* (Cael. Aur.); *uīgīlāriūm* : corps de garde, tour du guet, guérite; *uīgīlābilis* (Varr.); noms propres : *Vīgīli*, *Vīgīliūs*.

*ad*, -ē, -in, *inter-uīgīlō*; *obuīgīlātūs* « surveillé » (arachide); *peruīgīl*, -īlīs; *peruīgīlō*, -ās : prolonger une veillée, passer en veillant; *peruīgīlūm* n., -īa f., *peruīgīlātūs*. — La veille de toute une nuit était consacrée à Vénus : p. *Venerī*, Plt., Cu. 181; d'où le nom d'un petit poème, *peruīgīlūm* *Veneris*. Cf. aussi *exuīgīlāre*, *exuīgīlārē*, M. L. 3114, 3065.

En partant de *uegeō*, qui est évidemment ancien, on n'aperçoit guère comment peut s'expliquer l'i de *uīgīlō*, *uīgīl* par des procédés normaux de la phonétique latine (à moins d'admettre une assimilation *\*uegil > uīgīl?*). L'i ne peut être qu'une variation de caractère expressif; cf. le cas de *cicindēla* ou celui de *scintilla*. Quant au sens de « veiller », cf. le groupe de got. *wahan* « veiller », v. sl. *vakr* « éveillé ».

*uīgīntī* indécl. : vingt. Forme vulgaire et récente *uītī*, CIL VI 19007, 4; VIII 8573. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9327.

Dérivés et composés : *uīcēsīmūs* (*uīcē[n]sumus*; *uīcēsīmūs*) : vingtème; *uīcēsīmūs* f. (sc. pars) : impôt ou taxe du vingtème; d'où *uīcēsīmāriūs*; *uīcēsīmāriūs* m. : collecteur de l'impôt; *uīcēsīmātiō* : tirage au sort d'un soldat sur vingt pour le punir de mort (cf. *decimātiō*); *uīcēsīmāni* : soldats de la 20<sup>e</sup> légion.

*uīcēnī* (*uīcēnī*), -ae, -a : adjectif distributif : chacun vingt, vingt par vingt; et « vingt »; *uīcēnāriūs* : âgé de vingt ans; qui a vingt pouces de diamètre; *uīcēnāriūs* m. « jeune homme de vingt ans »; *uīcēnālis* : contenant le nombre vingt (Apul.); *uīcēsīs*; *uīcēsītē* : aliquid uīctum et cadūcum, Cic., Cat. M. 2, 5; *\*vītētē*; *\*vītētē*, M. L. 9324.

Cf. aussi les juxtaposés *duodeūgīntī*, *ūndēuīgīntī*. Les noms des dizaines se composent des noms des unités suivis d'une forme de nom signifiant « dizaine ». Le mot latin pour « vingt » contient l'un des types indo-européens, où le nom de la dizaine est au neutre : av. *visatī*, gr. (dor. *bēot.*, etc.) *flaxī* (ion.-att. *elxōst*),

arm. *k'san* représentent un ancien \**wi-k̥nt̥-i* qui est un nominatif-accusatif dual neutre ; la forme s'est fixée hors de toute flexion. La sonore *g* ne se trouve pas hors du latin, mais elle est ancienne (cf. le *b* de *bibō*, le *d* de *quādrāgintā*, etc.) et figure aussi dans les autres noms latins de dizaines : *tr̥igintā*, etc., où l'on a l'ancien « pluriel neutre » du nom des dizaines. A côté de ce type, il y a eu, dans les mêmes langues, un composé représenté par gr. (F) *txάc*, irl. *fiche*, skr. *vimpatih*.<sup>1</sup>

**uiličiō**, -onis f. : sorte de plante ombellifère, gr. *χυμ* (Cass. Fel. 44).

**uiliš**, -e : bon marché ; qui est à vil prix, et par conséquent de peu de valeur (sens propre et figuré) ; d'où « commun ». Ancien (Plt.), usuel. Panroman. M. L. 9328.

Dérivés et composés : *uilit̥er* adv. ; *uilit̥as* f. (classique), M. L. 9329 ; *uiličiō*, -as : avilir (Turp. ap. Non. 185, 27) ; *uiličiō*, -as (St Jér.) ; *uilešcō*, -is (bas latin ; langue de l'Eglise, mais *uilešcō* est dans Val. Max., *reuilēšcō* dans Sén., Tranq. 17, 2) ; *uiličiō* (*uilo*) : *εὐτέλη* (Gloss.) ; *ueilannōnam*, CIL IV 4240, dont la forme est surprenante ; faut-il lire *ueilannōnam* avec *ei* = *it* ; *uiličiō*, Plt., Tru. 539. Il semble que le doute émis sur cette forme par Lindsay, qui propose de lire *niličiō*, n'est pas justifié ; en effet, on trouve dans les glossaires *uiličiō* et *uiličiō*.

Le rapprochement de Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, 181, avec irl. *fial* « chaste » ne va pas pour le sens. Les autres rapprochements proposés sont vagues ; le rapprochement avec *uēnum* ne va ni pour le sens ni pour la forme.

**uilla** : v. *uīcūs*.

**uillum** : v. *uīnum*.

**uillus**, -i m. : touffe de poils ; le pluriel *uilli* désigne les « poils » ou le « duvet ». Se dit des animaux, des étoffes, des arbres. Classique (Cic.), technique. M. L. 9335.

Dérivés : *uillōsūs* : velu, M. L. 9334, B. W. *velours* ; *uillōtūs*, CGL IV 87, 5, glosant *hirsūtūs*, auquel remontent les formes panromanes, sauf roumain, du type fr. *velu*.

Forme populaire, à côté de *uellus* ?

**ulmen** : v. *uīcōs*.

**uīnca peruīnca** : v. *peruīca*.

\***uīneiam** (*uintiam*, *untiam* var.) : *dicebant continētem*, P. F. 520, 7. Sans autre exemple. De *uīciō*?

**uīciō**, -is, -xi, -etūm, -ire : lier ; cf. la glose *uīciō*, *δεσμός*. Sens physique et moral. Se dit surtout de liens qui entourent un corps ou un objet ; cf. Varr., R. R. 1, 8, 6, *uīciō*, *quod antiū uocabant cestum*. Ancien, usuel et classique. Peut être représenté dans les langues romanes, qui ont recours à *ligare*. M. L. 9340.

Dérivés et composés : *uīcūlūm* (*uīcūlūm*) : « lien » en général ; sur les acceptations, v. Rich. s. u. ; en particulier *uīcūla* pl. « entraves » et « menottes » des prisonniers ; d'où les expressions *in uīcūla conīcere*, *dūcere*, etc., M. L. 9341 ; *uīcūlō*, -as (tardif) ; *uīciō* (rare) ; Varr., L. L. 5, 62, repris par

la latinité impériale) ; *uīnctor* (Arn.) ; *uīctūra* (Varr., Cf. aussi M. L. 9342, \**uīncus* « flexible », et 9339, \**uīcilia* « lien » ; *uīncula*, *βρυούλα*, CGL III 427, 59. *uīncūmīcī* (Plt., Avien) ; *conuīncīo*, terme de la langue grammaticale traduisant le gr. *οὐδεὶς μοι*, cf. et classique), M. L. 2614 ; *euīncīo*, même sens (époque impériale) ; *praeuīncīs* ; *reuīncīo*.

L'ombre de *uīciō* peut être l'infixe du présent qui, par opposition avec le groupe de *uīcō*, aurait été généralisé, grâce à l'addition du suffixe \*-ye- (comme dans lit. *jūngi*, etc. ; v. *jūngō*) ; *uīciō* est différencié de *uīcō* même au présent. On rapproche skr. *vīyākti* « il embrasse », *vīyākā* « extension » ; mais les sens des deux groupes n'ont rien de commun ; et un rapprochement de racines limite à l'italique et au sanskrit aurait besoin d'être plus précis pour satisfaire.

**uīcō**, -is, *uīcī* (de \**wōik-* avec vocalisme *o* du par-fait ; cf. *uīdi* et *līqui?*), *uīctūm* (inf. fut. *uīctūrūm*, Pétr.), *uīncīre* : être vainqueur, vaincre. Transitif et absolu ; sens propre et figuré, physique et moral. Ancien, usuel et classique. Panroman. M. L. 9338.

Dérivés : -*uīcās* dans *per-uīcās* adj. : qui s'obstine dans la lutte (joint et opposé à *per-tināt* dans Acc. ap. Non. 432, 31 sqq. : *nam peruīcāem dici me esse et uīncīre* | *perīfāce patiō*, *perīnacēm nihil mori*) ; puis simplement « obstiné, opiniâtre » (en bonne ou en mauvaise part) ; *peruīcācia*, -ae f.

*uīctor* m. ; *uīctrīs* f. ; *uīctōriū* f. : victoire ; féminin d'un adjectif \**uīctōriūs* dérivé de *uīctor*, comme *uīrīs* de *uīzor*. C'est proprement la Victorieuse, déesse de la victoire, avec laquelle s'identifie la victoire elle-même. Les représentants romains sont des mots savants, M. L. 9313 ; *uīctōriātūs* : à l'effigie de la victoire : u. (sc. *nummus*) m., cf. *quadrigātūs*. Il n'y a pas de substantif *uīctus* ou *uīctiō*, mais *conuīciō*, *reuīctiō* existent, à date tardive, il est vrai.

*conuīciō*, qui n'a plus que le sens dérivé de « convaincre » (*aliquem alicuius rei, dē aliquā rē*, etc.) et, avec un nom de chose, « prouver » ou « réfuter » ; *conuīciō*, tardif (langue de l'Eglise) = *Ἐπεγνως*, *Ἐπεγνως* ; *conuīciūs* (Prisc.).

*dēuīciō* : vaincre complètement (cf. *dēbēlō*) ; *euīciō* : id. (latin impérial) ; *euīciō*, terme juridique « recouvrement d'une chose par jugement » ; *peruīciō* ; *reuīciō* : vaincre de nouveau et « réfuter » ; cf. *confūsō* et *refūsō* ; de là *reuīctiō* (Apul.), *reuīciōbīlis* (Tert.), M. L. 7279. A *uīctus* s'oppose *inuīctus* : invaincu et « invincible ». Ancien, usuel et classique. Une forme *inuīctrīs* est isolée.

*Prōuīciō* est une invention de grammairien pour expliquer *prōuīcīa* (cf. P. F. 253, 15).

Présent à nasale infixée, *uīciō* indique le terme d'un procès, d'où le sens de « vaincre ». L'osque a *uīncītē* « conuīcītē ». Le sens général de la racine est « combattre ». Il s'agit d'une racine ayant fourni un présent radical athématisé, ce qui se reconnaît à la coexistence d'un présent à vocalisme radical zéro : irl. *fichim* « je combats » (avec préverbe *arfinch* « uīciō »). v. h. a. *ubar-*

*wehan* « uīncīre », *ar-wīgan* « confectus », et du présent à vocalisme *e* : got. *weihan* « combattre », v. angl. *wīgan* « combattre », résultant d'un compromis entre \**weihan* et \**wīgan* ; le flottement entre *h* et *g* confirme donc l'hypothèse d'un ancien présent athématisé. Lit. *apēiūkū* « je triomphe de » offre un présent dérivé remplaçant l'ancien présent athématisé.

*uīndēmīa* : v. *uīnum*.

**uīndēx**, -a, -um m. : terme de droit ; caution fournie par le défendeur, qui se substitue à lui devant le tribunal (*in iūs*) et se déclare prêt à subir les conséquences du procès ; cf. F. 516, 19 : *ab eo quod uīndīcāt quomīnīs is*, *qui prenūs est ab aliquo, teneatūr*. Dans la langue commune, « protecteur, défenseur », « vengeur » ; et, par extension, « qui tire vengeance de, qui punit ».

Dérivés et composés : *uīndīcō*, -as : faire fonction de *uīndēx* ; revendiquer : *u. spōnsām in libertātē* ; *pro suō uīndīcārē* ; « libérer, délivrer » (sens propre et figuré) ; « venger » et « punir ». Panroman (*uīndīcārē*), M. L. 9347 ; *uīndīcātō* (classique), M. L. 9348 ; *uīndīcātūs* (langue de l'Eglise) = *ἐκδοκτῆtē* ; *reuīndīcō* (bas latin), M. L. 7280.

\**uīndīcō*, -is? : une forme *uīndīcītē* de la Lex XII Tab. est citée par Aulu-Gelle 20, 1, 45.

*uīndīcīa*, -a f. et *uīndīcīa*, -arūm ; *uīndīcīa*, i. e. *correptio manus in re atque loco praeṣenti apud prae-torem ex XII tabulis fiebat*, Gell. 20, 18 ; et *uīndīcīa* appellantur res eae de quibus controvēsia est, etc., F. 516, 24 sqq. ; 1<sup>o</sup> revendication présentée par le *uīndēx* (singulier) ; 2<sup>o</sup> choses qui font l'objet de la revendication (pluriel) ; *Vindīcīs*.

*uīndīcīa*, -a f. : revendication ; en particulier *uīndīcīa in libertātē* « revendication en liberté », mode d'affranchissement qui se faisait suivant un cérémonial spécial, comportant l'emploi d'une baguette (substitut de la lance, symbole de la propriété quiriaire) dont chacune des parties était munie ; *uīndīcīa* en est arrivé à désigner la baguette elle-même (*festīca*).

D'après *uīndīcō*, *uīndīcīa* a signifié aussi « protection » et « châtiment ». M. L. 9349 (ital. *vendētā*). Dérivés tardifs : *uīndīcōtē*, -trīx ; *uīndīctūm*.

Le second élément de *uīndēx* est sûrement celui que l'on a dans *uīndēx* ; c'est le mot racine correspondant à *dicō* : le premier terme est plus obscur et controversé. On y voit souvent l'accusatif de *uīs* : \**uīm-dēx* > *uīndēx* (cf. *uīndēmārē* > *uīndēndārē*) ; mais la forme fléchie d'un premier terme de composé est étrange, et on ne l'explique qu'en supposant arbitrairement que *uīndēx* serait formé secondairement sur *uīm dicēre*. Le *uīndēx* serait celui qui montre au juge la violence faite à son client, que le demandeur, par la *manūs inieciō*, entraîne devant le tribunal, *in iūs rapīt* ; c'est ce sens que les juriconsultes romains donnaient au substantif ; cf. Gaius, 4, 21 : *neq; licebat iudicato manūm sibi depelle, et pro se lege agere, sed uīndīcēbat, qui pro se causam agere solebat*. Le procès est une lutte simulée pour la possession de la chose : *manūm cōsēriō*, *manūm cōsērēre*, « une réminiscence des actes de force par lesquels jadis la propriété était conquise et défendue » (May et Becker, Précis, p. 350 ; sur la différence entre *uīndēx* et *uīas*, ibid. 236). Ovide joue exactement des

termes juridiques : Fast. 4, 90 (*Aprīlem*) *quem Venus inēcta uīndīcāt alma manū*. — Le *uīndēx* étant le défenseur d'un membre de la « grande famille », on pense à irl. *fine*, qui est le nom de la « grande famille » ; v. h. a. *wīni* signifie « appartenant à la famille, ami ». Ces rapprochements sont séduisants, mais la forme et le sens du composé *uīndēx* ne s'en tirent pas aisément.

**uīnnulus**, -a, -um : *dicitur mollīter se gerēns et mīnīne quid uīrīlēr facīens*, P. F. 519, 6 ; cf. un seul exemple dans Plt., As. 223, *orationē uīnnula, uenustula* ; le passage de Non. 186, 12 se rapportant à ce mot est altéré ; cf. aussi Thes. Gloss. *uīnnulus, mollīs, blandus* ; -m, *delectabile*. Il faut peut-être y rapporter la glose *uīnnūcīs*, *νωχελῆς* (avec une variante *uīnnūcīs*), CGL II 209, 5.

De *uīnnūs*, doublet de *cīnnūs*, cité par Isid., Or. 3, 19 : *uīnnūs, cīnnūs mollīter flexus* (si, toutefois, *uīnnūs* n'est pas inventé pour expliquer *uīnnulus*) ; cf. le nom propre *Vīnnūs* ?

Adjectif expressif, sans étymologie sûre. Cf. *uīeō* et *uēnūnūla* ?

\***uīnnūs** : v. le précédent.

**uīnum**, -I n. (*uīnūs*, forme vulgaire, Pétr. 41, 12 ; Schol. Bern. in Verg., G. 2, 98) : vin. Par métonymie, « vigne » et « raisin ». Ancien et usuel ; s'emploie au singulier et au pluriel. Panroman. M. L. 9356 ; germanique : got. *wein*, etc., d'où finn. *viina*. Le celtique a conservé : irl. *fin*, britt. *gwyn* et irl. *fine*,  *fintan*, *finīme* « uīne, uīnētūm, uīndēmīa ».

Dérivés et composés : *uīneōs* : de vin. Rare ; presque uniquement usité comme substantif féminin *uīneōa* : 1<sup>o</sup> plantation de vigne, vigne (panroman dans ce sens, M. L. 9350) ; 2<sup>o</sup> manteau, sorte de baraument qui protégeait les soldats romains dans l'attaque d'une muraille, cf. Rich. s. u. Le nom ne vient sans doute pas, malgré Festus, 516, 20, *a similitudine uīneārum*, mais de ce que le centurion qui commandait les soldats était armé d'un cep de vigne, cf. *sub uītem hastas iacere, sub uītem proelari*, P. F. 405, 8 ; 407, 1 ; et 407, 4 : *sub uītem iacere dicuntur milites, cum astan-bus centurionibus iacere coguntur sudes*. Dérivés : *uīneālis*, M. L. 9351 ; *uīneārius*, M. L. 9352 ; *uīneātūs* (Col., Cat.) ; *uīneola*, M. L. 9352 a.

*uīnēceus* : de raisin ; u. *acīnus* ; d'où *uīnēceā* f. : marc de raisin, et *uīnēcea*, -ōrūm (*uīnēcia* ; le singulier *uīnēcia* est rare) « pēpin(s) » et « marc » de raisin, M. L. 9337 ; *uīnēciola uītīs*, Pl. 14, 38 ; *uīnēlis* : de vin ; *uīnēlia*, -ūm : *diem festūm habebant quo die nouum uīnum Iovi libabant*, P. F. 517, 1.

*uīnērius* : de vin, à vin ; subst. *uīnērius* m. : marchand de vin, buveur de vin ; *uīnērium* n. : pot à vin ; *uīnētūm* : vignoble ; *uīnētor* vigneron (classique, cf. olitor), M. L. 9353, v. h. a. *wīnzur-il* ; *uīnētōrius*.

*uīnēlēnt* (ancien et classique) ; *uīnēlēntūs* (ancien et classique) : abondant en vin ou « qui aime le vin » ; M. L. 9355, *uīnēlēntūs* (Tert.). V. Ernout, *Les adj. lat. en -ōsus*, Paris, 1949, p. 52.

*uīndēmīa* f. : vendange. Panroman, sauf roumain ; M. L. 9343. De \**uīnōdēmīa*, cf. *dēmō* ; *uīndēmīator* (et *uīndēmītōr*, Sén., Apoc. 2, 1 ; *uīndēmījātōr*, Hor., S. 1, 7, 30), *uel quod uīnum legīt dicitur*, *uel quod de uīti*

*id demunt*, Varro, L. L. 5, 94; panroman, sauf roumain, M. L. 9346; *uindēniātōrius* (Varr.); *uindēniō*, -ās (Col., Plin.); semble postérieur à *uindēniātor*, sur lequel il a sans doute été rebâti; panroman, sauf roumain, M. L. 9344, v. h. a. *windema*, *windemōn*; \**uindēniātō* (non dans les textes), M. L. 9345; *uindēniālis* (tardif), M. L. 9343 a; *inuinius* = *ātōvoc* (Apul.).

*uīlum*, -ī n. : petit vin, piquette (Tér., Ad. 786); de \**uīno-lōm*; *uīnum* (Charis.).

Composés en *uīni*, *uīno* (d'après des types grecs en *olō-*) : *uīni-bua* « buveuse de vin » (Lucil.); *uīni-fer* (Sili.); -*pōtor* (Ital.); -*fūsor*, -*cultor*, -*uorāx* (Comm.), *uīno-forum* (Gl.).

L'ombrien a *vinu*, *uinu*, le volsque, *vinu*, forme panitalique; joint à la différence de genre, le vocalisme montre que *uinum* n'est pas un emprunt du latin au grec. Il s'agit d'un mot méditerranéen dont hitt. *wiyana*, gr. (F.)*ōtōvoc*, arm. *gini* et les formes sémitiques reprenant sur *wain-* sont des reflets plus ou moins indépendants les uns des autres.!

*uīola*, -ae f. : 1<sup>o</sup> violette, plante et fleur; couleur violette; 2<sup>o</sup> giroflée, etc. Le même nom désigne de nombreuses plantes; v. André, *Lex.*, s. u. Ancien (Caton, Agr. 1, 23, 5). Formes romanes savantes. M. L. 9357; germanique : v. h. a. *viola*.

Dérivés : *uīlāceus* : violet; *uīlācium* « vin de violette »; *uīlārius* : de violette, d'où *uīlārius* : teinturier en violet (Plit., Aul. 510); *uīlārium* : lieu planté de violettes; *uīlāris* dans *u. dīēs* « jour des violettes » (où l'on garnissait les tombes de violettes; cf. *rosālis*).

Emprunt au même mot d'où vient gr. (F.)*ōtōvoc*; cf. γάνθη (Hes.).

*uīlō* : v. *uīs*.

*uīlēra*, -ae f. : vipère, serpent. Employé aussi comme terme d'injure. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9358; celtique : britt. *gwiber*; germanique : v. h. a. *wipera*? V. B. W. *vīe*.

Dérivés : *uīpereus* (poétique); *uīperīnus* (plus ancien); *uīperīna* f. : vipérine (plante); *uīperālis* (tardif et rare).

L'étymologie \**uīui-pera* « vivipare », de \**uīuo-pera* (cf. *pariō*), a pour elle la croyance des anciens; cf. Pline 10, 170: *terrestrium sola [uīpera] intra se parit oua unius coloris, et mollia, ut pisces. Tertia die intra uterum catus excludit, deinde singulis diebus singulos parit, uīginti fere numero. Itaque ceteri tarditatis impatientes perrumpunt latera, occisa parente.*

\**uīpēx* : <a> *uīm patiendo uel uīm patiens* (Gloss.). Sans doute déformation de *uībēx* par étymologie populaire.

*uīpiō*, -ōnis m. : petite grue, oiseau (Plin. 10, 135). M. L. 9359. Onomatopée (Plin., toutefois, le donne comme un mot baléare); a donné en ital. *bibbio*, en fr. *vi(n)geon*, nom du canard siffleur.

V. Barbier, *Rev. de linguistique romane*, 1, p. 324 sqq.

*uīr*, *uīrl* m. : homme, par opposition à « femme »,

*mulier, fēmina*, e. g. Ov., M. 3, 326 : *deque uīro factus, factum mirabile, fēmina*. Terme exprimant les qualités viriles ou masculines de l'homme (cf. l'emploi poétique de *uīr* au sens de « parties sexuelles de l'homme »; Cat. 63, 6, *itaque ut relicta sensu sibi membra sine uīro*; de *uīrlīa*, même sens; et le composé *uīrō*). La différence de *uīr* et *homō* apparaît dans le passage suivant, Cic., Tu. 2, 22 : *Marius rusticanus uīr, sed plane uīr, uetuit se alligari... Et tamen fuisse acrem morsum doloris idem Marius ostendit: crux enim alterum non praebuit. Ita et tulit dolorem ut uīr; et, ut homo, maiorem ferre sine causa necessaria noluit* (B. B.). Dans ce sens, s'oppose aussi à *puer*, e. g. Just. 3, 3, 7 : *neque eos (scil. pueros) prius in urbem redire quam uīri facti essent statuit*. De là les sens de : 1<sup>o</sup> mari, époux; et, en parlant des animaux, « mâle »; 2<sup>o</sup> homme digne de ce nom, héros, 3<sup>o</sup> puia, la guerre et le combat étant exclusivement réservés aux hommes, « soldat », et plus spécialement « fantassin », toutes acceptations qui se retrouvent dans le fr. « homme ». *Vir* a aussi un sens distributif e. g. dans l'expression fréquente de l'ancienne langue militaire, *uīr uīrum legit* « chaque soldat se choisit un compagnon d'armes »; de là, dans la langue juridique : *uīrlīs pars*; *partiō* « part qui revient à chacun dans un héritage »; d'où, dans la langue commune, *pro uīrlī parte* « suivant la part qui me revient, suivant mes forces ou mes ressources ». Ce sens distributif reparait dans l'adverbe *uīrlīm* « par homme »; cf. Caton, Inc. 6 : *praeda quae capta est uīrlīm est diuisa*, d'où dérive un adjectif *uīrlīnus* : *ager dicitur qui uīrlīm populo distribuitur*, P. F. 511, 13 (non attesté en dehors de cette glosse). Ancien, usuel, mais concurrencé par *homō*, qui en a pris les sens, *uīr* n'est pas demeuré dans les langues romanes, pas plus que *uīs*.

Dérivés et composés : *uīra*, -ae f. : *feminas antiqui... uīras appellabant, unde adhuc permanent uīrgines et uīragines*, F. 314, 15; repris par Isid., Or. 11, 2, 23. Non autrement attesté; cf. *taurus*, *taura?* Peut-être invention de grammairien pour expliquer *uīrgō* et *uīrlīgō*.

*ūniūira* : mariée à un seul homme (cf. *ūnīmarīta*; -*uīrlītūs*, -ūs m. (Tert.).

*uīrlīgō*, -inis f. : femme forte ou courageuse comme un homme. Terme archaïque (Plaute, Ennius), repris par la poésie impériale. — Formation obscure; rappelle *imāgō*, *uorāgō*, etc.; v. Ernout, *Philologica* I, 165 sqq. L'explication par « *quae uīrum agū* » n'est qu'un calembour.

*uīrlītūs*, -a, -um (= ἀνδρεῖος; Vulg., Sir. 28, 19); *uīrlītūs*, -ūs m. (Sidi.); *uīrlīs* (opposé à *muliebris*); cf. plus haut, M. L. 9369; *uīrlītūs*; *uīrlītūs* (époque impériale).

*uīrlītūs*, -ās : enlever la virilité, émasculer, efféminier. Un doublet tardif *uīrlītūs* a subi l'influence de *uīrēs*, Mul. Chir. 14, p. 8, 16. Depuis Varron; *uīrlītūs* (Plin.).

*uīrlītūm*; *uīrlītūnus* (époque impériale).

*uīrlītūs* : qui aime les hommes. Adjectif de la langue de la comédie, formé sur *uīnōs*, avec lequel il allie. Glosé aussi *nerūtūs*, *austērūs*, par confusion avec *uīrlītūs*, adjectif tardif dérivé de *uīs* et glosé *fortis*, *austērūs*, ἀνδρεῖος; *uīrlītūs* : *fortiter uel uīrī*

*lītū sapit*. Verbe conservé par les gloses, appartenant sans doute à l'ancienne comédie et formé comme *pa-trīsō*.

*uīrlītū*, -ūtīs f. : « *Virtūs* est avec *uīr* dans le même rapport de dérivation que *iuuentūs*, *senectūs* avec *iuuenīs*, *senex*. Comme ces deux mots, il marque l'activité et la qualité [cf. Ernout, *Philologica* I, 225 sqq.]; Cicéron (Tu. 2, 18, 43) s'explique ainsi sur le sens du mot : *Atqui uide ne, cum omnes rectae animi affectiones uīrtutes appellantur, non sit hoc proprium nōmen omnīum, sed ab ea una, quae ceteris excellat, omnes nominatis sint. Appellata est enim a uīro uīrtus : uīri autem propria maxime est fortitudo, cuius munera duo maxima sunt, mortis dolorisus contemptio*. — *Virtūs* est employé quelquefois pour désigner la force pure et simple : Corn. Nép., De reg. : *Siculus Dionysius cum uīrtute tyrannidem sibi peperisset...*; Vg., Ae. 2, 390 : *dolus an uīrtus quis in hoste requirat*. Mais la plupart du temps *uīrtūs* désigne le courage, Cés., B. G. 1, 2, 1 : *Per facile esse, cum uīrtute omnībus prae-sarent, totius Galliae imperio potiri*. — Une fois arrivé au sens général de « vertu », il a pu s'employer pour toute espèce de qualité ou de mérite, Cic., Bru. 17 : *In Catonis orationibus omnes oratoriae uīrtutes reperiuntur*. Il a même pu se dire des plantes et des objets inanimés, Ov., M. 14, 356 : *si non euauit omnis | herbarum uīrtus*; Justin. XI 14 : *Cum uīctoria non armorum decore, sed ferri uīrtute queratur*; Caton, Agr. 1 : *(Praediūs)... uti... solo bono, sua uīrtute ualeat*. C'est un exemple de généralisation de sens (B. B.). M. L. 9371. Celtique : irl. *fīrt*, britt. *gwyryth*. — Dérivés tardifs : *uīrtūs* (S<sup>4</sup> Aug.); *uīrlītūfīcō* = *ēdūvāpā*.

Composés : *Viriplāca* : épithète de Junon; cf. Val. Max. 2, 1, 6; *uīrlītōēs* : *puella ou uīrgō* « nubile » (Dig.); *uīrlītūs* « *quae iam opus habeat uīro* » (Gloss.).

*señī-uir* : moitié homme (et moitié bête, e. g. Chiron, le Minotaure; ou moitié femme; et hermaphrodite; émasculé (*señīmās*), efféminé). Mot d'époque impériale; cf. *señījer*.

On rattachera parfois à *uir* le nom (propre?) *Virītēs* qui figure dans le groupe *V. Quirītī* (v. sous *herīs*); le texte et le sens sont très obscurs.

*Vir* figure, enfin, dans des juxtaposés de la langue du droit public, où il désigne des magistrats : *très uīrī*, *stūrī*, *decemūrī*, etc., sur lesquels ont été dérivés des abstraits du type *decemūrātūs*. Du pluriel employé généralement au génitif (e. g. de *duumūrīum, triumūrīum sententia*) ont été tirés des singuliers : *duumūrī, triumūrī, stūrī*, etc.

La forme \**uīro* a ses correspondants dans irl. *jer*, gall. *gor* et got. *waīr*, v. isl. *orr*, etc.; on a \**uīro* dans lit. *vīras*, skr. *uīrā*, av. *vīra*. Des deux mots anciens désignant l' « homme mâle », le « guerrier », le latin a conservé seulement l'un et l'osco-ombrien l'un et l'autre; v. l'article *nerō*, où est aussi montré le caractère récent du dérivé *uīrtūs*. Le mot est attesté en ombrien trois fois sous la forme *ueiro* « *uīrōs* » (à côté de *uīro*, plus fréquent), ce qui semble indiquer un *ī*, comme en sanskrit et en lituanien; le volsque *couchrīu* « *cūrīa* » est obscur de toute façon. Pour *ī* et *ī*, v. la remarque faite sous *uīrōs*. Dérivé de *uīs* par W. Schulze, KZ 52, 311; ce qui est le plus vraisemblable.

*uireō*, -ēs, -uīl, -ēre : être vert (en parlant des plantes); par suite « être vigoureux »; e. g. T.-L. 6, 22, 7, *uegetum ingenīum uiuido pectorē uīgebat, uīrebatque integrī sensibus*. Attesté depuis Caton. Rare, technique.

Dérivés : *uīrēsō*, -is : verdir; *uīridis* : vert, panroman; M. L. 9368 a; *uīridis*; *\*uīridis*; *uīridē* n. le vert; *\*uīridia* n. pl. « les plantes vertes », M. L. 9367, *uīridia*, *\*uīridia*, britt. *gwyrydd*; *uīr(i)diārīum* n. : jardin de plaisir, bosquet, M. L. 9368; et *uīridārīs* « jardinier », CIL VI 2225; *uīridārīs* (classique) « verdure » et « verdure »; *uīridō*, -ās, transitif et absolu « rendre ou être verdoyant »; *uīridēsō* devenir vert » (S<sup>4</sup> Ambr.); *uīridicāns* (formé comme *albīcāns*, *nīcāns*); *uīridicātūs*, -a, -um : verdoyant; *praeuīridis* (*praeuīridātūs*) : très vert; *subuīridis* : verdâtre; *uīr(i)du* (tardif). — La fortune de l'adjectif *\*uīridis* dans les langues romanes provient de son emploi fréquent dans la langue rustique.

*uīrētū* et *uīrectū* (d'après *salīctūm*), surtout au pluriel *uīrectā* : jardins, bosquets. Attesté depuis Virgile. M. L. 9360 a.

*uīrō* (tardif) : verdure; *uīreō*, -ēnis m. : verdier, verdet (oiseau, Plin.); *per-uīrēns* : toujours vert; *reūrēns* : qui reverdit; *reūrēsō* : reverdin (classique). Sans étymologie valable. Les mots celtiques du type v. gall. *gūrd* « herbida » sont empruntés au latin.

*uīrga*, -ae f. : branche souple et flexible, drageon, marotte, bouture; d'où *verge*, baguette; *raie(s)*; baguette du lecteur; d'où *uīrgāriūs* « qui regis baculum portat » (Gloss.). *Sēnsū obscēnō* dans Cassiod. Anim. 9. Ancien (Caton, Agr. 101). Panroman. M. L. 9361. Celtique : irl. *uirge*.

Dérivés et composés : *uīrgeus* : fait de verges ou d'osier; *uīrgātūs* : fait de baguettes ou d'osier; rayé, vergé, M. L. 9362; *uīrgātōr* : qui donne des verges (Plit.); *uīrgātūs* : φάδούχος (Gl.); *uīrgētūm* : oseraie; *uīrgōs* (bas latin); *uīrgula* : petite baguette et petit trait, ligne, accent, M. L. 9365; d'où *uīrgulātūs* : rayé (Plin.); *uīrgulūs*, -a, -um : couvert de buissons ou de jeunes pousses; *uīrgulta*, -ōrum : buissons, branchements, et « rejetons, jeunes plants » (Caton, Agr. 141, 2); *uīrgulōs*? (Serv., Aen. 3, 516); *uīrgidēmā* : vendange de coups, racée. Mot plautinien, forgé sur *uīndēmā*; *primūrīgūs* : πρωτόδεκανος (Gloss.). Cf. aussi M. L. 9363, \**vīrgella*.

Voir les sens spéciaux de *uīrga*, *uīrgātūs*, *uīrgula* dans Rich, s. u.

Vocalisme i de mot expressif, comme dans *uīrgō*.

*uīrgō*, -inis f. : 1<sup>o</sup> vierge, jeune fille ou jeune femme qui n'a pas encore connu l'homme. Se dit aussi des femelles d'animaux; et, à l'époque impériale, s'emploie comme adjectif de toute espèce d'objets : *u. terra* (Plin.), *u. charta* (Mart.), et même avec un masculin : *emit* et *comparauit locum uīrgīnēm* (Inscr.); 2<sup>o</sup> « la Vierge », constellation du zodiaque; *Aqua Virgō* ou *Virgō*, nom d'un aqueduc à Rome. Attesté de tout temps (Livius Andr., et peut-être inscription de Duenos *uīrō*?). M. L. 9364. Les représentants romans sont pour la plupart savants et transmis par la langue de l'Église, où ce sont des calques du grec; de même en celtique : britt. *gwyryf*, etc.

Dérivés : *uirginális* : de vierge, *virginal* ; *uirgíndle* (*uirginal*, cf. *féminal*) et *uirgíndia* n. « pudenda mulierib; » ; *uirginális* (Plt.) ; *Virginénis*, *Virginénis* f. : déesse qui présidait au détachement de la ceinture de la jeune mariée (St Aug.) ; *uirgíneus* (formé par la langue poétique pour remplacer *uirginalis*, qui était exclu de l'héxamètre) ; *uirgínius*, usité comme nom propre, ainsi que *Virginia* ; fréquent dans les inscriptions de l'époque impériale au sens de « jeune époux », et *uirginum* (tardif) ; *uirgíniás* f. (classique) ; *uirginor*, *-áris* (Tert.) : vivre en vierge ; *Virginésuendónidés* (Plt., Per. 702) ; *uirguncula* (époque impériale).

On ne connaît pas de nom indo-européen pour cette notion ; gr. *ταρθένος* est sans étymologie, comme *uirgō*.

*uiriae*, *-árum* f. pl. : sorte de bracelet (= *armilla*). Attesté seulement à l'époque impériale. Le singulier *uiria* ne se trouve que dans les gloses, mais est confirmé par les langues romanes. M. L. 9366.

Dérivés : *uiriola* ou *uiriolae* « petit bracelet », M. L. 9370 ; B. W. *uirole* ; et peut-être *uiriatus*, épithète appliquée à Annibal par Lucilius XXVI (55) : *contra flagitium nescire bello uincere a barbaro | uirato Annibale*, quoique Nonius, 186, 31, interprète *uiriatum* par *magnarum uirium* et que Lindsay y voit un nom propre, *Virato*. Il est possible, du reste, que *Viratius* soit un cognomen celtibère signifiant qui porte un bracelet, car, d'après Pline, 33, 40, *uiriolae celtice dicuntur, uiriae celtiberice*. La forme *uiriliæ*, dans Isid., Or. 19, 31, 16, a été influencée par *uirilis* ; v. Sofer, 85 et 173.

*uiriculum*, *-in* n. : synonyme de *cestrum* (= *κέστρον*), sorte de burin ou de pointe à graver employée dans la peinture à l'encaustique (Pline, 35, 149).

*uiridis* : v. *uireō*.

*Virítēs* : v. *Quirínus* et *uir*.

*uirítis* : v. *uir*.

*uirus*, *-i* n. : suc des plantes ; humeur (sperme) ou venin des animaux ; par suite, « venin, poison » en général, et « acréte, amertume ». Terme technique, classique. Non roman.

Dérivés : *uirulentus* : venimeux ; *uirulentia* f. (tardif) ; *uirósus* (déjà dans Caton, Agr. 157, 11) : visqueux, empoisonné, fétide.

*Virus* n'a pas de pluriel ; le neutre est surprenant ; d'après *uenēnum* ?

Avec le même *i* qu'en latin, cf. v. irl. *fi* « poison », gr. *τόξον* « venin, rouille » (masculin) et, avec *i* (cas inverse de lat. *uir* en face de skr. *oirdh*), skr. *víśáñ* « venin, poison » (neutre), av. *víša*. La différence entre *i* et *í* dans un mot de ce genre relève des allongements « populaires » que M. Vendryes a mis en évidence dans les Mélanges Chlumsky, p. 148-150 ; cf. *píśus* et *pátius*.

*uīs*, *uīm* f. ; pl. *uirēs*, *-iūm* : 1<sup>o</sup> force (en action, ce qui explique le genre « animé » du mot), en particulier force exercée contre quelqu'un, *uīm afferre alicul*, etc., d'où « violence » (sens ancien) et même « viol » ; 2<sup>o</sup> (sens secondaire) « quantité, nombre ». Le pluriel *uirēs*, de

sens concret, désigne « les forces » (physiques) et par là « les parties sexuelles de l'homme », comme *uirilia*, les ressources mises à la disposition d'un corps pour exercer sa *uīs* ; en particulier les « forces » militaires, les « troupes ». A servi aussi depuis Cicéron à traduire des valeurs techniques de gr. *δύναμις*, *δύναμεις* : « puissance, ascendance », « vertu (d'une plante, d'un remède) », « valeur (d'une monnaie) », « sens, valeur (d'un mot) », etc.

*Vis* est un thème en *-i*, ce qui explique la persistance de l'*i* à l'accusatif et à l'ablatif singulier *uīm*, *uī* ; le génitif et le datif singulier sont à peine attestés, et presque uniquement à l'époque impériale ; la langue classique emploie *de uī* au lieu du génitif : *de uī condennātus, reus* (Cic.). A côté du pluriel *uirēs*, qui présente un élargissement du thème en *-s*, Lucrèce et quelques prosateurs (Salluste, Messala) emploient *uis* (e. g. Lucr. 2, 586 ; 3, 265) ; sur la valeur de cette forme, v. Ernout, Philologica II, p. 112 sqq. Les anciens ne séparent pas *uis* de *uir*, *uirits* (cf. gloss.), et ont confondu *uirōsus* et *uirīsus*. — *Vis* est ancien, usuel et classique, mais, sans doute en raison de son caractère monosyllabique, n'a pas survécu dans les langues romanes, sauf dans le juxtaposé *uis maior* > fr. *vinaire*, terme technique du vocabulaire des eaux et forêts.

Dérivés en *uir-*, rares et tardifs pour la plupart ; *uiricula* (Apul.) ; *uirōsus* : violent ; *uirīs* (Apul., Tert., Gloss.) ; *uirācis* dans Varr., ap. Non. 187, 15, *uir uiracius*, glossé *magnarum uirium*. Pour *uirīs*, *-riāti*, v. *euīrō*, sous *uir*. Des confusions avec *uir* se sont produites à basse époque.

A *uis* se rattachent : *uiolentus* : violent. Ancien et usuel, avec un doublet poétique *uiolēns* (Hor., Pers.) fait sur *uiolentior* d'après *uehēmēns*, *uehēmentior* ; d'où *uiolēnter* (ancien), *uiolēntia* f. ; *uiolēntus* (Cassiod., Not. Tir.).

*uiolō*, *-ās* : violer, faire violence à, outrager. Ancien, classique. D'où *uiolātor*, *-tiō* (tous deux d'époque impériale), *-trix* (tardif) ; *uiolābilis* (poésie impériale) et *uiolābilis* (depuis Lucrèce, d'après *diolātor*) ; *uiolābilātās* (langue de l'Église) ; *uiolātūs* (classique) « inviolé » et « inviolable » (cf. *uiolētus*) ; *uiolētūs*.

Au sens de « force », la langue homérique a les formes correspondantes à *uis* : (*F*)*īc* à *uīs*, (*F*)*īv* (devant voyelle ; en réalité, *Fīv* au singulier) à *uīm*, et la forme adverbiale (*F*)*īpī* (d'où (*F*)*īpīa* en face de *uī*). — Pour *F*, noter la glose *γίλε* (c'est à-dire *flēt*) : *λογίλε*.

Il n'y a pas lieu de considérer ici (*F*)*īva* « tendon », (*F*)*īvēc* « tendons ». — Le sens de skr. *vāyāh* (thème en *-s*) est : « force vitale, force jeune » ; ce rapprochement explique l'*r* de *uirēs* ; le type *uir-* n'existe qu'au pluriel ; cf. *spēs* et *spērēs*. La parenté avec *uir* est vraisemblable.

La formation de *uiolēntus* rappelle celle de *opulentus*, et *uiolēre* a l'air d'une formation expressive comme *ustulēre*, *sorbillēre*, etc. L'*o* de ces formes doit s'expliquer comme celui de *filiolus*.

*uīs*, *uīm* f. ; pl. *uirēs*, *-iūm* : 1<sup>o</sup> force (en action, ce qui explique le genre « animé » du mot), en particulier force exercée contre quelqu'un, *uīm afferre alicul*, etc., d'où « violence » (sens ancien) et même « viol » ; 2<sup>o</sup> (sens secondaire) « quantité, nombre ». Le pluriel *uirēs*, de

restituer \**uels*, comme on l'a fait pour *fers*, car une finale *-ls* est inconnue en latin. D'où la nécessité de recourir à une racine différente, celle du skr. *vépi* « tu aspires à », gr. *flētō* « il aspire à » ; cf. *uiuitus*.

*uīscum*, *-i* n. (*uīscus* m., Plt., Ba. 50) : gui ; glu.

Ancien, usuel. Panroman, en partie sous des formes sauvages. M. L. 9376.

Dérivés : *uīscārius*, *-a*, *-um* ; *uīscārius* « qui chasse aux glaives » ; *uīscāriūm* « glau » ; *uīscārāgō*, *-inis* f. : carline (plante), v. Sofer, 161 ; *uīscātūs* (ancien), d'où *uīscō*, *-ās* (époque impériale) ; *uīscādūs* (Theod. Prisc. et Gloss., *uīscādūm* : *ἰκεύδες* ; *uīscādūs* : *στροφός* olvoc), M. L. 9373 ; *uīscōsus* (tardif, Prud., Pall.), M. L. 9375 ; *uīscītūdō* = *δρυμότης* (Diosc.). Cf. aussi *uīscīnus*, *uīscīneus* et *uīscīllārius* « auceps » (Thes. Gloss., s. u.).

Il doit y avoir un rapport avec gr. *ἴξος* « glu » ; mais lequel ?

*uīscus*, *-eris* (singulier rare ; on trouve surtout *uīscera*, *-um* n. ; l'*i* est attesté par *l'i longa* des inscriptions) n. : parties internes du corps, chair(s), entrailles. Terme général, s'appliquant à tout ce qui est à l'intérieur du corps ; par image, s'applique à d'autres objets : *uīscera terrae*, Ov., M. 1, 138 ; *in medullis populi Romani ac uīsceribus haerebant*, Cic., Phil. 1, 15, 36. Ancien, usuel, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uīscerātiō* : distribution publique de viande ; repas où l'on mange la chair des victimes (classique) ; *uīscerātūm* : par lambeaux (Enn.) ; *uīscerālis*, *uīscerālīter* (Vulg., Arn.), d'après gr. *πολύπολιχνος* ; *uīscerās* (Prud.) ; *euīscerō*, *-ās* : arracher les entrailles à, déchirer.

Sans étymologie claire.

*uīsītō*, *uīsō* : v. *uideō*.

*uīsīō*, *-is*, *-ire* (*uīsīō*, *bīsīō*, *bīsīō*) : vesse (Gloss.). M. L. 9382. Celtique : irl. *īsī*, *fīsī*, britt. *gāwīs* ; germanique : v. h. a. *wīsīla* ?

Dérivés : *uīsītūm* n. (*uisītūm*, *uisītūm*) ; *uīsīō* : vesse ; M. L. 9381, *uīsīo* ; cf. aussi M. L. 9380, \**visīnāpē*, v. fr. *vesner*, *venette*.

Forme expressive, comme v. irl. *fīsa* « pēdere », et gr. *πάθεια*, de *πάθω*. V. *pēdē*.

*uīsīlla* (*uīsīs*), *-ae* f. : sorte de vigne dont les grappes sont plus fournies que lourdes (Col. 3, 2 ; Plin. 14, 28, 31).

*uīta* : v. *uītūs*, s. u. *uītū*.

*uītēllus*, *-i* m. (*uītēllum* n., Varr., Apic.) : jaune de l'œuf. Phonétiquement identique à *uītēllus*, diminutif de *uītūtūs* ; mais le rapport sémantique n'apparaît pas.

*uītēx*, *-icē* f. : gattilier ou arbre au poivre (Plin.). M. L. 9389. L'*i* est attesté par tosc. *uītēce*, ombr. *uītēce* ; cf. V. Bertoldi, Mus. Helv., 1948, p. 73 ; M. L. est dans l'erreur en notant un *i*. Cf. peut-être *uītēre*, *uītīs*. Finale en *-ex*, comme *uītēx*, *rumēx*, *cīdēx*, *ilex*, etc. !

*uītīlgō*, *-inis* f. : sorte d'éruption cutanée, dartre, tache ; lèpre : *in corpore hominis macula alba quam* Græci *ἀλφόν* vocant, *a quo nos albus* ; *sīe a uītīo dicta*.

Cf. aussi *uītīlgō*, *uītīperō*.

*uitārīs* non laedit, siue a uītūlo propter eius membranae candorem qua nascitur inuolutus, P. F. 507, 15. Cf. *stri*-bō ; v. Ernout, Philologica I, p. 182.

Dérivé : *uītīlgōsōs* (Gloss.). Attesté depuis Lucilius ; rare et technique. Non roman. Sans doute à rattacher à *uītīum* « défaut physique, tache ».

*uītīlgō*, *-ās*, *-āre* : chicaner ; *uītīlgātō* : chicaneur. Mots de Caton (ap. Plin., *praef.*, § 30), de *uītīum* et *lītīgō* « entamer un procès ou une dispute à tort ». Avec haploglie *uītīlgat* : *uītīperat* (Gloss.).

*uītīparā*, *-as* f. : chardonneret? (Plin.). De *uītīs* et *parā*. ?

*uītīs*, *-is* f. : vigne ; cep de vigne, et par extension : pampre, raisin, vin ; vrilles (de la courge) ; cep de centurion. Avec des épithètes, désigne des plantes diverses : *u. alba* « bryone » ou « aristoloche » ; *u. nigra* « bryone noire » ; *uītīs canis* « saxifrage » ; *u. siluātīca* ; *uītīs uītēneae* : *ἄμπελονημα*. Usité de tout temps. M. L. 9395 (vigne et vis).

Dérivé : *uītīus* : de vigne, M. L. 9388 ; *uītīārium* : plant de vignes (Cat., Varr., Col.) ; *uītīcula* : petite vigne, et « vrille », M. L. 9392 (et \**uītīula*, M. L. 9405 a) ; *uītīcīle* : sorte de lisuron, M. L. 9390 ; André, *Lex. a. u.* ; *uītīgīnēs* (Caton, Colum., Plin.), formé sur le type *oleāgīneus* ; il a dû exister un doublet *uītīgnus* (sans rapport avec le composé poétique *uītīgenēs*, Lucr.), conservé dans les langues romanes, M. L. 9393 ; *uītīneus* (Florus 3, 29, 4, peut-être à lire *uītīgnēus*) ; cf. aussi M. L. 9391, \**uītīceus* ; 4501, \**interuītīle* « sorte de clématite ».

Composés pour la plupart poétiques : *uītīcīla*, *uītīcīlō*, *uītīcīlōs*, *uītīfēr*, *uītīgēna* (cf. *άμπελογήνη* qui, du reste, a un autre sens dans Aristote), *uītīsator*, *uītīpārra*.

*uītīs* désigne proprement la « plante à vrilles » ou la « vrille » ; ce n'est que par une restriction secondaire que le mot s'est spécialisé dans le sens de « vigne ». Le mot peut s'apparenter à *uītēō* et n'a pas de rapport avec *uītīum* ; mais l'identité de l'initiale a favorisé le rapprochement.

V. *uītēō*.

*uītīum*, *-i* n. : défaut physique ; *uītīum cum partē corporis inter se dissident* : *ex quo prauitatis membrorum, distortio, deformatio. Itaque illa duo, morbus et aegrotatio, ex totius ualeitudinis corporis conuassatione et perturbatione gignuntur* ; *uītīum autem integrā ualeitudine ipsum ex se cernit*, Cic., Tu. 4, 13, 39. Par suite « défaut » ; en général « faute, vice » ; « violence commise, viol » ; *u. offerre* ou *afferre pudicitiae* (langue des comiques). Dans la langue augurale, « présage ou signe contraire ou défavorable (fourni par un animal qui a des défauts) » ; de là *uītīō cītātūs* (par opposition à *uītēō*). Usité de tout temps. M. L. 9396. Celtique : britt. *gāwīd*.

Dérivés et composés : *uītīosōs* : qui a des défauts, fautif ; vicieux ; *uītīosē* ; *uītīosītās* (Cic., Macr.) ; *uītīō*, *-ās* : vicier, altérer, corrompre ; violer ; *uītīātiō*, *-tor* ; *uītīabilis* ; *praeuītīō* (Ov., Cael. Aur.) ; \**inuītāre*, M. L. 4556. Cf. aussi *uītīlgō*, *uītīperō*.

La concordance avec sl. *vina*, lett. *vaina* « faute » est trop partielle pour enseigner grand' chose d'utile. L'origine et l'histoire du mot sont trop obscures pour qu'il soit possible de déterminer avec certitude le sens premier. Cf. Dorothy Paschall, dans *Trans. of Amer. Philol. Ass.*, 67, 1936, p. 219 sqq.

**ultō, -ās, -āul, -ātum, -āre** : éviter. Sens physique et moral. Suivi du datif (Plaute) ou de l'accusatif (classique). Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *ūtātiō* f. (rare, Auct. ad Her., Cic., traités philosophiques) ; *ūtābilis* (rare, époque impériale) ; *ūtābundus* (Sall., puis T.-L., Tac.). Composés : *dēūtō* (ancien et classique, mais assez rare) ; *ēūtātiō* (Cic., Att. 16, 2, 4) ; *ēūtō, -ās* (classique), d'où *ēūtātiō, ēūtābilis* et *inēūtābilis* (= ἀνέκεψεντος), tous trois d'époque impériale.

Sans étymologie claire, à moins qu'on n'explique *ūtō* comme un fréquentatif de *ūtēō*, ce qui n'est pas exclu, mais les sens diffèrent beaucoup. L'explication par *\*ui-ītāre* (fréquentatif de *eō*) est purement imaginaire ; il n'y a pas de préfixe *ui-* en latin !

**ūtricōs, -ī m.** : beau-père ; mari de la mère qui a des enfants d'un autre lit (classique). Pour le suffixe, cf. *nouerca*. Conservé en roumain et en sarde. M. L. 9400.

Sans étymologie.

**ūtrum**, -ī m. : verre ; guède ou pastel (couleur). *Vi-trum* et ses dérivés ne semblent pas attestés avant la fin de la période républicaine et le début de l'Empire. Il n'y a pas lieu de séparer *ūtrum*, nom du verre, du nom de la plante, celle-ci ayant été nommée à cause de sa couleur vitreuse. Le verre des anciens n'était pas transparent comme le nôtre, mais verdâtre. — Bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9403 et 9402, *\*ūtrium* ; et en celtique : *ir. fuithe?* ; britt. *gwydr*.

Dérivés : *ūtēreus* : de verre (Varr.) ; *ūtēreolus* (Paul. Nol.) ; *ūtērāmen* (Dig.) : objets de verre ; *ūtērārius* (-tri-) et *ūtērāriūs* : verrier (Sén.) ; *ūtērāia f., -iūm n.* : verrerie. M. L. 9398-9399 ; *ūtērēaria f.* : autre nom de la pariétaire (Ps.-Apul., Herb. 82, 6), M. L. 9397, et *ūtēragō* (Orib.) ; *ūtērinus* (Theod. Prisc.), M. L. 9401 ; *ūtēriola* : chalcanthus, vitriol bleu ou vert, sulfat de fer ou de cuivre (Gloss.), M. L. 9401 a ; *ūtērō-sus* : θαλάδης (Gl.).

Sans étymologie. Sans doute emprunté.

**ūtēta, -ae f.** : ruban ou bandelette servant à maintenir la chevelure, ou *l'infula* rituelle. Cf. Rich, s. u. Sans doute ancien terme religieux, d'emploi rare et surtout poétique, mais bien représenté dans les langues romanes. M. L. 9404.

Dérivés : *ūtētās* et *\*ūtētāla*, M. L. 9405.

Le *ū* indique un terme technique ; remplace sans doute un *\*ūtēta*, de la racine de *ūtēō* (v. ce mot).

**Vitula** : v. *ūtētāla*.

**ūtēlāmen, -inis n.** : rejeton, marotte = gr. μόσχευμα (Ambr., Vulg.). Associé à *ūtētāla*, gr. μόσχος.

**ūtētālō, -āris, -ārl : -ari... quod Graeci nouētētālō** (Ambr., Rer. diu. I. XV ap. Macr. 3, 2, 11 ; être en fête à la suite d'une victoire ; Enn., Sc. 52 V<sup>2</sup> : is

*habet coronam uitulans uictoria*. Dérivé de *Vitula*, nom de la déesse de la joie ou de la victoire ; cf. Macr., I. 1. *Hyllus libro quem de dis composuit ait Vitulam uocari deam quae laetitiae praeest* ; *Piso ait Vitulam uictoriā nominari* ; et Suét., Vitell. 1, 2 : *Vitellia quae multis locis pro numine coleretur* ; toutefois, le nom propre *Vitellius* est scandé avec *I.*

Étymologie populaire dans P. F. 507, 12 : *uitulans lac-tans gaudiō, ut partu (pastu, edd.)* *(uitulus)* add. Aug. Sans doute vieux terme rituel, qui a disparu de bonne heure ; peut-être sabin : cf. Suét., I. 1. Dérivé tardif :

**ūtētāla, -i m.** : 1<sup>o</sup> veau ; 2<sup>o</sup> petit d'un animal, poulin, etc. ; 3<sup>o</sup> *marinus*, veau marin, phoque. Ancien (Cat., Agr. 141, 4). M. L. 9406. Celtique : irl. *fíthal, fídl*.

Dérivés : *ūtētāla* : génisse ; *ūtētālinus, uitulinus* « de veau » ; *a carō* : viande de veau ; *ūtētāllus* : petit veau (mieux conservé que *ūtētāla* dans les langues romanes, en raison de la préférence de la langue rustique pour les diminutifs), M. L. 9387 ; *Vitulāria uia* ; *Vitulus*, nom propre ; *Vitellius?* ; *uitellinus*.

On ne saurait séparer le dérivé indiquant l'animal de l'année : skr. *vatsāh* « veau », got. *wiprus* « agneau ». La formation se retrouve dans éol. *ītēlōn*, dor. *ītēlōn* « petit de l'année ». Donc, du groupe de gr. (F)ētōc « année » (v. *uetus*). — L'i, qui ne peut s'expliquer par aucun changement phonétique régulier, relèverait du type expressif (cf. *ūtēgō, uigil*). — L'ombrerie a, de même, *vitū* « *ūtētāla* ».

**Vitumnus, -ī m.** : nom d'une ancienne divinité italique, citée par Tertullien et Augustin, qui le font dériver de *ūtēta*. Sans doute étymologie populaire ; la forme rappelle *Vertumnus*, *Volumnus* (v. ces mots), et le mot doit être d'origine étrusque, mais plus ou moins déformé.

**ūtēperō, -ās, -āul, -ātum, -āre** : trouver des défauts à ; d'où « dénigrer, blâmer, déprécier », etc. Le rapport avec *ūtētāla* apparaît encore dans Rhet. ad Her. 2, 27, 44 : *artem aut scientiam aut studium quodpiam uitēperare propter eorum uitia qui in eo studio sunt...* Ancien et classique, mais à peu près disparu de la langue impériale. Non roman.

Dérivés : *ūtēperātiō, -tor* (presque uniquement cérémoniens) ; *ūtēperābilis* (id.) ; *-bilitēr* (Cassiod.) ; *-tūs* (Serv.) ; *ūtēperō, -ōnis* (Gell., Sid.) ; *ūtēperium* (St. Jér.), M. L. 9407.

**Vituperō** est un composé dont le premier terme est apparenté à *ūtēta*. Le mot appartient sans doute originellement à la langue augurale ; cf. *cur omen mihi uitēperat*, Plt., Cas. 410/411. Pour la formation, cf. *improperō, aequiperō, recuperō*, etc.

**ūtētā, -ūs f.** : cercle, jante. Sans exemple dans les textes en dehors de Marius Victor., GLK IV 56, 17.

Sur gr. *ītētō, v. uieō* ; lat. *ūtētā* serait donc du groupe de *ūtēta*.

**ūtētāla, -ae f.** : furet (Plin.), belette (*mustella*, Gl.). M. L. 9412 ; *ūtētāriūm n.* : endroit où l'on élève des furets. Cf. aussi M. L. 9413, *\*viverrica* « belette », et 9414, *\*viverrula* « écureuil », ce qui, à en juger par les

mots apparentés, serait le sens ancien ; mais les noms de petits animaux sauvages sont mal fixés, cf. *mēlēs, fēlēs*.

Mot expressif qui rappelle des noms de l' « écureuil » : gall. *gūywer* (emprunté à *ūtētāla* selon J. Loth), v. *pruss. neware* ; lit. *vēveris, voverē* ; serbe *vēverica* ; pers. *parvarah*. En somme, des formes à redoublement, de types variés, dont la racine est *\*wēr-* : le germanique a un composé v. angl. *dc-wērna* (all. *Eichhorn* résulte d'une étymologie populaire). La racine pourrait être celle qui figure dans gr. *ēFētēpō* « j'élève » et *alōpā* « balançoire ».

**ūtētā, -is, -xi, -ētum, ufluere** : vivre ; être en vie (vivent « les vivants » opposé à *mōtūi*), passer sa vie ; être de (abl. u. *herbēs, carne*). Ancien, usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 9411.

Dérivés et composés : 1<sup>o</sup> en *ūtētā* : *ūtētās* : vivant (opposé à *mōtūs*, qui lui a sans doute emprunté son suffixe) ; *ūtētās* « les vivants » ; *ūtētām* le vif » ; par suite « plein de vie, vif, ardent (époque impériale). Ancien, usuel et classique ; panroman, M. L. 9420. Composés : *redi-* (v. *reduūm*) ; *sēmī-* ; *semper-ūtētās* = *ūtētās*, *ētētās*.

**ūtēta, -ae f.** : vie (par opposition à *mōs*) et « moyen ou façon de vivre ». Comme le gr. *ūtētā* et son imitation, désigne aussi la « vie humaine, l'humanité » (poésie et prose impériale). Aussi terme de tendresse : *mea uita*. Ancien, usuel et classique ; panroman, M. L. 9385 ; celtique : irl. *ft.* Dérivés et composés : *ūtētās* : vital ; d'où *ūtētāia n. pl.* « les parties vitales » ; *ūtētā capitīs* « les tempes » (Pline, cf. M. L. 9386) ; *ūtētālēr* (Lucr.) ; *ūtētālēs* (Plin.) ; *ētētās, -ās* : priver de la vie (Enn., Acc., repris par Apul.).

*ūtētāsco, -is* (*ūtētāsco*) : prendre vie, s'animer, M. L. 9417 ; *ūtētās* : plein de vie (surtout poétique), M. L. 9415 ; *ūtētādō, -ās* (tardifs) ; *ūtētāx* (poétique, époque impériale) ; *ūtētācīter* ; *ūtētācītās* ; *\*vōtētācītās*, M. L. 9408 ; *ūtētāriūs* où l'on garde du poisson vivant, -ae nāuēs ; *ūtētāriūm n.* : vivier, M. L. 9409, v. h. a. *ūtētāri* ; *ūtētātūs* : vivifié (Lucr.), vivant ; cf. aussi *ūtētānda* « moyens de vivre, nourriture », M. L. 9410, et les composés : *ūtētā-fūcīs* ; *-fūcī*, M. L. 9416 ; *-fūcītō, -tor, -tōrius* (tardifs) ; langue de l'Église), d'après *ūtētātō* ; *ūtētāparūs* (Apul.) ; cf. peut-être *ūtētā* (v. ce mot) ; *ūtētā-ūtētās* *rādīx* « plant vif », terme d'agriculture (Caton, Varr., etc.) ; *ūtētāgītētātā* = *ūtētātō* (Aug.).

*reūtūs* (Sén.) ; *reūtētāsco* (-ūtētāsco) (classique), M. L. 7282-7283.

**ūtētāua, -ae m.** : convive ; *ūtētāuūm* : repas en commun, banquet. M. L. 2201. Étymologie dans Cic., Cat. M. 13, 45 : *bene maiores nostri accubitionem epularem amicorum, quia uitiae coniunctionem habent, coniunctionem appellarent, melius quam Graeci qui hoc idem tum compotationem tum concenationem uocant. Mais sémantiquement tend à se séparer de *ūtētās*. De là : *conūtūs, -āris* (et *conūtūs, -ās*) : banqueter ensemble ; *conūtūtātā, conūtūs* (-āris) « tous deux d'époque impériale » ; *\*conūtūtā*, M. L. 2200.*

*conūtūs, -is* : vivre avec. Attesté seulement à partir de Sénèque ; semble créé sur le gr. *συνέω, συμβούλω*. Mais

Cicéron a déjà *conūtūtā* au sens de « vie en commun », et le fils de Cicéron *conūtūtā*, -*tiō*.

2<sup>o</sup> en *ūtētā* : *ūtētā, -ūs m.* : moyens ou façon de vivre ; régime (classique), M. L. 9315, d'où, tardif, *ūtētālās* et *ūtētālāia, -ūm* (Cassiod., Vulg.), M. L. 9314 ; *ūtētātō, -ās* : faire son régime de, vivoter de (terme de la langue familiale, Plt., Tér.).

La racine est *\*gūeyē-*, *\*gūyē-ō-*, bien attestée dans plusieurs langues : av. *īyātū* (gāth. acc. *īyātūm*, gén. *īyātūs*), *gaya-* « durée de la vie » ; le grec a aor. *ētētāw* « j'ai vécu » en face du présent dérivé *ētētā* « vivre » et *ētētātō* « vie » (*\*gūyē-to-*), formé comme *ētētātō*, etc. Il y avait une forme à élargissement *-u-*, qui est très répandue : skr. *jōdāh* « vivant », v. sl. *živū*, lit. *gūvās*, gall. *byw*, répondant à lat. *ūtētā*, osq. *būvūs* n. pl. *ūtētā* ; skr. *jōtā* « il vit », v. sl. *živētū*, v. pruss. *giava* répondant à lat. *ūtētā*. A la forme de la désinence près, l'infinitif *ūtētātō* répond à véd. *jōdās* « pour vivre ». La guttural de *ūtētā*, *ūtētātō* est secondaire ; elle provient de ce que, en position intervocalique, lat. *u* peut représenter soit *\*w*, soit *\*gʷ*. Quant à *ūtēta*, ce doit être un dérivé de *ūtētā* ; cf. lit. *gūvātā*, v. sl. *živōtū*, gall. *bywyd* « vie » et *ūtētātā*, *senētā* ; toutefois, on ne saurait démontrer qu'il ne repose pas sur un ancien *\*gūvātā* ; cf. gr. *ētētātō* ; osq. *biitām* « *ūtētātō* ». Pour *Vitumnus*, v. ce mot. *Conūtūtā* est formé comme *ētētātō*.

**ūtētātō** : v. *ūtētātō*.

**ūtētātō** : avec peine et « à peine » ; dans ce dernier sens, souvent renforcé de *dūm*, *ūtētātō* ; ou joint à *tan-dēm*. Ancien, usuel et classique. M. L. 9421 et 224, *adūtētātō*. Formes romanes rares.

Sans correspondant. La forme rappelle celle de *mox* ?

**ūtētātō, -ēris, ultus sum, ulcīsēl** (et sporadiquement *ulcīsō* actif, Ennius, Sc. 147 V<sup>1</sup> ; *ulcīsī* passif, Sall., Iu. 31, sans doute d'après *ūtētātō*, qui peut avoir le sens actif « qui s'est vengé de » ou passif « puni »), et de *ulcīsēndūs*, qui a également un double sens ; à *ulcīsēl* se rattache la vieille forme *ūtētō* « *ūtētātō* » de *\*ūtētō* : se venger, absolument et transitif. Dans ce dernier cas, peut avoir pour complément un nom de personne : se venger de quelqu'un (ou aussi : venger quelqu'un) ; ou un nom de chose ; venger une injure : e. g. 1<sup>o</sup> *ut tuos inimicos ulcīsēre*, Plt., Tri. 618-619 ; 2<sup>o</sup> *quos nobis poetae tradiderūt patris ulcīsēndūs causa supīlūm de matre sumpīsse*, Cic., Rosc. Am. 24, 66 ; 3<sup>o</sup> *qua in re Caesar non solum publicas sed etiam priuatas inūtias ultus est*, Cés., B. G. 1, 12, 7. Ancien, usuel, classique. Non roman (cf. *ūtētātō*).

Dérivés : *ūtētātō* (classique, Cic.) ; *ūtētātā* (Vg.) ; *ūtētātō* (Tert.) ; *ūtētātō* (non attesté avant l'époque impériale) ; la prose classique dit *ūtētātō*) ; *ūtētātō* : non venger.

La ressemblance avec irl. *olc* « mauvais » a chance d'être fortuite. Peut-être tiré de *ūtētātō*, mais les sens sont éloignés.

**ūtētātō, -ēris n.** : blessure à vif, ulcère ; plaie (sens physique et moral). Classique. Non roman.

Dérivés : *ūtētātōlūm* (époque impériale) ; *ūtētātō*, -*ās* (classique) ; *ūtētātōtā* f. ; *ūtētātōs* (époque impériale) ; *ūtētātōtātā* (Fulg.) ; *ūtētātātā* f. : marrube,

plante (Ps.-Apul., Herb. 45, 30) ; *exulcerō* (classique) et ses dérivés.

Cf. gr. ἔχω « blessure, ulcère » et skr. *dr̥gah* « hémorroïdes ». De plus, ἔχωντα τραύματα (Hés.) ; ἔχων « je suis blessé » chez Eschyle. V. le précédent.

*ūlex*, -īcīs m. : sorte de romarin (Plin.). M. L. 9034 et 9034 a, \*ūlicinus. Mot méditerranéen, comme *īlex*?

ūlīgō, -īnis f. : humidité naturelle de la terre. Terme de la langue rustique (Varr., Col.; Vg., G. 2, 184 : *at quae pinguis humus dulcique uligine laeta*). Celtique : britt. \*ūlī-ar? V. J. Loth, s. u.

Dérivé : *uliginosus*.

Sans doute apparenté à *ūdūs* (v. *ūuidus*), avec influence des autres mots en *-ligō*, favorisée peut-être par une prononciation dialectale; cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u.

V. *ūmeō*, *ūuidus*; et pour l'échange *d/l* : *lacrumā*, *oleum*, *sōlūm*, etc.

*ūllus*, -a, -um v. *ūnus*.

*ūlmus*, -ī f. : orme, ormeau. Ancien ; panroman. M. L. 9036 ; B. W. s. u. ; germanique : v. h. a. *ulmboum*, all. *Ulme*.

Dérivés et composés : *ulmeus* ; *ulmārius*, d'où *ulmārium* (Plin.) : pépinière d'ormes ; *ulmānus* : situé près des ormes (Inscr.) ; *ulmētūm* (Gloss.), M. L. 9035 ; *ulmitribā* m. : composé hybride plautinien (de *ulmus* et *trībā*) « briseur d'ormes » (celui sur le dos duquel on brise les verges d'orme).

Cf. v. isl. *almr* et le mot celtique représenté par irl. *lem* « orme », etc. (v. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, I, 175).

*ūlma*, -īe f. : avant-bras ; par métonymie, en poésie, le « bras » tout entier : coudeé et brassé. Mot surtout poétique, attesté depuis Catulle ; Pline semble être le seul prosateur à l'avoir employé. Non roman. V. B. W. sous *aune II*.

Le mot appartient à un grand groupe, comprenant des formations diverses, qui sert à indiquer le « coude », l' « avant-bras », la « coudée (aune) », la « brassée », etc. Le groupe *\*-ln-* suppose qu'une voyelle est tombée, en latin, entre *l* et *n*. Les formes les plus proches sont donc, avec *ō*, gr. ὀλένη f., ὀλήν m. « coude » (et ὀλλόντη τοῦ βραχίονος καμπτή, Hés.), et avec *ō*, irl. *ulen*, gall. *elín* « coude, angle », v. h. a. *elina* « aune ». La racine se retrouve, d'une part, dans skr. *arāññā* (et av. *arāñña*) « coude », av. *frāññni* « aune », v. perse *arāññā* « coudée », de l'autre, dans lit. *ūolekūs* « aune », (et v. pruss. *woal̥is*), avec *ō*, et dans lit. *alkūnē*, v. pruss. *alkūnus* ou v. sl. *lakūtī* (russe *lókot'*, slave *lákai* « coude »); le lette à *ēlks* et *elkuóns* « coude », et le grec ὀλαξ̥ πτῆρας (Hés.). Ces mots sont les *ums* de genre masculin, les autres de genre féminin ; aucun n'a le genre neutre : il s'agit d'un organe actif ; le gr. ὀλλόν est sans doute un diminutif.

*ūlpieūm*, -ī n. : sorte d'ail ou de poireau à grosse tête. Attesté depuis Caton et Plaute ; appelé aussi *al-lūm pūnicūm* d'après Columelle 11, 4. Cf. M. L. 9037, \*ūlpicūlūm. Semble un adjectif substantivé. Cf. le gentilice *Vlpius*?

*ūls* prépos. : au delà de. Archaique ; encore dans Ca-

ton, d'après P. F. 519, 1; ne subsiste plus que dans des formules ; ainsi Form. sacra Argeor., cité par Varr., L. L. 5, 50, *uls lucum Facutalem*; et dans *uls et cis Tibērim*. Remplacé partout ailleurs par *ultrā*.

Dérivé : \**ulter*, -īera, -īterum « qui se trouve au delà », opposé à *citer*. Ne subsiste que dans les ablatifs adverbiaux :

*ultrā* adv. prépos. (construite avec l'accusatif) : au delà (de), outre (s'oppose à *citrā*) ; *ultrā quam* « plus loin que, au delà de ce qui ». Usuel et classique. Bien conservé dans les langues romanes. M. L. 9038. Composé tardif : *ultrānundānus* (Apul. ; cf. esp. *oltramar*).

*ultrā* : seulement adverbe. Dans le sens local « au delà, au loin, au large », se trouve seulement dans Plaute, e. g. Am. 320 : *ultrō istunc qui exosat homines!*, et, à l'époque classique, dans l'expression *ultrā citrō*, puis dans le composé tardif et rare *ultrōsum* (Sulp. Sér.). Le sens local étant réservé à *ultrā*, *ultrā* a été employé dans le sens dérivé de « de plus, en outre, par-dessus le marché », e. g. Plt., Pe. 327, et *mulier ut sit libera atque ipse ultrō det argentum*. De ce sens de « par-dessus le marché », on est passé à celui de « gratuitement, sans raison », e. g. Tér., Ad. 594-595, ... *ūta putant sibi fieri iniuriam ultrō, si quam fecere ipsi expostules*; et du sens de « sans raison » au sens, le plus fréquent, de « de soi-même, de sa propre volonté, spontanément » : *cum id quod antea petenti denegasset, ultrō polliceretur*, Cés., B. G. 1, 42, 2. Sur ce sens ont été faits, à l'époque impériale, *ultrōneus* (Apul., Vulg. ; cf. *spontaneus*, *idoneus*) et *ultrōneitās* (Fulg.).

Comparatif et superlatif : *ulterior* : plus éloigné. Se dit de l'espace et du temps ; s'oppose à *citerior* et à *proximus*; d'où les substantifs *ulterius* n., *ulteriōrē*, *ulteriōra*.

*ultrūs* : qui se trouve tout à fait au delà ; le plus éloigné ; le dernier ; cf. *extremūs*; irl. *ult* : « ultima ». De là : *ultima*, -īrum ; *ultimō*, -īs : toucher à sa fin (Tert.) ; *paenultimus*, terme de grammaire, d'où irl. *sa-vant penneult*. S'oppose à *cūnus*. L'osque a *ultimām* « *ultimam* ».

*Vls* est formé comme l'adverbe de sens opposé *cis*; -īs est maintenu sous l'influence de *cis*; pour l'étymologie, v. *ille* et *alius*.

*ulva*, -īe f. : ulve, herbe des marais. Attesté depuis Caton. M. L. 9042.

Dérivé : *ulvōs*.

*ulucus*, -ī m. : hibou, chat-huant (Serv. Vg., B. 8, 55 ; gloss. *uluccus*, *oluccus* avec gémination expressive conservée dans les langues romanes ; cf. M. L. 9038 a). Cf. le suivant.

*ulula*, -īe f. : chat-huant, dont le nom vulgaire est *cauannus* ; cf. Thes. Gloss., s. u. Son cri est de mauvais augure ; de là le proverbe : *homines eum peius formidant quam fullo ululam*, Varr., Men. 539. — Pour la forme, cf. *upupa*. *Vlula* est peut-être un postverbal de :

*ululō*, -īs : hurler ; onomatopée fréquente et ancienne. Se dit des hommes et des animaux. Conservé dans les langues romanes sous les formes *ululāre* et *\*urulācī*. M. L. 9039.

Dérivés : *ululātūs*, -īs m. (usuel ; M. L. 9041) et les formes tardives *ululātō*, *ululāmen*, *ululābilis*. Cf. aussi M. L. 9040, \**ululātor*. La forme *ululāta*, glosée *μελάτηχος*, CGL III 187, 12, semble avoir désigné un poisson. Cf. aussi *ululāge* = gr. ὀλολυγάτη, CIL IV 4112.

Mot imitatif. Cf., sans redoublement, lit. *ulōti* « pousser le cri *ulo-* » et gr. ὠλᾶς « aboyer » (à côté de lat. *latrāre*, etc.). Avec redoublement, le lituanien a *ululōti*, à peu près synonyme de *ulōti*. Skr. *ulukāh* « chouette » rappelle lat. *ulucus*. Les mots skr. *ululi* (*ululli*) et *ulū* sont peu attestés et peu clairs ; skr. *ulū* est mentionné à date ancienne pour désigner un cri rituel et subsiste au Bengale. Cf. aussi gr. ὀλολύχω « je pousse des cris aigus », étr. *hiulū* « chouette ». — La consécution de deux *l* dans *ululāre* est contraire à la phonétique du latin ancien, qui dissimile l'un des deux *l* figurant dans un même mot ; ceci marque le caractère imitatif du mot ; du reste, les langues romanes n'ont pas gardé *ululāre* et, de roul. *urlāre* et it. *urlare* à fr. *hurler* (v. B. W. s. u.), c'est à un *\*urulāre* phonétiquement attendu qu'elles renvoient en général. Cf. *upupa*.

*umber*, -īrī m. : variété de mouton issue du croisement du mouflon et de la brebis (Plin. 8, 199). Forme peu sûre ; est-ce le nom propre *Vmber*? Cf. *Vmber* (cas.), Vg., Ae. 12, 753 ; etc.!

*umbilicēs* : v. le suivant.

*umbō*, -īnis m. : toute pièce faisant saillie sur une surface, surtout ronde ou conique ; d'où divers sens spéciaux dans les langues techniques : bosse de bouclier ; pli de la toge faisant saillie sur la poitrine ; pierre de parement formant le rebord du trottoir ; borne ; coude, etc. Cf. Rich, s. u.

Dérivés : *umbilicus* : nombril ; et par analogie tout objet circulaire, entre autres : 1<sup>o</sup> bout du cylindre autour duquel était roulé un livre ancien (sens calqué de gr. *δυφαλός*?) ; 2<sup>o</sup> tige métallique formant le milieu d'un cadran solaire ; 3<sup>o</sup> sorte de coquillage ; 4<sup>o</sup> u. *Veneris* « nombril de Vénus », plante. Ancien, technique. Panroman, avec des déformations diverses ; cf. M. L. 9045, *umbilicus* et *\*imbilicus* ; M. L. 9044, \**umbiliculus* ; B. W. sous *nombril*. — Dérivés : *umbilicāris* : ombrilic ; *umbilicātūs* : ombrilicé. Comme le nom de l' « ongle », celui du « nombril » affecte souvent des formes populaires : *umbilicus* n'a pas seulement un suffixe de dérivation à *-l*, comme *ungula* (v. *unguis*), mais un second suffixe complexe *\*-iko*, de forme thématique, correspondant à *-ik-*. La forme principale est indiquée par l'indo-iranien : skr. *ndbhīh* « nombril, moyen », av. *ndbā-nazīda-* « le plus proche du nombril », c'est-à-dire « le plus proche parent », cf. lat. *proximus* (véd. *nābhīh* sert aussi à désigner la parenté) ; le dérivé neutre *ndbhīam* signifie seulement « moyeu ». L'iranien a une forme populaire à *\*-ph-* : av. *nājō* « nombril » (pers. *nāj*, *nājya* « de famille ». Le double sens de « nombril » et « moyeu » se retrouve dans v. pruss. *nabis* et en germanique : v. h. a. *naba* « moyeu » à côté de *nabalo* « nombril ». L'élément *-l-* de *umbilicus* se retrouve dans v. h. a. *nabalo*, v. irl. *inblu*, gr. *δυφαλός* ; pour le caractère de cet élément, cf. *ungula* ; v. Chantraine, *Formation des noms*

en grec ancien, p. 246. Le *φ* de *δυφαλός* peut reposer sur *\*ph* ou sur *\*bh*. L'*o* prothétique de *umbilicūs*, qui est exceptionnel, sans doute populaire, est comparable à celui de *unguis* ; dans les deux cas, il se retrouve en grec ; le dérivé *umbō*, qui n'a pas le suffixe *l*, le présente aussi (le sens de *umbō* existe dans gr. *δυφαλός*). Véd. *ndbhīh* et gr. *δυφαλός* ont été largement employés par la langue religieuse ; ceci éclaire sans doute un vers parodique de Plaute, Men. 155 : *Dies quidem iam ad umbilicūm est dimidiatus mortuus*. Les formes aberrantes sl. *pepū* (avec *p* issu de *\*ph*) et lit. *bāmbā* soulignent le caractère populaire que tend à présenter le nom du « nombril ».

*umbra*, -īe f. : 1<sup>o</sup> ombre produite par un corps interposé entre la lumière et la terre ; 2<sup>o</sup> ombrage, place à l'ombre, objet donnant de l'ombre : *umbrae uocabantur Neptunalibus casae frondēas pro tabernaculis*, P. F. 519, 1, et par suite « asile, protection » ; 3<sup>o</sup> ombre, par opposition au corps qui la produit, d'où « image sans consistance, semblant » ; et au pl. *umbrae* « les ombres » des morts ; 4<sup>o</sup> comme le gr. *oxā*, personnage non invité amené par un convive (comme son ombre) ; 5<sup>o</sup> ombre, ombrine, poissons. Ancien, usuel et classique ; panroman, aussi espagnol et portugais. M. L. 9046.

Dérivés et composés : *umbella* et dans les gloses *umbrella* (refait sur *umbra*) : ombrille (Mart., Juv. ; cf. Rich, s. u.) ; M. L. 9049 ; *umbrilla* : *oxāva*, poisson (Gloss.).

*umbrōsus* (classique), M. L. 9050 ; *umbrāculūm* : ce qui donne de l'ombre, ombrage(s), parasol (= *oxācī*), M. L. 9047 ; *umbrātūs* ; *umbrātilis* : qui se passe à l'ombre, retiré (par opposition à *forēnsis*, cf. gr. *oxātropēa*, etc.) ; *umbrātūlūs* (Plt., Tru. 611) ; *umbrātūlūrē* : figurément (St Aug.) ; *umbrātūcē* « en apparence » (Cassiod.) ; *umbrō*, -īs : ombrer (surtout poétique), M. L. 9048, avec ses composés : *adumbrō*, terme des peintres « esquisser » (cf. *oxātropēa*), M. L. 208, d'où *adumbrātō*, *adumbrātīm* ; *in*, *ob*, *prae*, *\*sub*- *umbrō*, M. L. 8045 ; *umbrātō* (tardif) ; *umbrīfer* (poétique).

Le rapprochement avec skr. *andhāh* = av. *andō* « aveugle » et véd. *andhāh* « obscurité » est plausible ; pour le suffixe, cf. lat. *tebērāe*. On a rapproché aussi lit. *ūksnā* « ombre » ; *umbra* serait issu de *\*unks-ra*.

*ūmeō*, -īs, -īre : être humide (surtout poétique).

Formes nominales et dérivés : *ūmor* m. : humidité (abstrait et concret), élément liquide ; liquide en général, humeur. Ancien, classique, usuel ; *ūmidūs* : liquide, humide (s'oppose à *terrēns*) ; *ūmidūtās* (tardif) ; *ūmidūlūs* ; *ūmidō*, -īs (Gloss.) ; *ūmetēs* (anté et postclassique ; formation analogique d'après *fructētūm*, etc. : *-ta loca*), d'où *ūmetētō*, -īs (surtout poétique) ; *ūmetētātō* ; *ūmēsō*, -īs (époque impériale) ; *ūmēfāciō* ; *ūmīfer* ; *ūmīfūs*, -īfīcī ; *ūmōrōsūs* (tardifs).

La graphie sans *h* est la plus correcte ; mais l'étymologie populaire, en rapprochant *ūmor* de *humus*, a doté ces mots d'un *h* adventice ; cf. Varr., L. L. 5, 24 : *humor* *hinc* (scil. ex *humus*)... *Pacuuius* (363 R.) « terra ex *h* alat auram atque auroram *humidam* », *humectām* ; *hinc ager uliginosus*, *humidissimus* ; *hinc uodus*, *uuidūs* ; *hinc sudor* et *udor*. Cf. M. L. 4237, *hūmor* ; 4238, *hūmidūs* ; 4234, *\*hūmīgāre* ; 3012 a, *exhumōrāre* (Cael. Aur.).

Groupe d'origine peu claire, comprenant aussi *ūueō*, *ūuidus* (*ūdus*), *ūlīgō*. On rapproche gr. ὄγρός « humide », qui rappelle arm. *oyc* « frais », et aussi v. *isł* *vokr* « humide ». On partirait de *\*ug-sm-*, ou *\*oug-sm-*, et de *\*e/ooug-w*. On ne saurait tracer une histoire précise.

**umerus**, -i m. : 1<sup>e</sup> épauille (généralement de l'homme, par opposition à *armus*), et quelquefois partie supérieure du bras (ordinairement *lacertus*) ; 2<sup>e</sup> par image, « milieu (d'un objet) », « dos, croupou ou flanc (d'une montagne) » (époque impériale). Ancien, classique, usuel. M. L. 4232, *umerus* (italien, espagnol) ; B. W. *epauille*.

Dérivés : *umerulus* (Vulg.) ; *umerale* n. : manteau militaire, casaque. M. L. 4231, *umerale*.

La graphie avec *h* est aussi fautive que celle de *humor*.

Cf. skr. *dīnsah*, arm. *us* (gén. *usoy*), got. *amsans* (accusatif pluriel) ; ombr. *onse*, *uze* « in umerō ». Le gr. ὄγρος n'est pas clair phonétiquement ; le ἄνθραξ de Théocrate apporte le traitement de *\*-ms-* attendu en lesbien. L'e latin, entre *m* et *s*, n'a pas de correspondants, sauf le *ātēō* ἄνθραξ d'Hésychius, qui ne peut guère être grec et dont l'origine est inconnue.

**umquam** (*unquam*) adv. : à quelque moment, jamais. Adverbe de temps indéfini, correspondant à *usquam* pour le lieu. S'emploie généralement comme *āllus* dans des propositions négatives, interrogatives ou conditionnelles. Usité de tout temps. M. L. 9051, *ūmquam*. Composé : *numquam*, de *ne* + *umquam* « ne... jamais », M. L. 5995 ; cf. *onusquam* ; de la *nōnumquam*, ancien juxtaposé (cf. *nōnūllus*) « quelquefois ».

Juxtaposé de *cum* (*quom*) et de *quam* (cf. *usquam*). Le *qu* initial manque, d'après *ubi*, *unde*, *usquam*, *ut*, parce que la répétition de *qu* était déplaisante.

**uncia**, -ae f. : douzième partie d'un tout (livre, *iugurum*, pied, etc.) ; en particulier, « once », monnaie valant un douzième d'as. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 9052, *ūncia* ; celtique : irl. *unga* ; germanique : got. *unkja*, v. angl. *yne*.

Dérivés et composés : *uncialis* : d'une once ou d'un pouce (Plin., St Jér.) ; *unciarus* : du douzième, *u.* *fēnus* ; *unciātīm* : par once ; *uncia* (Juv. 1, 40).

**sēm-uncia** f. : demi-once ; le 1/24 d'un tout ; *sēmuncidīs* ; *sēmuncidīrus* ; *deunz*, -cis m. : les 11/12 de la livre romaine ; cf. Varr., L. L. 5, 172 ; *deunz*, *dempta uncia* ; *sescunz*, -cis m. et *sescuncia* (*sesconcia*, Inscr.) : une once et demi ; le 1/8 d'un tout ; *sescuncius* ; *sescuncidīs* ; *quincunz*, v. ce mot.

Le nom de l'unité fractionnelle est évidemment dérivé de *ānus* ; et tous les autres s'y rattachent. Il s'agit de termes techniques dont la formation est singulière. Cf. les noms, tous anomaux, des multiples de l'as.

**uncō**, -ās : crier, braire en parlant de l'ours, Carm. Philom. 50. Cf. *onco*.

**uncus**, -a, -um : recourbé, crochu.

**uncus**, -i m. : croc, crochet. Ancien, technique.

Dérivés et composés : *uncinus*, -a, -um et *uncinūs*, -i m., M. L. 9055 ; *uncinulus* ; *uncinātūs* (Cic., Acad. 2, 38, 121), M. L. 9054 ; *\*uncia* « jointure du doigt », M. L. 9053.

**aduncus**, -cō, -ās, M. L. 210, 210 a ; *aduncūtās* (Cic., Plin.) ; *ob*, *red-uncus* ; *inuncō*, -ās : accrocher.

Cf. gr. ὄγκος « crochet », ὄγκή γωνία (Hés.) et, avec un vocalisme *a*- dont la présence de *\*e/o* n'est pas surprenante à l'initiale : ἄγκών « courbure du bras, coude », ἄγκάλος « courbé », ἄγκάλη « courroie, amarre » ; irl. *écaill* « hameçon » (de *ank*-), v. h. a. *ango*, *angul* (même sens) et got. *hals-aggā* « nuque », lit. *ankā* « boucle (d'un noeud) », v. sl. *qotl* « hameçon », skr. *āñkā* « courbure, hameçon, etc. » ; et en latin même *āncus*. Il n'y a de formes verbales qu'en indo-iranien ; la racine devait fournir un présent radical athématique qui n'a survécu nulle part, mais qu'indique la coexistence des deux vocalismes dans skr. *dīcāti* et *dēcāti* « il courbe ». — Ce type athématique justifie la coexistence des formes à *-g*, telles que lat. *angulus*, arm. *ankus* « coin », sans doute v. h. a. *ancha*, *encha* « croc, tibia, talus ». V. aussi les articles *ungulus*, *ungustus* et *ancus*.

**unda**, -ae f. : eau (considérée en tant que mobile ou courante), onde, flot (terme surtout poétique ; v. *aqua*). S'emploie au singulier et au pluriel. A le sens figuré de notre « flots, tempêtes », e. g. Cic., Planc. 6, 15 : *campus aquae undae comitiorum*. En architecture, traduit le gr. *χρυπτόν* « cimaise ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9059, *ūnda*.

Dérivés et composés : *undō*, -ās : être agité (en parlant de la mer) ; ondoyer, onduler ; couler à flots ; employé tardivement pour *abundō*. M. L. 9060 et 9061, *ūndūs* ; *undōsus* (poétique) : aux flots agités, orageux, M. L. 9065 ; *undulātūs* (Varr.) : ondé, ondulé, tiré d'un diminutif *undula* attesté seulement dans Boèce, mais qui subsiste dans des dialectes romans, M. L. 9066-9067 ; cf. aussi M. L. 9064, \**ūndicātē* ; *undātūm*, *undanter* (époque impériale) ; *undābūdūs* (id.).

**abundō**, -ās : déborder ; sens moral « abonder » et « avoir en abondance ». Dans la langue grammaticale, traduit πλεονάω « être en trop », M. L. 52, 53. — Dérivés : *abundē*, *abundanter*, *abundantia*, *abundātō* ; rapproché de *habēre*, dont il apparaît comme une forme renforcée, d'où la graphie fréquente *habundō* et la création tardive de *superabundō* ; *deundō* (rare et tardif).

*exundō*, M. L. 3111 ; *exundantia* ; *inundō*, M. L. 4524 ; *inundātō* ; *reundō* (= *replōtō*) ; *reundanter* ; *reundūtūs*, -ās, M. L. 8406.

Composés poétiques en *undi* : -cola, -flūs, -fragus, -sonus, -uagus.

L'eau, considérée comme un objet, est exprimée au neutre par ombr. *utur* (abl. *unē*), hittite *ωatar*, gén. *we-tēnāš*, gr. *ὕδωρ*, *ὕδατος*, skr. *udakām*, *udnāh*, v. h. a. *wazzar* et got. *wato*, gén. *watins* (chaque groupe germanique a généralisé l'un des types anciens, à *u* ou à *u*). Les noms désignant l'eau en tant qu'être actif sont plus variés. L'indo-européen occidental a pour cela un mot représenté en latin par *aqua*. Mais il a aussi été formé des dérivés de *\*wed*, *\*ud* ; le plus remarquable est le mot slave *voda*, avec suffixe *\*-a*. Le même suffixe se retrouve dans lat. *unda*, avec un suffixe nasal que présente aussi l'autre langue, où les infixes nasaux ont pris un grand développement, le lettico-lituaniens : lit.

*vandū*, gén. *vandeñs*. L'infixe provient sans doute d'un présent non conservé dans ces deux langues, mais que connaît le sanskrit : *undātī* (3<sup>e</sup> plur. *undāntī*) « il se répand de l'eau ». — Irl. *uisce* « eau » (neutre) repose sur un thème en *\*-es* dont il y a trace en sanskrit et en grec : cf. *δωξ*.

**unde** adv. : d'où ; relatif et interrogatif, corrélatif de *inde* ; cf. Cic., Inuent. 1, 20, 28 (*narratio*) *breuis erit si, unde necesse erit, inde initium sumet*. Redoublé, prend une valeur indéfinie : *unde unde* (= *undecumque*). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9062.

Composés : *undique* : de toutes parts (cf. *ubique*) ; *undecumque* : de quelque endroit que ; *undelibet* (tous deux rares) ; *aliunde* (archaïque) : d'ailleurs ; *alicunde* : « de quelque part » ; *nēcunde* : de peur que... de quelque part (T.-L. 22, 23, 10 ; 28, 1, 9) ; *undecunde* (Claud. Mam.) ; \**dē unde*, fr. dont, etc.

La seconde forme constituée comme *unde* est *inde*. Pour l'u de *unde*, v. *ubi*. La formation des adverbes indiquant le point de départ diffère d'une langue à l'autre : skr. *kūtāh*, gr. *πόθεν*, got. *hwapro*. La structure de *inde*, *unde* rappelle celle des adverbes slaves : *tqd*, *tqdē* « de là, inde », *kqdq*, *kqdē* « unde ». Mais on voit mal le rapport avec le type lat. *hīc-c*, *istim*, *illim*.

**undecim** invar. : onze. Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 9063 (*ūndecim*).

Dérivés : *undecimus* ; *undecimātū* : soldats de la 11<sup>e</sup> légion ; *undeciēs* adv. : onze fois ; *undēni* : onze par onze ; *undēnātūs* (St Aug.) ; *undecirēmīs* : à onze rangs de rames (Plin.).

L'i de *undecim* en face de *decem* cadre mal avec l'hypothèse d'une simple juxtaposition, à laquelle contredit aussi l'absence de toute trace d'une forme casuelle de *ūnūs*. Le traitement -im final s'explique dans un élément accessoire ; cf. *enim*.

**ūnēdō**, -ōnis m. (-inis f.?) : arbousier et « arbouse » (Plin., Gloss.), synonyme de *arbutus*. M. L. 9068. Étymologie populaire dans Plin. 15, 98 : *pomum in honorem, ut cui nomen ex argumento unum tantum edendi*. M. L. note l'u bref.

**unguis**, -is m. : 1<sup>e</sup> ongle (de l'homme ou des animaux, d'où « sabot, griffe, serre, ergot », au singulier et au pluriel) ; objet en forme d'ongle ou de griffe : coquillage, grappin, serpette, ongle (partie inférieure des pétales) ; rejeton de la vigne qu'on veut receper ; petite taise blanche à l'œil (cf. fr. « coup d'ongle »). Ancien, usuel ; mais remplacé dans les langues romanes par *ungula*. *Unguis* est un ancien thème en -i : abl. *ungui*, gén. pl. *unguium* ; la forme *unx* des glossaires est sans doute refaite, d'après *δωξ*. La parenté des deux mots était sentie des Latins, et beaucoup d'expressions proverbiales où figure *unguis* ont leur correspondant en grec.

Dérivés et composés : *ungula* : 1<sup>e</sup> corne du pied des animaux, sabot. Panroman. M. L. 9074, et celtique : brit. *ongl* (peut-être emprunté au français) ; 2<sup>e</sup> *ungula caballī* « tussilage, pas d'âne » ; v. André, *Lex.*, s. u. ; *ungulātūs* (tardif) ; *ungella* (tardif) ; *unguella* ; *unguellula* : pied de cochon cuit (Apic., Marc. Emp.) ; *ungulatros* (l. *ungulastros*?) ; *ungues magnos atque as-*

peros *Cato appellauit*, P. F. 519, 27 ; *unguinalis* f. : herbe qui guérit les panaris ; *unguiculus* (ancien et classique) ; *unguiculārium* : δυνατοτήτων (Gloss.) ; *ēxūnīs* : sans ongles (Tert.) ; *exungulō* (Vég.).

Les formes du nom de l' « ongle » diffèrent d'une langue à l'autre, tout en étant évidemment parentes entre elles ; il s'agit, en effet, d'un mot de type « populaire » ; l'indo-iranien a le *gh* populaire en face de *gh* des autres langues : skr. *nakkhā* et *nakhām*, *nakhārah* et *nakhāram* ; persan *nāxun* ; le *x* de gr. *δωξ*, *δωχος* est ambigu et l'u admet diverses explications (comme celui de *δωξ*, v. *noz*). L'u du *gu* de *unguis* ne doit pas appartenir à une ancienne labio-vélaire ; cf. v. sl. *nogūt* et lit. *nagūtis*, v. gall. *eguin* (où il y a un *u*) et v. irl. *inga*. Le germanique a v. h. a. *nagal*, etc., et le lituanien *nāgas*. La prothèse de *unguis* doit avoir un caractère « populaire », comme celle de *umbō*, *umbilicus* ; elle se retrouve dans skr. *āngṛihī* « pied » (pour le sens, cf. lit. *nāgā* « sabot [d'animal] »), v. pruss. *nage* et v. sl. *noga* « pied »). L'o de gr. *δωξ* et le *e* de la forme obscure arm. *etlun* sont prothétiques.

**ungulus**, -i m. : *Oscorum lingua anulus*, F. 514, 28, qui cite un exemple d'une comédie inconnue (Atell. inc. 6 R<sup>3</sup>) et deux de Pacuvius (64 et 215 R<sup>3</sup>). Sans doute mot introduit à Rome par la comédie et qui n'a pas subsisté.

V. *uncus*.

**unguō** (et *ungō* d'après *unx* sur le modèle *iungō*, *iunxi*, -is, *unxi*, *unctum*, *unguere* : oindre, parfumer. Le participe *unctus* a pris dans la langue familière le sens de « élégant », puis « bien garni » (par opposition à *siccus* ; cf. Hor., Ep. 1, 17, 12), « riche, copieux », d'où *unctum* « bonne chère ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9069, *ūngēre*, et 9069 a, \**unglēcāre*. Celtique : irl. *ongā*.

Dérivés et composés : *unguen*, -inis n. : graisse, huile, onguent (archaïque et poétique), avec un dérivé *unguīnūs*. Remplacé par *unguentum* (depuis Plt.), M. L. 9070 ; brit. *ouenn*. Dérivés : *unguentātūs*, d'où *unguentō*, -ās ; *unguentātūs*, souvent substantivé ; *unguentātūs*, -a : parfumeur, parfumeuse ; *unguentātūra* (taberna) : boutique de parfumeur ; *unguentātūm* (aes) : argent pour acheter des parfums ; *ungēdō*, -inis f. (Apul.).

**unguilla**, -ae (Sol.) : boîte à onguents ; *Vnxia*, -ae f. : déesse dél' onction (Arn., Mart. Cap.) ; formation désidérative du type *noxia*, etc. ; *unctō* (ancien et classique) ; *unctō* ; *unctōtūs* : salie de frictions ; *unctus*, -ūs (époque impériale) ; *unctūra* (Cic.), M. L. 9058 ; *unctūs*, -a, -um (Varr.) ; *unctūsculus* (Plt.) ; *unctūtū*, -ās fréquentatif (Plt., Caton) ; cf. aussi *unctōtū*, M. L. 9057 (panroman) ; \**unctūfīcāre*, 9056 a, \**unctōlentō*, 9056 a.

**de-ungō** (? douteux) : conjecture d'Acidalius dans Plt., Pseud. 222 ; *exunguō* (mot de Plt.) : ruiner en parfums, mettre à sec, nettoyer (argot) ; *inunguō*, -is : appliquer un onguent sur ; *inunctō* ; *ob*, *perunguō* et *perunctō* ; *inunctus* : non oint (St Aug.) ; *subunguō* (Not. Tir.), M. L. 8407.

Il ne subsiste des formes verbales claires de la racine qu'en sanskrit et en latin (l'arm. *avcanem* « j'oins » fai-

sant quelque difficulté). Au premier aspect, skr. *andkti* « il oint » (3<sup>e</sup> plur. *an̄jānti*) est à lat. *unguō* ce que *rinakti* « il laisse est à lat. *linquō* : pure apparence, car dans *anākti* la nasale appartient à la racine, et ce n'est que secondairement que les deux formes ont été rapprochées en sanskrit. La racine \**eng-* fournissait sans doute un présent athématique, ce qui explique la disparition presque universelle des formes verbales. Le lat. *unguō* représente un ancien présent athématique à vocalisme *o*, qui, comme *linquō*, etc., est passé au type thématique ; l'ombrien a aussi *umtu* « unguitō ». Les formes *unzi* et *unctus*, auxquelles se rattachent *unctiō*, etc., sont faites d'après le présent ; le sanskrit *aktāh* « oint », de \**ngw-iō*, montre assez que *unctus* doit son vocalisme à *unguō*. — Hors du sanskrit, on peut citer, avec \**n* : irl. *imb*, breton *anann* « beurre », et avec *-on-*, comme lat. *unguen* : v. h. a. *ancho*, v. pruss. *anktan* « beurre ». L'alternance vocalique montre que les trois thèmes en \*-en-, lat. *unguen*, ombr. *umne*, abl. *umne*, irl. *imb* et v. h. a. *ancho*, ont été substitués à un ancien thème radical, dont véd. *an̄jāh* « onguent » est aussi un substitut.

\*ungustus : *fustis uncus*, P. F. 519, 9. Sans autre exemple.

V. *uncus*.

*unicornis* : v. *cornū*. Mot d'époque impériale, traduisant le gr. *μονόκερος* ; a servi à désigner la licorne. Formes romanes savantes. M. L. 9072 ; B. W. s. u. ; britt. *ungorn*.

*uniō*, -ōnis (genre et quantité de l'*u* non attesté en latin ; sans doute masculin) : oignon : *caepam quam uocant unionem rustici*. Col. 12, 10, 1. Demeuré en français et dans certains dialectes du sud, M. L. 9073 ; passé en germanique : \**unja* > v. angl. *gnē*, et en celtique : irl. *uinntiān*, dont la forme semble attester un *ū*. Rattaché ordinairement à *ūnus*, comme le suivant ; l'oignon aurait été ainsi désigné parce que, à la différence de l'ail, il a un tubercule isolé, et la formation serait identique à celle de *terniō*, *quaterniō*, *quiniō* ; mais ce peut être une étymologie populaire (v. B. W. s. u.). Mot dialectal ; le terme courant est *cēpa*, *cēpula*.

*ūniō*, -ōnis m. : perle grosse et de la plus belle eau (cf. Plin. 9, 112, qui dérive le nom de *ūnus* : *dos omnis in candore, magnitudine, orbe, leuore, pondere, haud prompti rebus in tantum ut nulli duo reperiantur indiscreti, unde nomen unionum Romanæ scilicet imposuere deliciae* ; 9, 119 ; et Mart. 12, 49, 13, *grandes, non pueros, sed uniones*). Pour le développement de sens, on peut comparer le fr. « solitaire », qui désigne un diamant qui se porte seul en raison de sa taille et de son poids.

Le nom n'apparaît que sous l'Empire : terme technique ? Peut-être le même mot que le précédent : cf. *pirula* > perle (étymologie toutefois contestée), *cēpula* (de *cēpa*), *cēpolatīs*, nom d'une pierre précieuse (Plin.), et le sens de fr. *oignon* « grosse montre bombée ». Le nom courant est *margarita*, emprunté au grec.

*ūniuersus*, -a, -um (*oinuorsei* = *ūniuersi*, SC Ba. adj. : proprement « tourné tout entier (d'un seul élément) vers ». S'emploie au singulier avec des noms collectifs : -a *prōvinciā*, *terra*. Le pluriel *ūniuersi* « tous ensemble »

(= οἱ δλοι) s'oppose à *singulī*. Le neutre *ūniuersum*, dans la langue philosophique, a servi à traduire τὸ δλον (Cic.) ; in *ūniuersum* « en général » ; *ūniuersē*. M. L. 9074 (mots savants).

Dérivés : *ūniuersitās* (rare ; attesté depuis Cicéron, qui l'a peut-être créé pour traduire δλοτης ; usité après lui dans la langue du droit) ; *ūniuersim* (Naev., Gell.) ; *ūniuersalis* (Quint., Plin. le J.) ; *ūniuersitētē* (Dig.) ; *ūniuersitātē* (Sid.).

*unquam* : v. *umquam*.

*ūnus*, -a, -um (de *oinos*, encore conservé dans les inscriptions anciennes ; cf. *oino*, CIL I<sup>2</sup> 9 ; *oenos*, Cic., Leg. 3, 3, 9 ; et les juxtaposés et composés *noenu* = *nōn* ; *oinuorsei* = *ūniuersi*, SC Ba. ; *oinumama* = *ūnimamma*, CIL I<sup>2</sup> 566 ; *oenigenos* : *unigeniōs*, P. F. 211, 13) : un, un seul, unique — Se décline comme les démonstratifs ; gén. *ūniūs*, dat. *ūni*, sauf au neutre *ūnum*, cf. *alter*. Toutefois, la langue parlée a créé de bonne heure les génitifs et datifs *ūni*, *ūnō*, *ūnæ*. S'oppose à *alter*, à *dū*, en général à tout nombre pluriel ; a servi à désigner l'unité, sens dans lequel il a supplantié la racine \**sem-* (cf. *semel*, etc.) ; et, par contre, dans le sens de « seul », a été éliminé par *sōlus* ou renforcé par lui : *ūnus sōlus*. — Accompagne souvent aussi *idem* : *ūnus atque idem* « un seul et même » ; ou se joint à la négation pour la mettre en valeur, cf. Cic., Bru. 59, 216 : *nulla re una magis oratore commendari quam uerborum splendore et copia* « par aucune chose particulière(men)t plus que par... » ; de là *nēmō ūnus* (cf. *nēmō quisquam*), T.-L. 2, 6, 3. — *Ūnus* peut s'employer au pluriel : *ruri dum sum ego unos sex dies*, Plt., Tri. 129. — A également le sens indéfini de « un quelconque », seul ou joint à d'autres indéfinis : *aliquis ūnus* (= fr. *aucun*, etc.), *ūnus quisque*, etc. De là *ūllus*, cf. plus loin. Panroman. M. L. 9075.

L'utilisation secondaire de *ūnus* pour désigner l'unité, le nombre un, explique que les adverbes et adjectifs ordinaires et distributifs soient empruntés à d'autres racines : *primus*, *singuli*, *semel*.

Dérivés et composés : *ūnā adv.* : ensemble, en même temps. Ablatif féminin ; cf. *extrā*, *infrā*, etc. ; *ūniās* (attesté depuis Varr. = gr. *τύπτης*) : unité, sens physique et moral ; *ūniētē* (Lucr.) : de manière à former une unité ; *ūniūs* : unique (déjà dans Plaute), d'où « sans rival » ; joint à *ūnus* (Cat. 73, 6), à *sōlus* (Lucr. 2, 542, 1078) comme dans notre « seul et unique » ; *ūniō*, -ōnis : unité, union (latin ecclésiastique), d'après *communiō*? — Pour *uniō* « perle » et « oignon », v. ces mots ; *ūniō*, -ōni : unir (époque impériale ; rare), M. L. 9073 a ; *ad*, *co-ūniō* ; *ūnō*, -ōs, -ōre : unifier (Tert.) = *τύπω* et *adūnō*, -ōs, -ōre, M. L. 209 (et *ad ūnum*, 211), comme *adnūllō*, *adūnātiō* ; *coūnō* (= *συντόνω*) ; *ūnōsē* adv. (Pac.).

Le celtique a conservé : irl. *undair* « unāriūm », *uni-* ; britt. *unig* « ūnicus » et *uned*, *undod* « ūnitās, *tātēm* », toutes formes savantes.

*nōn* : v. ce mot.

Nombreux composés en *ūn-*, *ūni-* du type : *ūnanimus*, *ūnanimis*, *ūnanimāns* et *ūnanimitās* ; *ūniceps*, *ūnicolor*, *ūnicornis*, *ūniformis*, *ūnigena*, *ūnigeniōs* ; *ūnimōris* = *μονότροπος* ; *ūnimanus* ; *ūnippetius* (Marc. Empir.)

*ūniuersus* (v. ce mot), etc., souvent d'après des types grecs en *μνω-*.

*Ūnus* figure encore dans les noms de nombre : *unde-* *ūnūs*, *undeūnīgīnī* « dix-neuf », *undeūcentūm*, etc.

De *ūnus* dérive aussi : *ūllus*, -a, -um (gén. *ūllius*, dat. *ūlli*) : adjectif et pronom indéfini « un quelconque, quelqu'un, aucun » ; employé le plus souvent dans des phrases négatives, interrogatives ou conditionnelles, tandis que *aliquis* s'emploie dans des phrases positives. Ancien, usuel et classique.

A *ūllus* se rattachent : *nūllus*, de *ne* + *ūllus* : aucun, nul, personne (en parlant de plus de deux, auquel cas on emploie *ne-uter*). Dans la langue familière, se place en apposition au sujet au lieu de *nōn*, comme négation renforcée : *Philotimus...* *nūllus uenit* « En fait de Philotimus... il n'est venu personne ». Comme adjectif a aussi le sens de « qui n'existe pas » ou « qui n'existe plus, perdu » : *nūllus sum* « je suis mort » (familier), de là « dont on ne tient pas compte, sans valeur, nul » (classique) ; cf. Cic., Tu. 2, 5, 13, *nullum uero id quidem argumentum est* ; et, dans le latin ecclésiastique, les composés : *nūllificō*, -ās « mépriser, tenir pour rien », *nūllificātiō*, *nūllificātiōnē* (Tert.) et *adnūllō* = *τξωθεύω* (Sept.) ; *nūllātēnus* glosé « *nūllā* rationē, *nūllō* modō » (Mart. Cap., Cod. Just.) et *ūllātēnus* (Claud. Mam., Greg.). — *Nūllus* est bien représenté dans les langues romanes. M. L. 5992.

*nōnūllus* : ancien juxtaposé « qui n'est pas nul, quelque » : *nōnūllum periculum est*, Plt., Cap. 91 ; pl. *nōnūlli* : quelques, quelques-uns.

L'ancien nom de l'unité, qui subsiste dans des mots tels que *simplex*, *singulī*, a disparu à l'état isolé. Pour obtenir une expression plus forte, on l'a remplacé par le mot signifiant « unique », de même qu'en celtique, en germanique et en baltique ; cf. irl. *oent*, got. *ains*, v. pruss. *ains*, en grec. *οντός*, *οντός* désignent l'*ū* au jeu de dés ; la formation parallèle, où le sens de « unique » est évident, est représentée par hom. *ο(F)ος* « seul », v. perse *āvā* ; avec un autre suffixe, le sanskrit *ākāh* « seul, un » ; le baltique et le slave ont un autre vocabulaire dans sl. *ino-* « *пово-* » (au premier terme de composés), *ot-īnqđū* « tout à fait » ; lat. *ūnicus* est fait comme v. sax. *ēnag* « seul », v. sl. *inokū* « unique ». L'*ū* abrien. *u. u.* (T. E. II a 6, 8) est contesté ; v. Vetter, *Hdb.*, p. 190.

*ūnātēd*, *ūnētēs* : v. *uacō*.

*ūcōmūm* (*pirum*) n. : poire verte et allongée (Plin. 15, 56). Forme obscure, corrigée en *uoconium*.

*ūoēb* : v. *uox*.

*ūola*, -āe f. : *uolae uestigium medii pedis concavum, sed et palma manus uola dicitur*, P. F. 511, 3. Rare dans les textes, mais a dû s'employer dans la langue parlée, comme le prouve le proverbe *nec uola nec uestigium exstat*. — Sur le rattachement de *inuolō* à *uola*, v. ce verbe.

Sans correspondant exact. Le rapprochement de *av. gava* « mains (des êtres mauvais) » et de gr. *γάλων* « courbure » est de peu de profit.

*ūolēnum* (*uolēnum*) : -l. n. et masc. *uolēmi*, *χολονυμός* ; *ūolētēs* (*Gloss.*) : sorte de grosse poire ; cf. Vg.,

G. 2, 88 : *nec surculus idem | Crustumis Syriisque pīris graibusque uolēmis*. — Mot gaulois d'après Servius, qui note ad loc. : *graibus uolēmis, magnis* ; *nam et in uolēma ab eo quod manū implant dicta sunt, unde et in uolēla dicimus* (cf. *uola*). *Volēma autem Gallica lingua bona et grandia dicuntur*. — Peut-être identique au superlatif osque *uolēmon* « optimum » ; l'*o* serait dû à un faux rapprochement avec *uola*.

Cf. le groupe de *uolēo*?

*Volēnus* (*Vul-*) : -l. m. : Vulcain, dieu du feu ; dérivés : *Volēnīus*, -a, -um ; *Volēnālis* ; *Volēnālia*, -ium. A dû s'employer comme nom commun (cf. déjà l'emploi du mot dans Plt., A. 341, *quo ambulas tu qui Volēcanum in cornu conclusum geris?*), et par là a subsisté dans quelques formes romaines. M. L. 9462.

Nom de divinité dont l'étymologie est indéterminée. Une origine étrusque n'est pas exclue : cf. *Velya*, *Volca* dans les gentilices étrusques (Schulze, *Lai. Eigenn.*, p. 377).

*ūolgus* (*uulgus*) : -l. m. et n. : la foule, le vulgaire, le commun du peuple. — Les deux genres sont attestés ; le masculin semble plus rare et archaïque ; mais bien souvent la distinction est impossible à faire. Le neutre développe peut-être la nuance collective ; cf. Zimmermann, *Glotta* 13, 238 sqq. Niedermann a pensé à une influence de *pecus* au sens de « foule stupide ». Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uolō* adv. : communément, généralement ; *uolāris* (et *uolāriūs*, populaire, sans doute refait sur le pl. n. *uolāria*) ; *uolāriter* ; *uolāritās* (tardif) ; *uolgiuagus* (Lucr.) : qui erre à l'aventure ; qui se livre au vulgaire (= *πανθημος*) ; *uolō*, -ās : répandre dans la foule, propager, divulguer ; *ūensū obsēnō* « prostiuter » (cf. *uictum uolgo quaerere*, Tér., Hau. 447, et l'expression juridique *uolō concepti*, Dig. 1, 5, 23) ; *uolātōr* (Ov.) ; *uolātūs*, -ās (Sid.) ; et les composés : *di*, -ē, *in*, *per* (d'où *peruolōtēs*, *prō-uolō*).

Sans correspondant connu, ce qui n'est pas surprenant pour un mot ayant ce sens. Le skr. *ārāgāh* « division, groupe » est loin pour le sens.

*ūolnus* (*uul-*, -ēris n. : blessure, sens physique et moral. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés : *ūolnusculum* (tardif et rare ; d'après *τραυμάτων?*) ; *ūolnerāriūs* : de blessure : -m *emplastrum* ; *ūolnerāriūs* : chirurgien ; *ūolnerō*, -ās ; *ūolnerātiō* (classique), -tor (tardif), -tiūs, -tic(i)us ; *ūolnerābilis* (Cael. Aur.) et *inuolnerātūs*, *inuolnerābilis* (gr. *τραυμάτων?*) ; *conuolnerō* (époque impériale). — Composés, poétiques et rares : *ūolnifer*, *ūolnificus*, -fico.

Le groupe *-l-* aboutissant normalement à lat. *ūll-*, on admet que quelque élément s'est amputé entre *l* et *n* de *ūolnus* ; mais on ne sait lequel. On rapproche gall. *gweli* « blessure » (à côté de v. irl. *fuil* « sang », *fuili* « blessures sanglantes »), v. isl. *valr* « morts sur le champ de bataille » et v. h. a. *uol* « défaite », v. sax. *wōlian* « abattre », lit. *pelys* « mort », v. pruss. *ūlīn* (de \**wālīnt*) « combattre », hittite *walb-* « battre, frapper », sans doute hom.-att. *ūlāh* « blessure » (de \**fołaz?*) ; le dérivatif à vocalisme *a* et à *ll* (gémination expressive) *ūallesit* appartient sans doute à ce groupe (v. ce mot).



ot technique et populaire. M. L. 9442, 9470. — Diminutif : *uoluula* (Naev. et Apic.). Le rapprochement avec skr. *gárbhā* « matrice » (que Benveniste rapproche de gr. *θέρα*) et « fōtus », δέλφις « matrice », etc., ne serait établi que si l'on sait sur l'antiquité de la forme *uolba*, ce qui n'est pas (elle figure dans l'édit de Dioclétien). Et l'on n'a pas d'autre étymologie claire.

**Volumnus**, -I m. ; **Volumna**, -ae f. : divinités protectrices de l'enfance, citées par St Augustin, Ciu. D. 4, 1. Probablement à rapprocher de l'étrusque *Velimna*, lat. *Velmineo*, v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, p. 258 sqq. Le attachement à *uolb* n'est qu'une étymologie populaire, mais qui a pu influer sur les attributions de ces dieux (cf. *Saturnus*).

**uoluō** (dissyllabe ; la prononciation trisyllabique est ardue et artificielle), -is, *uolui*, *uolūtūm*, *uoluere* : rouler, faire rouler (causatif) ; rouler dans son esprit (fréquent et classique). Attesté depuis Pl. ; panroman, sous cette forme ou sous des formes dérivées. M. L. 9443.

Dérivés et composés : *uolūta* : volute, bande roulée en spirale du chapiteau ionique, cf. Rich, s. u. (gr. θελη ou κάλυψη), M. L. 9439 a ; *Volumna* : déesse qui recouvrira les épis de leur enveloppe (St Aug.) ; *uolūtūm* adv. (rare, tardif) ; *uolūmen* : rouleau, repli (sens général) ; en particulier : rouleau de papyrus sur lequel était écrit un ouvrage ou une partie d'ouvrage, livre ; *euolue uolūmina* (usuel et classique). Les sens pris par le mot dans les langues romanes se rapportent au sens général ; on trouve à basse époque *uolūmen* au sens de « corps, objet, volume », M. L. 9436 ; *uolūminōs* (Sid.) : qui s'enroule, tortueux.

*uolūra* (*uolūre* n. ; *uolūris*, d'où le pl. *uolūrcēs*, Col.) : pyrale ou rouleuse, chenille qui s'enroule dans les feuilles de la vigne (Plin.), dite aussi *conuolūlus* ; cf. aussi *inuolūlus*. Pour le suffixe, cf. *inuolūrum* : enveloppe.

*uoluō* f. (et *uoluulus*, CGL V 398, 54, confirmé par les langues romanes, M. L. 9447) : autre nom du *conuolūlus* « liseron », dit aussi *\*uolūculum*, M. L. 9435 et *uolūcrum*, v. André, *Lex.* s. u. ; *uolūbilis* : qui roule, ou qui tourne vite ; d'où « rapide » (en parlant de la parole) ou « changeant » (u. *cāsūs*, *fortūna*) ; *uolūbiliter* ; *uolūbilis* (classique).

Cf. aussi M. L. 9444, \**vōlōtūcāre* ; 9445, \**vōlōtā*, \**vōlōtā*, *vōlōtālāre* ; 9446, \**vōlōtārē*, *vōlōtārē*.

*uolūō*, -as : fréquentatif-intensif dé *uoluō* « rouler à plusieurs reprises » (sens physique et moral). Employé souvent au médio-passif *uolūtārī* « se rouler » (en parlant d'animaux : *in lūō*, *in puluere uolūtārī*) ; Pline emploie absolument le participe *uolūtāns*. Dérivés : *uolūtārum* : bauge, bourbier, M. L. 9440 ; *uolūtātō* (classique) ; *uolūtātūs*, -ūs m. (Plin.) ; *uolūtābundus* (Cic.).

*Voluō* et *uolūtā* ont fourni des composés à préverbes : *aduoluō* ; *circuoluō*, -*uolūtō* ; *conuoluō* ; *conuolūlus* m. « liseron » et « ver coquin » ; et *conuolūtor* : tournoyer ; *deuoluō* : faire rouler d'en haut (quelquefois synonyme

de *dēcītō*), M. L. 2615 ; *euoluō*, *euolūtīō* ; *inuoluō* et *inuolūrum* ; *inuolūmen*, -mentum, *inuolūtō*, *inuolūlus*, \**inuolūtō*, M. L. 4540, 4539 ; *ouoluō* ; *peruoluō* et *peruolūtō* ; *prōoluō* ; *reuoluō* et *reuolūbilis* (poétique, époque impériale) ; *reuolūtō* (tardif), M. L. 7284, et \**reuolūtārē* ; \**reuolūtāre*, 7283 a, b ; \**reuolūcāre*, 7285 ; *sub*, *super*, *trāns*-*uoluō*.

Il y a eu un présent en -u- que conserve arm. *gelum* « je tords » et que supposent hom. θυνθεῖς « tourné » et le causatif got. *afwaltwjan* « ἀποκυλεῖν ». Sans l'élargissement -u- : v. sl. *valiti* « rouler » et, sans doute, arm. *glem* (de \**gōleye*?) « je roule » et v. irl. *fillim* « je tourne », v. h. a. *cellar* « rouler ». Les formes verbales grecques sont peu claires ; mais le substantif lat. *uolūcra* a un pendant grec dans le nom d'instrument : θυντρόν « enveloppe, étui », cf. skr. *varūtrām* « vêtement de dessous », dont le f initial est attesté par γέλουτρον : θυντρόν θῆγουρον (Hés.) (forme hébétienne ?) ; cf. aussi hom. *{F}θελέξ*, par exemple, la formule I 466 = Φ 448, Ψ 166 ελάθεος (F)έλωκας βούς, ou *{F}ελισθέμενος* (ainsi Θ 340 et Σ 572), et l'on a les gloses : γεληχη θελέξαι συνελήσαι, c'est-à-dire θελέξ.

**uolup** : neutre d'un adjectif \**uolupis* « agréable », conservé chez les comiques dans l'expression fixée *uolup* (et) est « il m'est agréable, ce m'est un plaisir » (l'existence de *uolup* comme substantif dans Enn., A. 242 est très douteuse).

Dérivés : *Volupia* f. : déesse du Plaisir (Varr., L. L. 5, 164).

*uoluptās* : plaisir (opposé à *dolor* ; cf. Cic., Fin. 1, 11, 37, traduisant le gr. θελούν) ; sens abstrait et concret, d'où *uoluptātēs* « les plaisirs ». Souvent dans un sens érotique. Ancien, usuel, classique. Non roman. Dérivés : *uoluptābilis* (Plt., d'après *optābilis*) ; *uoluptātūs* (et *uoluptātūris*) : voluptueux (ancien et classique) ; *uoluptuōs* (époque impériale) ; *uoluptuōsē* ; *uoluptātūs* (Fronton) ; *uoluptūfīs* (Apul.).

On pense au groupe de *uolb* ; le -p- évoque l'élargissement de gr. *{F}θελοπαι* « j'espère » ; mais ici l'élargissement serait plus complexe ; v. Benveniste, *Formation*, p. 155.

**uomica** : v. *uomō*.

**uomis** (et, d'après les autres cas, *uōmer*), -eris m. : soc de charrue ; cf. Rich, s. u. Ancien et usuel. M. L. 9448 et 9450, \**vōmēra*.

Sans correspondant exact, comme il arrive d'ordinaire aux termes techniques. Les mots les plus voisins sont v. pruss. *wagnis* contre (de charrue) et v. h. a. *waganso* « soc », gr. θφντης θννης, θπτρον ; θφντης θπτρον. Gr. θννης « soc de charrue » est un terme populaire, à n géminé, peut-être du même groupe.

**uomō**, -is, -ul, -itum, -ere : vomir (absolu et transitif), rejeter. Ancien, usuel et classique. Sens propre et figuré. M. L. 9449.

Dérivés et composés : *uomicā* f. : 1<sup>e</sup> vomissure (sens figuré) ; 2<sup>e</sup> abécès, accumulation d'humeur ou de pus rejeté par le corps. Sans doute féminin de *uomicis* ; -a, -um (d'où \**vōmīcāre*, M. L. 9451) ; *uomicis* ; *uomītō* f. (classique), -tor m. (Sén.) ; *uomītōrīs*, d'où

*uomītōria* n. pl. « dégagements par où s'écoulait la foule dans un théâtre », cf. Rich, s. u. ; *uomītūs*, -ūs m. (ancien) ; *uomītō*, -as, itératif, M. L. 9452.

**uomāz** (Sid.) : sujet à vomir. Composés poétiques ou techniques : *uomīfīs*, *uomīflūs* (Cael. Aur.) ; *ignī-uomus* (Lact., Venant., Fort.).

Composés : *con*, *dē*, *ē*, *prō*, *re-uomō*.

La racine, qui était dissyllabique, fournissait un présent radical athématique représenté par skr. *vdmiti* « il vomit », en face de *vāntā* « vomir » ; ce présent a été remplacé en lituanien par le dérivé *veniti* « je vomis » (inf. *vōmītī*) ; avec un causatif *vōmītī* et en latin par le thématique *uomō*. — Parallèlement, le grec a une forme sans *u* initial : *γέλω*. Forme nominale en germanique : v. sl. *vaema* « mal de mer ».

**uopisēs**, -I m. : jumeau qui survit après l'avortement de l'autre ; cf. Plin. 7, 49 : *uopisēs appellabāt a geminis qui retenīt utero nascerentur, altero interempto abortu*. Conservé seulement comme cognomen. L'I est attesté par des apex. Sans étymologie. Même formation que *cornisca* ?

**uorō**, -as, -ul, -ātūm, -ātūm, -ātē : avaler, engloutir ; cf. Cic., N. D. 2, 47, 122 : *animalium alia uorant, alia mandunt*. Sens propre et figuré. Ancien, usuel et classique. Mais tend à être remplacé par le composé d'aspect déterminé *deuorō*. Non roman.

Dérivés et composés : *uorāx* (classique), M. L. 9454 a ; *uorācītē* ; *uorācītās* (époque impériale) ; *uorāgō* : gouffre, abîme (sens physique et moral, e. g. Cic., Sest. 52, 111, *gurges et uorāgo patrimonii*), M. L. 9454, d'où *uorāgīnōs* ; *uorātō* ; *uorātūs*, -ūs m. ; *uorātīna* f. « taverne, cabaret » et « gouffre » (ces trois derniers tardifs), cf. *lātīna* ; *carni-uorūs* (Pline, d'après *σαρκοφράγος*) ; *omniuorūs* (id.), composés savants imités du grec ; cf. le type *θημόβορος*. Une forme simple de *uorūs* avec gémination expressive se trouve dans la glose *uorri* : *edaces*.

*deuorō* (classique et usuel), M. L. 2616 ; dérivés tardifs : *deuorātō*, -trīs, -tōriūs ; *deuorātīō* ; *deuorābīlīs* ; *trānsuorō* (Apul.) ; *trānsuorātō* (Cael. Aur.).

La racine dissyllabique *\*gērōs-*, *\*gērēs-* « avaler » fournissait un aoriste radical qu'a conservé gr. *θερῶν* dans de rares formes de la langue épique et un parfait dont *θερῶντα*, *θερῶντα*, sont les représentants ; l'arménien a un aoriste *keray* « j'ai mangé » en face de *utem* « je mange ». Pour le présent, il a été recouru à des dérivés comme gr. *θερῶντα* ou lit. *geriū* (inf. *gerītī*) « j'avale » ou à des formes thématiques : skr. *girdī*, v. sl. *trē*. Le latin a le dérivé *uorārē* (sans doute *durātī*), comme un certain nombre de formations en -ē, type *ē-dūcārē*. Par suite de son sens, la racine admettait en indo-européen beaucoup de formes intensives et expressives entraînant des dissimilations de r ou l ; d'autre part, les formes à vocalisme zéro admettaient en partie le timbre u pour la voyelle accessoire ; ainsi s'expliquent lat. *gurūs* et *gurūs* (ce dernier à redoublement « brisé »). Et il y a, en dehors de toute dissimilation, des formes à l (cf. le cas de *stēlla* en face de gr. *στέφη*) : lat. *gula*, *glutus* (v. ces mots).

**uōs** (gén. *uestrūm*, *uestrī* (*uōs-*), dat. abl. *uōbīs*, acc. *uōs*), pronom de la 2<sup>e</sup> personne du pluriel : vous ; cor-

respondant à *tū* du singulier. Le génitif est emprunté à l'adjectif possessif *uester*, *uestra*, *uestrum* (*uōster*) « votre » (le passage de *uester* à *uester* s'est réalisé vers 150 av. J.-C. ; l'o doit être bref dans *uester*) ; la langue archaïque emploie *uostrūm*, *uostrārum* à côté de *uestrūm*. Renforcé de -met : *uōsmēt*, *uōsmētīpsī*, ou de -pte, cf. P. F. 519, 30 : *uōpte pro uōs ipsi Cato posuit*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9455 et 9279, *vester*, \**vōster*.

V. l'article *nōs*. Cf. skr. *vāh*, av. *vd*, v. sl. *vy*, v. pruss. *wans*. Le latin n'a rien gardé du groupe de lit. *jūs*, etc. Les formes céltiques sont tout autres que les formes latines. Le pronom de 2<sup>e</sup> personne du pluriel a des formes diverses suivant les langues ; le latin a, comme le slave, beaucoup simplifié.

**uōued**, -ēs, *uōul*, *uōtōm*, *uōuēre* : faire un vœu, vouer ; *uōtōm* *uōuēre*, *solvēre* ; par image « souhaiter, désirer » (langue impériale). Ancien, usuel et classique. Non roman.

Dérivés et composés : *uōtōm* : 1<sup>e</sup> vœu, promesse ou offrande solennelle faite aux dieux, en échange d'une faveur demandée ou accordée ; par suite « souhait exprimé, désir » ; 2<sup>e</sup> vœux prononcés lors du mariage, mariage (Apul., Cod. Just.), M. L. 9458, céltique : irl. *mōit* ; et M. L. 9456, \**vōtāre* (non dans les textes) « vouer » ; *uōtōtūs* (classique) ; *vōtīfī*, M. L. 9457 ; *uōtōtūtās* (Inscr.) ; *uōtōtārē* (poésie impériale) : -a *cnōvōeūd* : vouer ensemble (SC Bac., d'après *cnōvōd*) ; *deuouēd* : vouer entièrement aux dieux (souvent avec un sens péjoratif), vouer aux dieux infernaux ; consacrer (sens propre et figuré) ; *deuōtōs* : brit. *diaryd* ; *deuōtītās* (cf. *tabella deuōtōnīs*) ; *deuōtōs*, -as (archaïque et postclassique), M. L. 2617.

Ombr. *vufētēs* (*uōtōs*), *vufētū* (*uōtōtūm*) montrent que le premier u- de *uouēd* est un ancien \**vō* et le second une ancienne aspirée. Ceci posé, le rapprochement avec véd. *vāghāt* « faisant un vœu, sacrifiant » est justifié. Cf. aussi arm. *gog* « dis ». — Le rapprochement avec gr. *θōχουμ* « je prie » est appuyé par le sens et favorise celui avec gāth. *aogādā* « il a dit », d'une racine indo-iranienne \**augh-*. Racine du vocabulaire religieux.

**uōx**, *uōcīs* f. : voix, organe actif de la parole (d'où le genre animé, féminin comme *lāz*, *prez*, *uis*, etc.) ; au pluriel sens concret : « sons émis par la voix », cf. Cic., de Or. 3, 57, 216, *omnes uocēs, ut nerui in fidibus, ita sonant ut a motu animi quoque sunt pulsae...* ; « paroles, mots », sens qui s'est étendu secondairement au singulier. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 9459.

Dérivés et composés : *uōculā* f. : faible voix ; inflexion, ton de la voix (d'où *uōculātō*, intonation) ; cf. \**vōculārē*, M. L. 9430) ; *uōcālīs* : doué de la voix (opposé à *mytūs*) ou de la parole, sonore, subest. *uōcālīs* f. (sc. *lātēra*) : voyelle ; *uōcālīs* (bas latin) m. pl. : chanteurs. — M. L. 9427, *uōdālīs* ; *uōcālītās*, trad. de *σόφωτα*, Quint. 1, 5, 4 ; *sēmiuōcālīs* : à demi pourvu de la voix (Varr., Vég.) ; subest. *sēmiuōcālīs* f. : semi-voyelle.

*aequiuocēs*, *ūniuocēs*, *plūriuocēs*, adjectifs tardifs de la langue grammaticale, faits sur des modèles grecs.

*uociferor, -ōris* (et *uociferō*, Varr., T.-L.) : crier, *vo-cifērō* et les dérivés *uociferatiō* (Cic.), *-tor, -tus, -is*; *uocificō, -ās* (Varr., Gell.) ; *uocifer* (Claud.).

Cf. aussi M. L. 9428, \**vōcīnārē*, logoud. *abboginare*. *uōō, -ās* : appeler; nommer; invoyer; inviter. Ancien, usuel et classique. M. L. 9428 a. Fréquent dans l'expression juridique *in iūs uocare*, où apparaît encore la valeur juridique comme la valeur religieuse est maintenue dans *iuocō*; de la *uocatiō* « citation en justice » et les composés *aduocātus* « celui qui assiste l'appelé en justice » (emprunté par l'osque : *ak-katus* n. pl. « aduocātī »); *aduocatiō* « assistance »; *prōuocō* « faire appel », *prōuocatiō*, termes techniques de la langue du droit.

Dérivés et composés : *uocābulum* : façon d'appeler ou moyen d'appeler, nom; nom (par opposition au verbe *uerbum*), d'où irl. *focal* (qui peut représenter aussi *ātarōs* (Hes.) avec *a* et *ph* sans doute expressif); v. aussi *uocālis* ou *uocāla*; *uocābilis* : sonore, vocal (Gell.); *uocāmen* : synonyme rare de *uocābulum*, peut-être créé par la poésie dactylique, cf. Lucr. 2, 657; *uocatiō* : citation en justice (cf. plus haut); invitation (Catulle); appellation (langue de l'Église), d'où *uocātor* (époque impériale), *uocātorius*.

*uocātus, -ās* m. : appel, invitation; *uocātūus* : [cā-sus] « le vocatif », trad. du gr. *χλητος*; *uocātūe*.

*uocatiō, -ās* : avoir l'habitude d'appeler, donner le nom de (diminutif familier).

Composés : *aduocō*; *aduocātus* m. (cf. plus haut), M. L. 226 et 225 (*aduocātō*); iirl. *abhoide*; *aduocātō*; *uocō* (= *āuertō*); *āuocātō*; *conuocō*; *conuocātō*; *ēuocō*, spécialisé en particulier dans la langue militaire au sens de « appeler des troupes, faire des levées »; *ēuocātō* « appel aux armes » et « appel en justice »; *ēuocātus* m. « vétérain rappelé au service militaire et muni d'un grade », d'où « gradué »; *ēuocātor*, *-tōrius* (*ēuocātōrius* : mandat du prince, citation); *ēuocātūus*; *iuocō*; *-uocātō*, dont la valeur religieuse est nette; *prōuocō* « appeler les dehors, provoquer, faire appel (cf. plus haut) », M. L. 6793 b; *prōuocātō*, *-tor, -tōrius*; *reuoocō* « rappeler » et « rétracter, révoquer »; *reuoocātus* et *irreuoocātus*; *reuoocāmen* : rappel (Ov.); *reuoocātō* (classiq. e), *-tor, -tōrius* (époque impériale); *seuocō, -ās*.

De *uocātus* : *iuocātūus* : non appellé.

La racine \**wek-* était en indo-européen celle qui indiquait l'émission de la voix, avec toutes les forces religieuses et juridiques qui en résultent. Le nom racine *uōō* a en indo-iranien un correspondant, qui a une valeur religieuse : skr. *vāk* (avec *a* généralisé), av. *vāxš* (acc. *vāx̄m*, mais gén. *vādō*); Homère a *ōta*, *ōpō*, *ōti*, avec *ōsā* pour nominatif; *ōta* est conçu comme une personne, B 93, *ω* 413; tokh. *A wak*, B *wēk* « voix » (féminin); v. pruss. *wackis* « Geschrei » (Voc.) est dans un contexte qui montre qu'il s'agit de « cri de guerre »; le dérivé arm. *gōdēm* « je crie » s'applique à un cri puissant; cf. *conuicium*. — Le thème neutre en \*-es- de skr. *vācah* « parole », gr. (F.) *ētōc*, n'est pas représenté en latin. Les thèmes verbaux de type archaïque, comme le présent véd. *ōvākti* « il parle », le parfait véd. *vāvāka* (3<sup>e</sup> plur. *ūcūh*), l'aoriste skr. *vōcōd-* = av. *vācāda* = gr. (F.) *ēntē*, ne le sont pas davantage. — Le latin n'a qu'un verbe dérivé *uocāre* dont le *c*, au lieu du *qu* attendu,

indique l'influence du nominatif *uōō*, mais qui a gardé le vocalisme *o* brief; des formes semblables se trouvent en vieux prussien, notamment *wackūtēi* « locken » et *perwūkāu* « berufen » (avec *o*); lat. *uocāre* a conservé, surtout dans les formes à préverbale, beaucoup des anciennes valeurs politiques et religieuses. Cette valeur se retrouve dans ombr. *suboco* « inuocō », *subocau(u)* « inuocātōne ».

*ūpiliō, -ōpiliō, -ōnis* m. : berger (Plt., As. 540; Vg.). — Cf. *ouis*.

*ūpupa, -ae f.* : 1<sup>e</sup> *upupa*, oiseau; 2<sup>e</sup> pioche ou pic; 3<sup>e</sup> biberon (Muscio). Ancien; formes romanes diversément altérées (*ūpupa*, etc.). V. B. W. s. u.; M. L. 9076; germanique : v. h. a. *witu-hopfa*. Pour la forme, cf. *ulula*.

Le grec *a*, avec un vocalisme différent, *ētōph*, et aussi *ātarōs* (Hes.) avec *a* et *ph* sans doute expressif; v. aussi *ūpupa* ou *ūpula*. Onomatopée, de type populaire, de forme mal fixée. 1

*urbs, urbīs* (gén. *urbīum*) f. : 1<sup>e</sup> ville (par opposition à *arx*, à *rūs*); 2<sup>e</sup> la ville par excellence, Rome (cf. *ētōtū* en grec et M. L. 9078). Usité de tout temps, mais supplanté dans les langues romanes par des représentants de *ciūtās* et de *ūilla*.

Dérivés et composés : *urbānus* : de la ville (opposé à *rūsticus*); par suite « poli, fin, spirituel » = *ātētōc*; *urbānīs* = *ātētētēc*; *urbānē* = *ātētētēc*; et *inurbānus, inurbānē*; *pseudourbāna* (*aedificia*) : hybride gréco-latine « qui copie la ville » (Vitr.); *urbīcūs*, adjetif de l'époque impériale, formé sur *rūstīcūs*; d'où *urbīcāriūs* (Cod. Theod., Just.); *urbīcūla* (Gloss.); *suburbānus* : de banlieue, de faubourg; *suburbānītās*; *suburbīum* : faubourg; *suburbīcāriūs*; *amburbānus*, *amburbānē* (*hostia*); cf. P. F. 5, 3; Serv. B. 3, 77, comme *ambarūalis*.

*urbi-capus* (Plt.; cf. *πτολιτορθος*); *urbi-cremus* (Prud.), *-genus*, *-gena*.

Sans doute emprunté. Il n'y a pas en indo-européen un nom de la « ville ». Le groupe de gr. *πtōtēc*, etc., signifiait « citadelle ».

*urceus* (*urceum*, Cat., Agr. 13, 1), -ī m. : vase à anses, pot; cf. Rich, s. u. Ancien, technique. M. L. 9080, *ūpōtēs*. Céltique : iirl. *orc*; got. \**aurkjus*.

Dérivés : *urceolus* (et *urceolum*, Gloss.; *orce-*, *orcī-*, *urci-*), M. L. 9079, *urceolus* et *urceola* (als. *erkle*); *urceolāris* : *u. herba* : parfitaire, M. L. 9078 a; *urceolātēs* (*Patr.*).

Mot technique, sans doute emprunté; inséparable de gr. *πtōtē* « terrine ». Mais la nature du rapport ne se laisse pas préciser. Cf. *orca* et *urna*.

*urēō, -ās, -āre* : crier (en parlant du lynx, Suét., An-thol.). Une variante *hīrēō* a subi l'influence de *hīrcus*.

*ūrēdō* : v. *ūrō*.

*urgeō, -ēs, ūrāf* (rare), *urgērē* : serrer de près, presser (transitif et absolu : *nīl urget* « rien ne presse », Cic., Att. 13, 27, 2; joint à *premere*, *instārē*, Cic., Agr. 1, 5; 15; de Or. 1, 10, 42); poursuivre; de là *urgēns* « urgent » (tardif), *urgēnter*. Pas de substantifs dérivés. Ancien,

usuel, classique. A peine représenté dans les langues romanes. M. L. 9083.

Composés : *ad, ex, in, per, sub, super-urgeō*, tous rares, pour la plupart d'époque impériale, et savants.

On rapproche des verbes de sens divergents, mais conciliables : got. *wrikā* « poursuivre », gr. *ēp̄yō* (de \**ēp̄yō*) « j'enferme », skr. *ordjati* « il va de l'avant », lit. *perkiū* « je serre ensemble », v. sl. *ot-uridz̄* « j'ouvrirai », etc. Possibilités; mais rien n'est exactement démontrable. Le latin aurait un *-r-* représentant i.e. *ur* au lieu de *r*. Forme peu sûre.

*urica* : v. *eruca*.

*ūrina, -ae f.* : urine; par extension « liquide séminal » (Juv. 11, 170). Terme technique. M. L. 9085 (mots savants); B. W. s. u.; *ūrindīs* « d'urine » et subst. *ūrīnal* n. « urinal ».

*ūrīnō, -ōris* : *i est mergi in aquam*. Varr., L. L. 5, 126; *ūrīndō* « plongeur ». Rare, technique.

Alors que le substantif *ūrina* s'est spécialisé dans le sens de « urine » (peut-être sous l'influence du gr. *ōs-pov*), le verbe *ūrīnō* a gardé le sens ancien de « plonger dans l'eau » et l'acte d'uriner s'est exprimé par *meiō*, *mingō* ou le verbe \**pissō*.

On ne peut comparer directement gr. *ōpēwō* « j'urine », qui a dû commencer par *F*, à en juger par les formes *τōpōv*, *τōp̄ōtēa*, *τōp̄ōtēs*, et dont on rapproche le groupe de gr. *ētōp̄ō* « rosée », etc. S'il y a parenté, elle est lointaine. Cf. peut-être le groupe de skr. *vār*, *vāri* « eau », *tokh. A wār* « eau », qui est éloigné.

*ūrīum, -īnā* : *ūtīm uūtīm laūtānd est, si fluēs amnīs lutūm importēt, id genūs terrāe urīum uocānt*, Plin. 33, 75. Sans doute mot étranger, ibérique?

*ūrīna, -ae f.* : urne, vase à col étroit et à corps renflé qui servait à divers usages : urne à liquides, urne cinérale, urne à voter; unité de capacité équivalant à la moitié d'une amphore; v. Rich, s. u. Rattaché par l'etymologie populaire à *ūrīnō*; cf. Varr., L. L. 5, 126. Ancien, usuel. M. L. 9086.

Dérivés : *urnula, -ae*; *urnālīs?* : d'une urne, d'où *urnīla* n. pl.; *urnārium* : desserte; *urni-fer, -ger* (poétique).

Sans doute de la même famille que *urceus*; v. ce mot.

*ūrō, -īs, ussī, ūstūm, ūrērē* : brûler, sens propre et figuré; physique et moral. Ancien, usuel et classique. Peu représenté dans les langues romanes. M. L. 9081.

Dérivés et composés : *ūrēdō* f. : 1<sup>e</sup> démangeaison; 2<sup>e</sup> niole ou charbon, maladie des plantes (classique); *ūrīgō* f. : démangeaison, prurit (cf. *prūrīgō*, époque impériale); *ūtīs* (époque impériale), M. L. 9094 a; *ūstōr* : brûleur de cadavres; *ūstrīna* et *\*ūstrīnārē*, M. L. 9096 a; « flambe »; *ūstūra* (basse époque), M. L. 9097 a; *ūstūrō, -īs* (Prud.).

*ūstīa, -āf* : cinabre brûlé; *ūstīcīs* : bistro (terre de Sienne brûlée); *ūstīlāgō* : 1<sup>e</sup> inflammation (*ūtātāxā*, Sept.); 2<sup>e</sup> chardon sauvage (Ps.-Apul.); *ūstūlō, -ās* (déjà dans Catulle; *ambustūlūtūs* dans Plt., Rud. 770), synonyme de *ūrērē*, bien représenté dans les langues romanes, M. L. 9097; *ūstītāt* : fréquenter comburit (Gloss.).

*ūspīam* adv. : quelque part. Adverbe de lieu, de sens identique à *quōpiām* et *usquam*. Attesté depuis Plaute, employé par Cicéron (œuvres philosophiques et correspondance, non dans les discours); rare à l'époque impériale, où on le rencontre surtout chez les archaïsants. N'est guère usité que dans les phrases négatives, conditionnelles ou interrogatives.

Composés de *ūrō* : *adūrō* : brûler extérieurement, M. L. 212; *adustīō* (époque impériale); *ambūrō* : brûler autour; le sens du préverbé s'affaiblit à partir de Cicéron et le verbe marque alors l'achèvement de l'action, comme *comb-*, *per-ūrērē*; *ambustīō*. C'est de *ambūrō*, coupé *am-būrō* (d'après *am-plexor*, etc.), qu'a été tiré un substantif *bustum* et un verbe *\*būrērē*. Le latin aurait un *-r-* représentant i.e. *ur* au lieu de *r*. Forme peu sûre.

Le présent *ūrō* répond à gr. *ēbōw* et skr. *ōpāmī* « je brûle », et *ustus* à skr. *up̄tāh* « brûlé ». Le germanique a des formes nominales : v. isl. *ysia* « feu », *usli* « rendre brûlante », etc. Le verbe expressif *ustulārē* est formé comme *postulārē*.

*ūrūs, -ī m.* (et *ursa, -ae f.*) : ours, ourse. Le féminin est surtout poétique; à l'imitation du grec, il sert à désigner des constellations, la Grande et la Petite Ourse. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 9089, *ūrūs*; céltique : *brīt. ors*.

Dérivés : *ūrūsīnūs*; *ūrūsīriūs* : gardeur d'ours (Inscr.).

Noms propres : *Vrsō, Vrsulūs, -la, -sāciūs*.

Cf. skr. *īkṣāh*, av. *arōsō* (et pers. *xīrs*), arm. *arj* (gén. *arjōy*), gr. *ēp̄tōs* et *ēp̄tōx*, iirl. *art* (cf. gaul. *deae artōnī*). Le mot est remplacé par des mots nouveaux en germanique, en balte, en slave, par suite d'interdictions de vocabulaire.

*ūrtīca, -āf* : ortie, plante; et ortie de mer, zoophyte. Mis en rapport, par étymologie populaire, avec *ūrō* par les Latins; cf. CGL V 255, 8 : *urtīca generā sunt duō, masculūs et femīna; masculūs si tangatur ustulātūs*; mais on attendait *\*ustīca*. Les formes romanes supposent *ūrtīca* avec *ū*, M. L. 9090. Ancien (Plt.). Panroman.

Dérivés : *ūrtīcētūm* (Gloss.); *\*ūrtīcūlū*, M. L. 9091. Nom de plante, sans étymologie.

*ūrtīcēs, -āf* : chenille du chou. Cf. Thes. Gloss., s. u. — V. *ūrūca*.

*ūrūm, -ī n.* : auroch. Mot germanique, cité pour la première fois par Cés., B. G. 6, 281.

*ūrūum, -ī n.* : mancheron de la charrue (= *būra*). Technique, cité par Varron; demeuré en sarde. M. L. 9092.

*ūruō, -ās, -āre* : *-are est aratō definire*, Dig. 50, 16, 239, § 6; cf. F. 514, 22 : *ūruat Ennīus in Andromeda significat circumdat, ab eo sulco qui fit in urbe condenda uruo aratī, quae fit forma simillīma uncīni curationē buris et dentis, cui p̄aefigūrū uomer*. L'abrév. de Festus à la forme *ūruat* : *circumdat*. Sans doute dénomnatif du précédent. Osq. *ūruvū* « curua »? (Cipp. Abell., l. 30).?

*ūspīam* adv. : quelque part. Adverbe de lieu, de sens identique à *quōpiām* et *usquam*. Attesté depuis Plaute, employé par Cicéron (œuvres philosophiques et correspondance, non dans les discours); rare à l'époque impériale, où on le rencontre surtout chez les archaïsants. N'est guère usité que dans les phrases négatives, conditionnelles ou interrogatives.

*Vspiam* est à *quispiam* comme *usquam* à *quisquam* ; le suivant.

**usquam** adv. : même sens que *uspiam* et *quōquam*. Plaute emploie indifféremment *usquam* ou *quōquam* avec les verbes de mouvement : Cap. 456, *ne quoquam perdem/erferat sine custode* ; Mo. 857, *equidem haud usquam pedibus abscedam tuis*. — *Vspiam, usquam* n'ont, en effet, pas *ubi* au premier terme et semblent formés de *us-*, issu de *\*ut-s*, élargissement de *ut*, et des particules indéfinies *-piam* (de *pe* + *iam*) ; *-quam*. Le sens premier est donc « en quelque façon, d'aucune manière », sens du reste bien attesté, cf. Plt., Tri. 336, *qui quidem nusquam per uitrum rem confregit atque eget*, sur lequel s'est développé le sens de « quelque part, en quelque endroit », par une extension naturelle qui favorisait en outre l'existence de *quōquam*, dont la langue tendait à rapprocher *usquam*. D'abord plus fréquent que *uspiam*, mais ne semble plus employé après le 1<sup>er</sup> siècle.

Composé : *nusquam* de *ne* + *usquam* « nulle part ». *V. ut et quam.*

**usque** : s'emploie absolument ou joint à d'autres particules, adverbes ou prépositions, pour marquer la continuité d'un mouvement dans le temps ou dans l'espace, envisagé dans son point de départ ou dans son point d'arrivée : *usque ab (ab... usque), usque ex, usque in inde, hinc; usque ad (ou ad... usque), adhuc; usque in (et in... usque); usque eō, usque quō et quousque; usque dum, usque dōnec, usque quod; usque quāque*. Le sens est celui d'un indéfini « en tout endroit, en tout temps », puis « toujours ». A l'époque impériale, par extension de constructions telles que *usque Romam* (Cic.), où *Romam* était considéré comme « dépendant », de *usque*, *usque* a été employé comme préposition avec le sens de « jusqu'à », e. g. Just. 7, 1, 4, *imperium usque extreemos Orientis terminos prolatum*.

*Vusque* n'est pas séparable de *usquam* ; pour la forme, cf. *quisque*, *utique*.

**ustillagō** : v. *ūrō*.

**ūsurpō** : v. *utor*.

**ut**, et forme renforcée *ūti* (*utei*) ; la forme ancienne *ūta* (correspondant à *īta*) figure aussi peut-être dans *ālīta*, conservé par P. F. 5, 15 : *ālīta antiqui dicebant pro aliter, ex Graeco ἀλλος transferentes. Hinc est illud in legibus Numae Pompili* (15) : « *Si quisquam ālīta faxit, ipsos Ioui sacer esto* » et dans *ūtinam* de particule appartenant à un thème de relatif interrogatif-indéfini signifiant « comment » et en quelque manière, comme (cf. la synonymie de *ut* et de *qui* dans les souhaits : *qui illum di omnes perdunt*, Plt., Men. 451, et *ut illum di perdant*, Naev., Com. 19). A pour corrélatif *īta* dans les groupes *īta... ut ou ut... īta* « ainsi... comme », qui servent souvent à introduire des phrases comparatives ; à *īta* peuvent se substituer des synonymes : *sic* (de là *sicut, sicut*) ; peut être redoublée pour renforcer le sens indéfini : *ut ut* « de quelque manière que », ou accompagnée de particules généralisantes comme le pronom indéfini lui-même : *ūtūcumque* « de quelque manière que » et « de toute manière » (cf. *quiscumque*) ; *utique* « en tout cas », souvent avec valeur restrictive « tout au moins » (cf. *quisque*), quelquefois

« spécialement » (T.-L.) ; ou d'une forme d'adjectif ou de verbe, g. e., *ut puta* « par exemple », proprement « compte (ou « songe à ») en quelque sorte ». — *Vt* « comme » a servi également à introduire des phrases causales ou explicatives, soit seul, soit accompagné : *pro eō ut* « dans la mesure où », *perinde ut* ; avec un substantif : *ut cynicus* « en qualité de cynique », Cic., Tu. 5, 33, 92 ; *ut est captus hominum* « étant donné ce qu'est l'intelligence humaine », Cic., Tu. 2, 27, 65 ; de là *ūtōpe* « comme il est possible », *ūtōpe quī* « comme il est possible à quelqu'un qui » : *satis nequam sum, utōpe qui hodie amare incepī*, Plt., Rud. 462 ; *utōpe cum*.

Enfin, comme le gr. *ἄς* dans *ἄς τέλοτα* et comme *īta, ut* a pu servir à indiquer le temps ou le lieu : *ut, ut primum, statim ut, ut... tum, etc.*, e. g. Plt., Am. 203, *principio ut illo aduenimus, ubi primum terram tetigimus* ; Cic., Q. Fr. 2, 3, 2, *qui ut perorauit, surrexit Clodius* ; et, avec sens local (rare), poétique et peut-être à l'imitation du grec, Cat. 11, 2, *sīue in extremos penetrabat Indos | titus ut longe resonante Eoa | tunditur aqua* ; et aussi 17, 10.

*Vt*, en qualité de particule indéterminée, accompagnait souvent des subjonctifs de supposition (d'où *ut* « à supposer que », *quod ut īta sit*, proprement « les choses seraient-elles ainsi de quelque manière », Cic., Tu. 1, 21, 49), de possibilité ou d'intention : *īta milites instruxit ut hostium impetum sustinere possent* voulait dire originairement « il rangea ses soldats ainsi ; ils pourraient d'une manière ou d'une autre supporter le choc de l'ennemi ». La langue a tendu à considérer cet *ut* ainsi employé comme une conjonction subordonnante qui introduisait le subjonctif, ayant le sens de « pour que, afin que, que ». *Vt* a donc servi à introduire des complétives après les verbes marquant l'effort, *cūrāre, dare operam, facere ut*, la demande, le souhait ou la crainte, la possibilité, l'éventualité : *fit, accidit, sequitur ut, etc.* Par une extension nouvelle, *ut, īta ut (tantus, tot, is... ut)* a servi à introduire des propositions marquant une conséquence d'un fait précédemment accompli, « de telle sorte que », e. g. Cic., Verr. 2, 4, 42, 91, *eos deduxi testes et eas litteras deportauit ut de istius facto dubium esse nemini possit*, « j'ai produit de tels témoins, et j'ai ramené de telles lettres que personne ne peut (et non : ne puisse) douter... ». — Il s'est constitué ainsi deux conjonctions qui, dans l'emploi, n'avaient plus rien de semblable : 1<sup>o</sup> *ut* « comme », avec une série de sens dérivés, mais voisins, et où le mode, là où un verbe était exprimé, était l'indicatif ; 2<sup>o</sup> *ut* « afin que, de sorte que », où le mode était le subjonctif. Le même développement se trouve en grec pour *ἄς*, qui a tous les sens de *ut* latin.

Outre les composés de *ut* cités plus haut, on trouve encore : *ūtinam* (cf. *quisnam*) : particule accompagnant un souhait relatif au présent, au passé ou à l'avenir « puisse-t-il arriver que ; plaise, plût aux dieux que ; que ne... » ; et, avec *ut* comme second terme, *sicut, uelut, prout, praeut*, anciens juxtaposés dont les deux termes ont tendu à se souder.

*Vt*, malgré la fréquence de son emploi en latin, est à peine représenté dans les langues romanes (cf. M. L. 909 a), qui ont recouru à des formes plus pleines. Déjà, dans la Cena Trimalchonis, *ut* au sens de « comme », restrictive « tout au moins » (cf. *quisque*), quelquefois

est remplacé généralement par *quomodo, quenadmodum* ; e. g. *solebat sic cenare quomodo rex*, 38, 15 ; *quomodo dīcunt*, 38, 8.

Le *t* final de *ut* suppose qu'il s'est amui une voyelle finale, -a à en juger par *īta* et *ālīta* ; cette voyelle subsiste, altérée, dans *uti-nam, uti-que* et dans *utei, utī* (de \**ūta-i*). En regard, l'osco-ombrien a *osq.*, *puz*, *ombr. puz-e, pus-ei, pus-e*, donc un ancien \**qut-s* qui se retrouve dans lat. *uspiam, usquam, usque*. Le radical \**kʷu-* est celui qui figure dans *ūbi*, etc. (v. ce mot). Le suffixe apparaît en indo-iranien sous la forme non expressive *-ti* dans skr. *īti* (v. *īta*) et avec *-th-* expressif et forme pleine de la voyelle dans *gāth. iōā* « ainsi », véd. *ītād* (avec gémination expressive). La forme attestée par *osq. puz* et lat. *us-quam* résulte de ce qu'un -a final était susceptible de s'amuer en indo-européen. L'emploi d'un radical \**kʷu-* doit être une innovation italique : cf. skr. *kāthā* et *gāth. kāthā* ; mais, à côté de *kātha*, l'Avesta a une forme, sans doute secondaire, *kubā* « comment », d'après *kubā, kubra*, etc. Le modèle était fourni par *iōā*, puisque, en face de *kubā*, il y avait *iōā* « ici » ; c'est, de même, *īta* qui a dû fournir le modèle de *ut(a)*, en face de *ībi, ubi*.

**uter, utra, utrum** : pronom interrogatif indéfini « lequel des deux » et « celui, celle des deux qui, que » ; peut s'employer aussi au pluriel ; cf. Cic., Q. fr. 2, 11, 4, *sed utros eius habueris libros — duo enim sunt corpora — an utrosque nescio. Quelquefois, renforcé de -ne, e. g. Hor., S. 2, 2, 107, *uterne | ad casus dubios fidet sibi certius, hic qui... | an qui*... | cf. *quine, quōne*. — Le neutre *utrum*, qui servait à annoncer une alternative proposée à un interlocuteur, e. g. Plt., Ru. 104, *sed utrum tu masne an femina es?* ; Mo. 681, *uidendumst primus utrum eae uelintu an non uelint*, est devenu par là une conjonction introduisant le premier terme d'une interrogation double (M. L. 9103) ; l'ablatif *ūtō* est devenu un adverbe local « auquel des deux endroits ». — Cf. aussi \**utrim*, adverbe local conservé dans *utrimsecus* (Aetna 593). Ancien, usuel et classique. Mais, ayant perdu le sens du suffixe \**tero-*, la langue a tendu à effacer la distinction entre *uter* et *quis* ; la confusion existe dès l'époque classique et plus encore sous l'Empire. Non roman.*

Composés : *neuter q. u.* ; *uterque, utraque, utrumque* : chacun des deux (cf. *quisque*, dont *uterque* est le comparatif, l'un et l'autre (singulier et pluriel) ; *utroque* « de part et d'autre, des deux côtés » (*utroqueversum*) ; *utrasque* (Cass. Hem.) ; *utrimque* (*utrinque*) ; *utrimquesecus* « des deux parts » ; *utercumque* ; *utra, utrumcumque* : qui que soit des deux qui (classique) ; *uterlibet* ; *uteruīs* : qui vous voulez des deux ; n'importe lequel des deux ; *utribū* (*utrobi, utribi*) : dans lequel des deux endroits, dans celui des deux endroits où (archaïque et langue du droit impérial) ; *utribūque* (*utrobi*).

Enfin, les deux termes juxtaposés *alter uter* « l'un ou l'autre » ont tendu à se souder et le dernier élément seul s'est décliné : *alteruter, alterutra, alterutrum*.

Les formes osques et ombriniennes reposent sur \**kʷo-* à l'initial : *osq. pūtūrōspid* « utrique », *ombr. podruhpē* « utroque », etc. Ceci concorde avec les formes des autres langues pour l'interrogatif-indéfini se rapportant

à deux notions envisagées séparément : skr. *kātarāh*, av. *kātarō*, lit. *kātrās*, gr. *πότερος*, got. *kwaþar*. Comme celui de *ut, usquam*, l'*u* de *uter* est donc analogique ; mais, ici, il est propre au latin, et non pas commun à tout l'italique. Ici aussi, le point de départ se trouve dans le parallélisme de *ībi, ubi*. La forme à *i* qui a servi de point de départ survit dans *īterum* (v. ce mot).

**uter, utris** m. (n. pl. *utriā*, Luc. Inc. 91 ap. Non. 232, 36 ; gén. *utriū*, Sall., Iu. 91, 1) : outre. Ancien, technique. M. L. 9102.

Dérivés et composés : *utriārius* : porteur d'eau (langue militaire) ; *utriculus* : petite outre ; *utriculārius* : fabricant d'outres, *utriclarii fabri*, CIL XIII 1934 ; v. B. A. Müller, Glotta 9, p. 202 sqq. ; *utricum* ; *utriscum* (Gloss.) ; *utricida*, composé formé plaisamment par Apulée d'après *pāricida*. Cf. aussi M. L. 9100, \**ūtēlum*.

Le rapprochement avec gr. *ἄσπλ* « vase à eau » est séduisant. Il s'agit peut-être d'un emprunt qui aurait passé par l'étrusque.

**uterus** (*uter*, Caec. ap. Non. 188, 11 ; *uterum* n. dans Plt., Turp., Afr. ap. Non. 229, 27) : -ī m. : ventre ; en particulier « partie du ventre où se trouve le foetus, uterus ». Ancien et classique.

Diminutifs : *uterculus, utriculus* (Pline) ; adjectif : *uterinus*.

On pense naturellement à skr. *uddram* « ventre », gr. *ἄσπος* γαστήρ (Hés.), v. pruss. *weders* « ventre ». Mais ceci n'explique pas le *t*. Les mots de ce groupe ont des formes « populaires » instables, ainsi qu'il a été noté sous *uenter*.

**utique** : v. *ut*.

**ūtor, -eris, ūsus, sum, ūti** (ancien \**ūtor* encore attesté dans les graphies *ōeti, oetier* = *ūti*, *ōtīle* = *ūtīle*, fournis par les inscriptions anciennes ou les vieux textes de lois, e. g. CIL I<sup>2</sup> 756, 6 et 8 ; 586, 9 ; Fest. 288, 25 ; quelques emplois passifs de *ūtor*, cf. Nov. ap. Gell. 15, 15, 4) : user, faire usage de, se servir, employer. Complément à l'ablatif-instrumental (classique) et aussi, à l'époque ancienne, à l'accusatif, d'où l'expression *dare ūtēdum* (*aliquid*), qui est encore dans Cicéron et Ovide.

— *ūtor* a aussi le sens dérivé de « avoir des rapports avec », e. g. Cat., Agr. 143, 1, *ūlīca uicinas aliasque mulieres quam minime utatur* ; « avoir à sa disposition, jouter de, avoir » : *patre usus et diligenter et dūi*, Nep. Att. 1, 2. Ancien, usuel, classique. Non roman ; remplacé par \**ūsāre*. M. L. 9093.

Dérivés et composés : *ūtīlis* et *ūtībilis* (archaïque) ; *ūtīliter* ; *ūtīlītās* : utilité (abstrait et concret) ; *ūtītās* « services » ; *ūtīlītās* « inutile » et « contraire à l'utilité, nuisible » ; *ūtīlītēr* ; *ūtīlītās* (rare, mais classique) ; *ūtēnsilis* : dont on peut faire usage ; n. pl. *ūtēnsilīa* « ustensiles ». Mot, semble-t-il, de la langue parlée (Varr., Col., T.-L.) ; non strictement classique. M. L. 9101, *ūtēnsilīa, \*ūtēnsilīa*. Dérivé : *ūtēnsilitās* (Tert.).

**ūsus, -ūs** m. : « usage » et « utilité ». S'emploie avec *esse* dans l'expression *ūsus est (alicui aliquā rē)* « il y a profit à quelqu'un avec quelque chose » ; cf. Plt.,

Pseud. 50, *argento mi usus inuento siet*, devenue synonyme de *opus est* ; cf. le développement de sens de gr. χρήσις, χρήσθαι ; *usus fructus*, expression asyndétique désignant le droit d'usage et de jouissance d'un bien dont on n'est pas propriétaire (par opposition à *mancipium*, cf. Lucr. 3, 971) : *est ius alienis rebus utendi fruendi, salua rerum possessione*, Dig. 7, 1, 1.

De là *usūfructuārius* : usufruitier, terme juridique (Gaius, Dig.). — Cf. aussi *usū capiō* : « prendre par usage ». Ancien juxtaposé dont les éléments ont tendu à se souder. Terme de droit, auquel correspond un substantif *usūcapiō*, -ōnis : *est dominii adeptio per continuationem possessionis anni uel biennii; rerum mobiliū anni, immobiliū biennii*, Ulp., Fgm. tit. 19. — Sur *usūcapiō* ont été faits *usū-recipiō*, -*receptiō* (Gaius).

*Usus* est demeuré dans les langues romanes (M. L. 9099), qui en ont tiré un dénomination : *fr. us* (remplacé par *usage*), *user* ; B. W. s. u.

Dérivés : *usūalis* et *usūrius*, tous deux tardifs ; *usuārius* subst. m. : usager, usufruitier (termes de droit).

*Usūra* : usage (ancien et classique). Spécialisé dans la langue du droit au sens de « profit retiré de l'argent (prêté) », « intérêt, usure », M. L. 9098. De là *usūrārius* « dont on a la jouissance » ou « qui porte intérêt », irl. *usuire* ; *usūrula* (Gloss.).

*Usūto* : usage. Rare, non classique, usité seulement dans des locutions toutes faites : *usūtō esse, usūtōnī grātiā; usūbilis* (CGL II 597, 63, *usibile, bonum*) ; cf. M. L. 9094.

*Usūtātūs* : d'un fréquentatif *usūtor* (Gell. 10, 21, 2 ; 17, 1, 9), et *usūtō* non attesté en dehors de la glose *usūtō* : χρῶπατ, CGL II 479, 17, à la fois de sens actif et passif : 1<sup>o</sup> qui se sert de ; 2<sup>o</sup> usité, usuel (sens le plus fréquent) ; *usūtātē*. Souvent confondu avec *usūtātūs*.

*Usūrōpō*, -ōs : prendre possession par usage. Terme de droit, qui peut-être s'est employé d'abord de celui qui prenait une femme (*rapere*) sans passer par des noces légitimes ; cf. Gell. 3, 2, 12 sqq. S'est appliqué ensuite à toute espèce d'objets dans le sens de « s'approprier, prendre possession ou connaissance de », puis « usurper » ; et par affaiblissement « faire usage de, employer », e. g. *ū. uōcem* « employer un mot » (cf. *nūncupō*) ; de là l'emploi dans le sens de « surnommer » (cf. *perhibēri*) ; e. g. Cic., Off. 2, 11, 40, *Laelius is, qui Sapientis usurpatur*. — Dérivés : *usūrpātō* (classique) ; *usūrpātōr*, -trix (tardifs), -ōrius ; *usūrpātīus* ; *usūrpābīs*.

Composés : *abūtor* : 1<sup>o</sup> « in usum consumere », dit Non. 76, 27, définissant *abūsa* « in usum consumpta ». C'est sans doute le sens premier, cf. *absūmō*, etc. ; par suite « user complètement de », e. g. T.-L. 27, 46, 11 : *exēundūm in aciem abūtendumque* (= tirer tout le parti possible) *errōre hostiū* ; 2<sup>o</sup> détourner de son usage, abuser, mésuser.

Dérivés : *abūsūs*, -ūs m. : 1<sup>o</sup> emploi de choses foncibles (opposé à *usūs*), cf. Don., Andr. Prol. 5 : *usū est ager, dōmus, abūsūi uīnum, oleum, et cetera huius modi* ; 2<sup>o</sup> abus (sens rare), M. L. 55 ; *abūsō* : 1<sup>o</sup> terme de rhétorique traduisant le gr. κατάρρησις ; 2<sup>o</sup> abus

(langue de l'Église) ; d'où *abūsōr* (langue de l'Église) ; *abūsiūs* (tardif) ; *abūsiū* (Quint.) ; *cōtōr*, calque de συγχρόμαι (Vulg.) ; *deutōr* (Corn. Nep., Eum. 11, 3, douteux) ; *exūtōr*? un participe *exūssum* au sens de *abūsum* « déposé complètement » est quelquefois admis dans Plt., Tri. 406 ; mais le texte est douteux, et sans doute faut-il lire *exūctum*. Cf. aussi \**adūsō*, -ōs, M. L. 215.

L'existence de la diptongue est confirmée par osq. *ūtītīuf*, nom : sg. « \*ūsīō », pélign. *oīsa* « ūsā » (casnar oīsa aītāe)? Mot italien, mais dont aucune étymologie claire n'est connue.

*Ūua*, -ae f. : 1<sup>o</sup> raisin ; et grappe de raisin. Se dit, par extension, d'autres fruits ou baies, de forme semblable au raisin (*ūua amōmi*, *laurī* ; *u. agrestis*, *canīna*, *coruīna*, *lupīna*, *tamīnia*), ou de la grappe que forme un essaim d'abeilles ; 2<sup>o</sup> luette = *otapūwā* ; 3<sup>o</sup> sorte de poisson de mer (?) de Saint-Denis, *Vocab.*, s. u.). Ancien (Caton), classique, usuel. M. L. 9104 et 9105, *ūuula*, *ūuola* (Plin. 27, 44) : petit raisin.

Composé : *ūuifer* (St., Sil.).

On pense naturellement à lit. *uga* « baie », v. sl. *jagoda* « fruit », *vin-jaga* « raisin ». Mais on ne voit pas comment établir le rapport. La terminologie de la « vigne » est, du reste, ou empruntée (*uīnum*, etc.) ou récemment adaptée (*ūtīs*). Le gr. οὐα « cormier » ne convient ni pour la forme ni pour le sens.

*Ūueō*, -ōs, -ēre : être humide. Attesté seulement au participe *ūueōs* (époque impériale).

Formes nominales et dérivés : *ūuor*, Varr., L. L. 5, 104 : *uuua ab uuore* ; *ūuēscō*, -is : devenir humide (Lucr.) ; *ūuidus* et *ūuds* : humide (attestée depuis Plt. ; surtout poétique) ; *ūuidulūs* (Catull.) ; *ūuidūtās* (tardif, rare) ; *ūdō*, -ās : humecter (tardif).

*Ūdōr* ? dans Varr., L. L. 5, 24 : *hīc* (scil. *ex uerbo* « *hūmus* ») *udus*, *uividus* ; *hīc sudor* et *udor*, si toutefois *udōr* n'est pas la transcription du gr. οὐδωρ.

*Ūuidus*, *ūuds* ont cédé devant *ūmidus* que soutenait le rapprochement populaire avec *humus*. Les emplois de ces formes sont rares et presque uniquement poétiques ; *ūuor*, *ūdōr* ne se trouvent que dans Varron, dont ce sont peut-être des inventions étymologiques. Cf. *ūlīgō* et *ūnda* ?

*Ūuluāgō* (*uīulgāgō*, *bulbāgō*), -ōnis f. : asaret. De *uīula* ; la plante passait pour emménagogue. V. André, *Lex.* s. u.

*Ūxor*, -ōris f. : femme légitime prise par le mari « *liber[or]um sibi quaeſendum grātiā* » ; terme juridique (*uxōrem dūcere* [jamais coniugem], *habēre* ; dans les textes de lois, *uxor* s'oppose à *uir*) et familier ; le terme noble est *coniugē*. Ancien et classique. M. L. 9106 (représentants rares et qui n'ont pas tous survécu) ; *mulier* est beaucoup mieux représenté.

Dérivés : *uxōrius* : relatif à l'épouse ou au mariage, d'où *uxōrius* : faible pour son épouse ; *uxōrium* : impôt sur les célibataires ; *uxōriūs* (Gloss.) ; *uxorūla*, terme de tendresse familier ; cf. aussi M. L. 9107 ; *uxōrāre* « prendre femme ».

Le seul mot qui admette un rapprochement est arm. *amusin* « époux, épouse », qui se laisse décomposer en

*am-* « avec » et une formation de la racine \**euk-* « être habitué à, apprendre » qu'a l'arménien dans *usanim* « j'apprends ». En latin, il n'y a que le sens de « épouse », parce que *uxor* doit être une combinaison de \**uk-*, à rapprocher de l'arménien *us-*, et -sōr-, le même élément qui figure dans *soror* (\**swe-sor* étant « la personne féminine du groupe » ; pour \**swe-*, cf. *sodālis*) et dans les

formes féminines des noms de nombre : skr. *tisrāh* (3), *cāstārah* (4), etc. ; \**uk-sōr-* est une sorte de composé. Bien que limité à l'italique, le mot est donc ancien ; c'est un des archaïsmes de l'italique. Le pélignien a *usur* (nominatif pluriel) ? et, sur la malédiction osque de Vibia, se lit *usurs*, qui peut signifier « *uxōrēs* » (mais le sens est douteux ; v. Vetter, *Hdb.*, n. 6). V. *soror*.<sup>1</sup>

## X

*xystus* (-*tum* n.), -I m. : galerie couverte, colonnade. Emprunt au gr. ξυστός (-τον), depuis Cicéron.

## Z

*zingiberi* : transcription du gr. ζίγγιβερις, lui-même de source orientale, qui est à l'origine du fr. *gingembre*. M. L. 6919.

*zinzala*, -ae f. : moustique. Tardif (Cassiod., Gl.) ; onomatopée passée dans les langues romanes. M. L. 9623.

*zinziōjō*, *xinziulō*, -ās : gazouiller (Suét.). Onomatopée. M. L. 9622.

*zippulæ*, -ārum f. pl. : mot tardif (*Vitae Patr.*), désignant une sorte de pâtisserie. Conservé en napolitain : *zepolla*.

*zizania*, -ae f. : transcription du gr. ζιζανία, pl. de ζιζανίον « ivraie », passé dans la langue de l'Église au sens de « jalouse, discorde », etc.

*ziziphus* (-*phum*), -I m. : transcription du gr. ζιζυφόν « jujube » et « jujubier ». M. L. 8627.

*zōna*, -āe (sōna, Plt.) f. : ceinture. Emprunt ancien au gr. dor. ζώνη. Dérivés : *zōnārius* (Plt.) ; *zōnātūm* (Lucil.) ; *zōnula* (Catull.) ; *zōnālis* (Macr.). Composé hybride : *septizōnūm* : le zodiaque, d'après *septimontium*. Formes romaines savantes.